

Pierre Doury

# Super-Communard



Roman

A mes amis.



vous pouvez partir. » Elles ne se font pas prier pour s'exécuter, ce qui m'incite à penser qu'elles n'étaient pas ici tout à fait de leur plein gré. Après, ça me prend encore quelques profonds mouvements respiratoires pour me retrouver tout à fait sur la *timeline* de tous les autres humains. J'entends à nouveau normalement, et ce sont des gémissements assez pathétiques que mon cerveau décode. Mais la haine est toujours bien là, et ça ne m'émeut guère. Je m'agenouille auprès du nommé Dylan, le rouquin qui fait fonction de chef de meute mais qui pour l'instant gît inerte dans une position assez grotesque. Je sors d'une poche de poitrine ma petite surprise : une bonbonnette d'azote liquide. Je baisse son froc et son calebard Hugo Boss et lui balance une giclée à moins 150°C environ, qui lui congèle immédiatement les roustons. Un petit coup sec, et crac ! Ses burnes tombent par terre. Dans quelques minutes, la douleur le réveillera, et l'hémorragie devrait l'emporter avant qu'il ait entièrement réalisé sa nouvelle nature d'eunuque. Ciao le coq. Pas le temps de m'occuper des autres, ça commence à s'agiter dehors, on dirait.

Je quitte les lieux sans trop m'attarder, je n'ai vraiment plus assez de jus pour repasser en surmultipliée, et à vitesse normale je n'ai rien d'un Bruce Lee. Je n'ai qu'à retirer mon masque (pas une si bonne idée, d'ailleurs : on crève de chaud là-dessous), et en *hoodie*, je ressemble à n'importe quel dealer ou client qui traîne dans cette zone. Je prends conscience que je viens de me livrer à des actes de barbarie d'une certaine sophistication, mais le malaise que j'en éprouve est fugace. Une sensation de joie primitive et sauvage balaye comme un tsunami ces chipotages moraux.

Au final, je n'aurais même pas eu besoin de tout le matos. « Boule de défense » en acier brise-crâne (dans sa bogue de paracorde pour faire joli), lampe-flash trois cent quarante lumens pour aveugler et étourdir l'adversaire, matraque télescopique, pistolet lanceur de poivre *Guardian Angel II*, tout ça est resté dans les poches de mon pantalon de treillis noir et du gilet tactique. Presque cinq cents euros en liquide claqués dans une armurerie située à cent cinquante kilomètres de chez moi, teinture pour cheveux et postiches non inclus, pour que dalle. Il n'y a que les gants renforcés aux métacarpes qui auront servi à quelque chose, en m'évitant de laisser traîner mes empreintes et de probablement me fracasser ces petits osselets sur les mâchoires et les crânes des quatre ordures qui gisaient maintenant dans leur sang. Une fouille rapide m'a permis de compléter mon arsenal d'un Sig-Sauer SP 2022 (arme de flic), d'un poignard commando et d'un cran d'arrêt. J'ai négligé un petit revolver (du .22, probablement), un fusil à pompe à canon scié qu'il m'aurait été difficile de trimballer l'air de

rien, hésité devant un poing américain, en me disant qu'à la vitesse à laquelle j'envoyais mes coups, ça donnerait des résultats assez dégoûtants, pour finalement l'empocher quand même. Je raflais quelques poignées de biftons (pour les frais, ça ne resterait de toute façon pas là jusqu'à l'arrivée des keufs : j'en ferais meilleur usage), quelques barrettes de shit (consommation personnelle) pris soin de laisser les sachets de poudre blanche (pas besoin !) ou brune (opiacés : craignos) et quelques armes qui devaient traîner encore pour que ma mission vengeresse puisse ressembler à une « sordide histoire de règlement de comptes entre trafiquants » à la mode marseillaise.

C'était ma première « vraie » opération contre des vrais durs, des crapules de première à la réputation de pitbulls largement étayée par les faits, psychopathes patentés incapables de la moindre empathie. J'avais préféré arriver équipé, je redoutais le gang surarmé, *guns* semi-auto, .45 à barillet chromés, kalach et Uzi façon John Woo à la cadence de tir bien trop rapide même pour mon mode « *fast forward* x12 ». C'était quand même le genre de mecs dont j'avais, comme tout le monde, toujours eu peur, avant. Qu'on redoutait de croiser en ville quand on était avec sa copine, et qu'on évitait l'air de rien en changeant de trottoir en espérant que ça ne se voie pas trop. Capables de terroriser un quartier entier, trop malins pour tomber dans les filets des flics, trop dangereux pour que quiconque ne s'aventure à témoigner contre eux. Et probablement de mèche avec la Mairie dans un deal du genre « pas de fusillade dans les rues, pas trop de feux de voitures, business discret et on vous laisse respirer ». Ce qu'en langage *realpolitik* on appelle « tenir les chiens en laisse ». Des petits Pablo Escobar de banlieue, des Scarface de barres HLM qui réveillaient chaque nuit les habitants résignés par les hurlements des pneus de leurs Audis S3 et autres Porsche Cayenne dont ils testaient la tenue de route en virage serré dans les rues de la cité. Qui salariaient des collégiens par dizaines pour leur servir de guetteurs ou de petits revendeurs. Et considéraient l'ensemble des filles de la cité, et d'ailleurs, comme leur harem personnel, au consentement facultatif. Comme Samira, qui avait été « tournée » quelques fois dans la cave qui leur servait de repère, et dont on avait retrouvé les restes dans le coffre de la R21 carbonisée de son papa. Elle avait été porter plainte une semaine avant. Bien sûr, malgré les hurlements de la famille aux infos à la télé, et la « marche blanche » qui s'était ensuivie, personne n'avait rien vu, rien entendu, et personne ne savait rien, préférant être mort de honte plutôt que mort tout court.

Je m'étais contenté jusque là de salauds de petite envergure, et mes motivations avaient été ambiguës : il s'agissait tout autant de nous assurer de quoi vivre que de punir de petits prédateurs sans scrupules. Mais pour démarrer une carrière de justicier, ces quatre-là

représentaient des cibles absolument parfaites.

Avant, j'aurais seulement fantasmé dégommer ces crevards devant des vidéos de krav-maga sur Youtube, ou un bon FPS.

Là, j'y suis allé. Avec la peur au ventre et l'impression que j'allais me chier dessus une diarrhée du feu de Dieu d'un instant à l'autre. Avec les jambes toutes molles et les vêtements trempés de transpiration. Et le souffle comme si je venais de remplacer ma machine à laver tout seul au sixième étage sans ascenseur.

J'avais réussi à convaincre Manue de rester en retrait sur ce coup-là. Même si c'était elle que j'avais trouvée en larmes, la radio allumée et les informations diffusant le récit de ce fait-divers atroce. C'est elle qui avait prononcé d'une voix que je ne lui avais jamais entendue une phrase que je ne pensais jamais lui entendre dire : « Ces putains de pourritures de merde, il faut qu'ils crèvent ! ». Tout d'un coup, nos vies prirent une tonalité plus grave. Nous allions franchir une limite qui ne permettait aucun retour. Nous en avons parlé des jours et des nuits. Et nous avons décidé qu'il fallait le faire. Nous étions tombés d'accord, mais c'est moi seul qui avais traîné une semaine dans ce coin-là de la grande cité de la Reynerie. Je prétextais la recherche d'herbe, et puis, en laissant traîner un œil par-ci, une oreille par-là, j'avais fini par tomber sur une sœur de Samira. Là, je m'étais fait passer pour un genre de blogueur-enquêteur, toute une légende que nous avions peaufinée (Manue attendait un éventuel coup de fil par lequel elle confirmerait que je travaillais bien pour le site d'info dont elle était la rédactrice en chef), et qui au final ne m'avait servi à rien tant la fille était remontée contre les quatre hommes qui avaient violé et cramé sa petite frangine. Elle m'avait tout balancé, direct : les noms des gars, la cave où ils traînaient, les apparts qu'ils squattaient pour leurs teufs ou pour stocker leur came. Elle avait lâché les mêmes infos aux flics, malgré les risques plus qu'évidents, et ces gros cons avaient été incapables d'en faire quoi que ce soit : « Des soupçons, mais pas de preuve directe ». Six mois après les faits, l'enquête n'avait pas avancé d'un poil, les quatre suspects avaient été entendus, réentendus, mis sous pression, surveillés, et au final : peau de zob. Évidemment, les crevures avaient tout un tas de témoins qui juraient avoir passé la soirée à jouer à la console avec eux... Ça avait encore renforcé ma détermination, et ajouté un puissant besoin de les défoncer. Pure rage, colère, besoin primitif de vengeance.

Au final, ça s'était super bien passé, et je réalisais que j'étais devenu, vraiment, un mec absolument dangereux. Matthieu Villard, *The new sheriff in town*. Un héros *Marvel* en moins

surpuissant, mais plus réel. Peut-être imbattable, un genre d'arme fatale. Waouh...

Par contre, à peine revenu dans ma bagnole garée à l'autre bout de la cité, bam. Le contrecoup de ma phase super-accélérée, de l'adrénaline, du choc. Épuisement. Voile noir, dans les pommes.

2- Avant ça, il y avait eu l'année la plus dingue de toute ma vie. Ça avait commencé banalement au mois d'octobre, alors que l'automne installait son ambiance grisâtre, ses arbres défeuillés, la morosité sur les visages. Pas vraiment froid, comme souvent à Toulouse, une espèce d'entre-deux à la con, humide et gris, qui me filait le cafard à chaque fois et me remettait face à mes doutes lancinants. Avais-je bien fait d'abandonner le judo à treize ans et le piano à douze ? D'avoir choisi la facilité de la fac au lieu d'une prépa qui m'aurait peut-être mené vers des études plus brillantes ? De m'être casé avec Emmanuelle, infoutue de gérer sa vie et que je devais porter à bout de bras ? De renoncer à devenir ce grand reporter qui devait révéler les saloperies du monde ? De prendre ce boulot de prof remplaçant pour lequel je n'étais manifestement pas fait mais qui payait le loyer, le ciné et un ou deux restos pas chers par mois ? J'aurais trente ans dans même pas trois ans, après ce serait trop tard, foutu, je n'aurais plus le courage, et si Manue se mettait à vouloir procréer ? Avais-je eu raison de plaquer le groupuscule gauchiste sectaire et condamné à la quasi inexistence éternelle, mais où j'avais pu croire quatre années durant que j'étais un révolutionnaire et qui m'avait donné l'impression rassurante d'avoir un but dans la vie, de faire partie d'un genre de famille (quand la mienne s'était délitée dans l'aigreur après le divorce lamentable de mes parents) ?

Alors quand ça a commencé à me grattouiller à des endroits bizarres la nuit, j'ai mis ça sur le compte du stress, d'un début de déprime lié à la saison, à ma vie qui flottait mollement entre deux eaux glauques, à une tendance à l'hypocondrie. Un peu comme quand je m'étais découvert au cours des années précédentes une petite grosseur à l'intérieur de la joue (qui s'avéra ne pas être un début de cancer, finalement), une toux un peu longue (pas un cancer non plus), ou des saignements dans les selles (hémorroïdes, pas cancer). De même que le kyste de l'épididyme (dans une couille, si tu ne savais pas : un truc qui arrive, bénin), les rougeurs sur le cuir chevelu qu'une coupe à la tondeuse avait mis à jour (dermatite séborrhéïque, pas classe mais pas grave), ou une propension à transpirer souvent et beaucoup (là, je ne sais pas d'où ça vient. Peut-être le stress, en tous cas pas un cancer de la lymphome comme dans ce film de Nanni Moretti).

Comme tu l'as deviné, j'ai un petit problème avec le cancer, difficile à expliquer dans la mesure où dans la famille, on a de l'Alzheimer, un peu de cholestérol et d'hypertension (risques accrus, donc, d'AVC ou d'infarctus du myocarde), mais zéro cancer. On a bien un peu de schizophrénie, mais la pauvre cousine en hospitalisation de jour doit tenir ça de sa mère, pas bien stable du carafon non plus, et non pas du frère de mon géniteur. J'ai certes soupçonné un temps une forme de syndrome bipolaire chez moi, parce que je passe assez brutalement d'états euphoriques à des phases de déprime, mais la gentille psy que j'ai consultée quelques



mois m'a assuré que non. A moins que ce ne soit parce qu'elle s'était un peu entichée de moi, et qu'elle ne voulait pas me faire de peine... Allez savoir, les psys sont des humains comme les autres, après tout. Quoi qu'il en soit, le crabe semble se tenir éloigné de nous. Mais quand même...

Donc, au début, je me fais le cinoche habituel : je m'enfonce avec un délice pervers dans les affres de l'angoisse devant cette nouvelle manifestation étrange de mon corps (« cette fois, je suis vraiment malade, et c'est grave. Les paranos ont parfois de vrais ennemis, et les hypocondriaques de vraies maladies... »), j'en profite un peu, comme ça, et si les symptômes persistent, j'irai voir mon toubib, qui me rassurera (un champignon, un peu de stress, une petite allergie ?) et j'aurai l'impression de retrouver une longue vie devant moi, ce qui chassera le spleen et me redonnera le goût de vivre jusqu'à la fin du cycle.

Un soir, je lance à Manue, alors que nous mangeons dans le salon-salle à manger-bureau de notre T2, je lui lance donc comme ça que j'ai des sensations bizarres, que ça grattouille, que ça picote, et que des fois j'ai le bout des doigts un peu engourdis. Je dis ça en crânant un peu, genre, ouais, je me connais, encore une maladie imaginaire, mais j'aimerais bien quand même qu'elle s'inquiète un peu, qu'elle me plaigne. Il faut dire que ça ne va pas très fort en ce moment. Outre la dépression saisonnière, je suis depuis cinq semaines en « remplacement longue durée » dans un lycée professionnel, et le moins qu'on puisse dire, c'est que je ne m'en sors pas très très bien. Sur trois classes à qui j'ai la charge ingrate de devoir enseigner le français et l'histoire-géo, deux sont exclusivement masculines (des électriciens, des soudeurs), et une féminine (des secrétaires). Et dans aucune d'entre elles je n'arrive à ce qu'on me prenne au sérieux ni même qu'on fasse un peu semblant. Du coup, je perds régulièrement mon calme, et les choses ne font ensuite qu'empirer. Exemple. L'autre jour, en sortant d'un cours avec « mes secrétaires », pendant lequel je les avais entendues ricaner chaque fois que je leur tournais le dos pour écrire au tableau, sans que je puisse jamais déterminer avec certitude qui se foutait comme ça de ma gueule, ce qui m'avait déjà mis d'une humeur exécrationnelle, je cheminai vers la salle dans laquelle je devais officier auprès des soudeurs. Vient un moment où j'entends une voix dire de ce ton d'abruti content de lui qui m'insupporte un truc comme « c'te salope elle cherchait que ça ». Je me suis figé, retourné, et j'ai vu Bastien, un de mes élèves, pas le plus finaud, mais pas le plus méchant non plus, hilare, et je n'ai pas supporté sa tronche réjouie. Je lui balance comme ça : « Tu parles de ta sœur, ou de ta mère ? Qu'est-ce que t'en penses toi, du mec qui parlerait comme ça à propos de ta sœur, ou de ta mère ? ». Là, Bastien s'est littéralement pétrifié, il est devenu tout rouge, des larmes lui sont montées aux yeux et il s'est mis à trembler de partout, les poings serrés. Tout autour de nous, ça s'est arrêté

de marcher, et il y a eu un silence aussi inhabituel qu'inquiétant. « Parlez pas de ma mère, Monsieur, elle est morte, ma mère. » J'ai eu l'impression tout d'un coup d'être couvert de sueur glacée. J'en ai presque souhaité qu'il se jette sur moi (ce qu'il semblait sur le point de faire d'un instant à l'autre) pour que je puisse endosser le statut de victime d'agression, préférable à celui de sombre connard. Je me suis détesté d'être aussi odieux, le gamin m'a fait pitié à pleurer, et j'ai eu envie de disparaître à tout jamais de cette cour de récréation, ou tout au moins de revenir trente secondes en arrière et de, juste, trouver une formule moins malheureuse (mais bordel, il a fallu que ça tombe justement sur lui !!). Trop tard, la foule adolescente me regardait comme un étron dans une assiette. Dans cinq minutes, l'intégralité de l'effectif élèves serait au courant, et cinq minutes plus tard, les professeur-e-s recueilleraient le récit de mon ignominie de la bouche indignée des petits salopards qui en rajouteraient des tonnes, pour une fois qu'un prof s'était si ouvertement grillé. Autant dire que le cours qui a suivi a été houleux. J'ai tenté de lui présenter mes excuses, tout en insistant sur le caractère inadmissible de ses propos à lui, mais les miens les avaient éclipsés. A la cantine, les collègues ont évité de croiser mon regard, et ceux qui n'y sont pas arrivés y laissaient lire une gêne manifeste. Seuls les plus aigris m'ont souri, goguenards : je n'avais en général que mépris à leur égard, je me targuais d'idées progressistes et chargeais régulièrement, entre deux bouchées de petits pois-carottes, le système qui humilie et les profs fatigués qui baissent les bras. J'étais cramé, ridiculisé à jamais. Le soir même, courageusement, je résolus de mendier un arrêt d'une semaine à la remplaçante de mon médecin parti se gaver de souvlakis dans sa villa de Lesbos. En réalité, je rêvais de claquer la porte de l'enseignement et de l'oublier pour toujours, mais l'incapacité chronique d'Emmanuelle à trouver et garder un job nous rendait tous les deux dépendants des subsides maigrichons que l'Education Nationale me versait, avec deux ou trois mois de retard et sans congés payés, mais quand même. Après avoir renoncé à la révolution, puis à l'aventure, je m'étais révélé tel que j'étais, au fond : sans grand courage ni volonté, frileux sur la prise de risque et assez attaché à la sécurité matérielle et morale d'une situation normalisée avec revenus mensuels garantis.

Mais Manue n'est pas seulement un boulet léthargique. C'est aussi quelqu'un de foncièrement bon, elle est douce et calme et toujours pleine de toutes petites gentillesse qui agrémentent le quotidien à défaut de le rendre palpitant. Ce soir-là, après notre dîner, elle s'est assise sur le canapé, a pris ma tête sur ses genoux, m'a caressé les cheveux et m'a dit, plus pour me faire plaisir que par conviction : « Tu devrais quand même retourner voir le docteur ». C'était sympa de sa part, ça donnait l'impression que j'irais pour lui faire plaisir, la rassurer, alors que c'était moi comme d'habitude qui angoissais à l'idée d'avoir déjà entamé la dernière étape de

ma vie, celle de la maladie, de la déchéance rapide et de la mort, bien trop précoce.

Du coup, je dormis un peu mieux cette nuit-là, mais je fus quand même réveillé autour de trois heures du matin par ces foutues démangeaisons, picotements, qui me semblèrent avoir gagné en intensité depuis la veille.

Cinq semaines plus tard, le ciel me tombait sur la tête. Mon généraliste, revenu bronzé et grossi de son séjour hellénique avait cru comme moi à un énième bobo d'angoissé chronique, mais j'ai vu au fil des consultations et des traitements inefficaces qu'il commençait à s'inquiéter, ce qui déclencha chez moi une trouille vertigineuse. Il finit par me recommander « en urgence » à un neurologue de ses connaissances. Entre temps, les manifestations de mon mal avaient empiré, me donnant des raisons tout à fait objectives de prolonger mon arrêt maladie, ce qui me réjouissait beaucoup moins que ne m'effrayait ce mal étrange qui laissait le bon docteur Andrianopoulos perplexe. Ma compagne au tempérament naturellement flegmatique et aussi étrangère au stress que moi à la sérénité commençait elle aussi à trahir une réelle inquiétude. Ma mère n'en dormait plus, et même mon père qui avait pourtant refait sa vie et s'était à peu près complètement désintéressé de la mienne depuis se fendait d'un coup de fil de temps en temps pour se tenir au courant.

Le jour arriva de la rencontre avec le spécialiste du système nerveux, et ce qu'il découvrit ne lui plut pas du tout : il ordonna mon hospitalisation immédiate. Il était temps : le lendemain, je commençais à être pris de spasmes de plus en plus violents et rapprochés. Je souffrais de douleurs atroces, avec la très nette sensation que chacun de mes neufs était branché sur secteur et qu'un enfant sadique et dénaturé s'amusait follement à appuyer de façon erratique sur le bouton de l'interrupteur. Cette fois, j'en étais sûr, j'allais y passer. C'était déjà la fin de ma vie, et nom de Dieu que ça avait été court ! Je m'apitoyai abondamment sur moi-même : si peu d'années m'avaient été données, et je les avais si mal employées ! Je n'avais su qu'enchaîner renoncements et lâches accommodements. J'allais crever à vingt-sept ans, comme Jim Morrison, Janis Joplin, Jimmy Hendrix et Kurt Cobain, mais n'entrerais jamais au club des « *Forever 27* », parce que ma vie avait été complètement nulle et insignifiante. Je n'aurais pas même brûlé ma jeunesse dans les excès du rock'n roll, de la drogue et des amours destructrices. J'aurais juste chopé une saloperie inconnue après avoir vécu petitement, je ne laissais aucun(e) d'orphelin(e) pour me regretter et m'idéaliser, pour s'adresser à mon fantôme dans ses moments de doute ou de peine... Je regrettais amèrement mes tiédeurs, ma mesquinerie, j'avais trop peu et trop mal aimé : mes parents, mes amis, Manue...

J'ai dû descendre très bas dans les affres de l'autoflagellation et des aigres remords, et puis, plus rien, rien que la douleur, absolue. Je souhaitai une fin rapide, n'aspirai plus qu'à un néant

algoataraxique. Je fus heureusement rapidement exaucé et sombrai dans un coma libérateur, sans tunnel ni lumière blanche.

3- C'est peu dire que je renaquis. Ma résurrection fut d'abord nasale et olfactive. Je fus en tout premier lieu le ressenti d'une odeur de draps propres, de lessive industrielle, puis je fus aussi la perception d'un bip régulier, adagio électronique monotone qui aussitôt fit jaillir des images de cadran vert, de sinusoïdes rassurants, de machinerie médicale, de chambre d'hôpital. Je pouvais me souvenir. Je me souvins de « je pense donc je suis ». J'étais, donc. J'étais vivant. J'étais vivant, dans une chambre d'hôpital. J'ai toujours eu une très grande confiance dans les gens des hôpitaux. Depuis mon opération de l'appendicite, puis diverses fractures et luxations qui m'avaient conduit à de nombreuses reprises dans les services de chirurgie pédiatrique ou de traumatologie, j'avais appris à m'en remettre au savoir et au savoir-faire des soignants, préférant toutefois la sollicitude des infirmières, qui furent très tôt l'objet de fantasmes pré-puis post-pubères, à la fréquente sécheresse vaguement hautaine des médecins. Mon corps avait appris à faire confiance à l'institution hospitalière pour se faire remettre daplomb. Puis je réalisai que je ne sentais plus rien. C'est à dire, plus aucune douleur. Tout juste si je ressentais une légère irritation dans la gorge (on m'expliquerait plus tard qu'on m'avait mis sous assistance respiratoire les premiers jours de mon coma) et la présence à peine dérangeante d'un cathéter fiché dans mon avant-bras. Mais la souffrance atroce qui me torturait avant ma disparition dans les limbes avait totalement cessé. Impossible de savoir en combien de temps ces considérations se sont imposées à moi, je me souviens avoir éprouvé un sentiment puissant d'euphorie, de pure joie à ce retour à une vie débarrassée de la douleur. Je me souviens encore de m'être étonné moi-même de l'abondance des idées qui affluaient dans ma boîte crânienne, puis de m'être senti brièvement coupable de n'avoir pas d'abord pensé à mes proches certainement rongés par l'angoisse depuis un temps qu'il m'était impossible de déterminer et qui connaîtraient bientôt le soulagement de me voir ouvrir les yeux. Je me sentis empli d'amour pour eux : ma mère, Manue, ma chère Manue et sa loyauté presque canine, mes quelques rares mais chers amis. Je me fis la promesse qu'au moment où j'ouvrirais les yeux et reviendrais pour de bon au monde, je serais pour toujours un meilleur fils, un meilleur ami, un meilleur amoureux. Je serais un meilleur homme, je ne renoncerais plus jamais à ce qui m'était cher. Je n'accepterais plus cette demi-vie dont je m'étais contenté. Plus de boulot de merde, plus de lâches compromis avec les pesanteurs de la facilité et de la routine. Comme beaucoup de miraculés, avoir frôlé l'anéantissement avait transformé, je le sentais en ces premiers instants de ma nouvelle existence, mon rapport à celle-ci. Je me sentis biologiquement vivant. Je sentais la pulsation vitale dans mon corps. J'en sentais courir le flux dans mes membres, dans chacun de mes organes, je sentais battre mon cœur. Je mesurais désormais dans chacune de mes cellules la fragilité, la fugacité et l'incommensurable, l'infinie

préciosité de chacun de ses instants. Ces considérations on ne peut plus optimistes ne furent qu'à peine assombries par la pensée tout juste esquissée dans un recoin tordu de mon esprit que le retour à la routine finirait par les estomper un jour. Je refusai d'envisager cette perspective décourageante et décidai de considérer que désormais seule ma volonté guiderait le fil de mes jours, et que je vivrais pleinement envers et contre tous les appels à la résignation qui m'avaient entravé jusque-là. La Vie m'avait donné une seconde chance, la possibilité de recommencer sur de nouvelles bases, j'étais définitivement résolu à les saisir. J'allais me consacrer au bonheur des miens, et à celui de tous les humains, mes frères et sœurs en mortalité. Une évidence s'imposa à moi : notre passage sur Terre était si court, si aléatoire, un simple fil tendu au-dessus du grand Rien, du grand Vide de la non-existence, qu'il ne pouvait être consacré qu'à la maximisation de notre faculté d'être, à l'amour, à la joie, aux grands espoirs et projets collectifs, à la recherche de la Connaissance et du Bonheur, à la grande Unité humaine qui seule peut rendre acceptable la certitude de notre inéluctable disparition individuelle.

J'ouvris alors les yeux.

4- Non, je ne vis pas autour de moi les visages rassemblés en demi-cercle de tous les gens qui comptent pour moi bouleversés par mon réveil. En fait, il n'y avait personne. Je décidai que cela n'entamerait en rien mon optimisme tout neuf et ne présageait de rien du tout. On devait être au milieu de la nuit, et chacun dormait chez soi, voilà tout. D'ailleurs il ne se passa pas longtemps avant qu'une infirmière n'entrât dans ma chambre dont je m'aperçus que tout le pan de mur qui me faisait face était vitré et rayé de lignes blanches horizontales qui offraient une intimité assez relative. Le « bip-bip » s'était quelque peu emballé, c'est peut-être ce qui l'avait amenée. Je ressentis une immense gratitude à la vision du visage, pourtant assez quelconque, de ma soignante. Je baignais dans une piscine tiède d'amour universel pour mes semblables. Je tentai de lui offrir mon plus beau et plus sincère sourire, mais mes joues mirent un temps inhabituel à répondre aux injonctions de ma volonté. Je devais être ankylosé après être resté immobile pendant... C'est alors que je me posai la question : combien de temps étais-je resté absent au monde ? Je n'eus pas plus de succès à articuler le début de ma question, et mon naturel inquiet commença discrètement à se réveiller lui aussi. Je chassai cette angoisse naissante d'un coup de bon sens : il était tout à fait normal que je passe par une phase de latence pour me récupérer entièrement. Je revis un carrousel de bouts d'images télé, d'émissions médicales, de conversations de spécialistes. Je me souvins de la belle-sœur de tel copain de copain (ou cousin de copain de copain...) qui était sortie du coma après une ou deux semaines, suite à un malaise suivi de noyade en pleine piscine municipale. Les commentaires auxquels je n'avais alors prêté qu'une attention distraite me revinrent à l'esprit : le rétablissement avait été long et laborieux, elle en avait bavé. Au propre comme au figuré. Je m'y résolus. Je me préparai à affronter courageusement les exercices de kiné à venir. L'ergothérapie, l'orthophoniste, peut-être. Peut-être allais-je commencer à parler comme ce gars qui distribuait des porte-clés kitsch aux terrasses de la place du Capitole en ânonnant un « voudonnéssquevoulez » noyé dans la salive, avec sa main tordue et son balancement inquiétant (et repartait en général avec que dalle). Pas grave. Je revenais du Néant, j'étais prêt à tout. Un jour après l'autre, je remonterais la pente, je forcerais l'admiration de tous par mon indéfectible volonté. Une aventure humaine, un challenge stimulant. Je n'avais pas encore pris la mesure de l'étendu des dégâts, mais le Centre était opérationnel, la cervelle était sortie intacte. Et même semblait avoir profité de sa mise au repos forcée. Je pensai tout cela très vite, encore, l'infirmière n'avait pas achevé son « Bonjour ». Je concentrai mon attention sur ses lèvres et les mots qui les franchissaient, gêné par l'impression qu'elle parlait au ralenti. Qu'elle faisait tout au ralenti, d'ailleurs : elle respirait au ralenti, ses mains saisissaient mon bras au ralenti (tiens, j'étais attaché au lit, incapable de bouger ni bras ni jambe...).

«... Comment vous sentez-vous ? Inutile de parler, clignez des yeux si vous m'entendez et que vous me comprenez. »

Je m'appliquai à fermer, puis ouvrir les yeux, lentement car je voulais que le message soit bien compris. Peut-être aussi que je me calais inconsciemment sur son tempo très très lent, pour lui faire plaisir. Elle pressa un bouton situé près de la tête de mon lit, toujours lentement, mais moins. Mes pensées aussi commençaient à ralentir. Leur mouvement n'évoquait plus un tambour de lave-linge en phase d'essorage.

L'examen continua : je serrai sa main de ma droite, puis de ma gauche, je réagis au chatouillis qu'elle m'infligea sous les deux pieds, et commençai même à remuer les orteils : ça s'annonçait plutôt bien. Excellent même, m'affirma le toubib qui avait fini par rappliquer. J'étais maintenant l'objet de l'attention d'une foule de femmes en blanc qui allaient et venaient. L'une d'elle m'apprit qu'on venait de prévenir ma mère et ma « dame », et qu'elles étaient en chemin. J'avais entre-temps recouvré l'usage de la parole, et je parvins à articuler un « merci » rauque et pâteux. Ce que voyant, elle s'empressa de me demander si je savais où j'étais, quel était mon nom, et si je me souvenais comment j'étais arrivé ici (bonnes réponses à tout).

Le médecin me révéla enfin que j'étais resté inconscient près de trois semaines et que j'avais « plongé dans la perplexité » la docte engeance doctorale. Lui-même, neurologue « depuis presque trente ans » n'avait jamais été confronté à des symptômes similaires aux miens. J'avais été l'objet de visio-conférences internationales avec « certains des plus grands spécialistes mondiaux » des maladies nerveuses, et aucun consensus n'en était ressorti. Je restais un de ces mystères médicaux qui « relativiseront toujours la prétention humaine de tout connaître du corps et de ses secrets ». Je ne pus totalement refréner un sentiment de satisfaction plutôt incongru (je l'avais finalement eue, cette maladie grave, alors, hein, vous voyez ?) teinté d'un regain d'inquiétude (si on ne sait pas ce que c'est, on ne sait pas le soigner non plus, non ?). Lorsque je voulus en savoir plus, il évoqua une atteinte de la myéline, « la gaine d'isolation des nerfs », qui avait semblé se dégrader extrêmement rapidement, puis, sans que personne ne sache pourquoi ni vraiment comment, se reconstituer avec « des modifications dans la structure moléculaire qu'il faudra investiguer, maintenant que vous êtes revenus parmi nous », conclut-il avec un sourire encourageant avant de me laisser en m'assurant qu'on se reverrait bientôt car j'étais « un cas extraordinaire, Monsieur Villard ».

Manue et Maman arrivèrent en même temps au moment où mon spécialiste nous quittait, qui les salua fort civilement m'obligeant à réviser mon opinion sur les pontes des hôpitaux, ce que je ferais bien volontiers, mais plus tard : pour le moment, je m'abandonnai dans les bras aimés et aimants qui comptaient le plus au monde pour moi.



J'étais heureux comme jamais. J'étais vivant, aimant, aimé, et j'étais « un cas extraordinaire ». Je ne me doutais pas encore à quel point.

5- Les jours qui suivirent furent eux aussi d'une rare intensité. Tout me semblait merveilleux. Le visage de Manue, sa peau, ses fesses, et même ses pieds. Chaque verre d'eau que je sentais délicieusement rafraîchir ma gorge, mon œsophage, mon estomac. La tiédeur de l'air qui alimentait mon corps, cette extraordinaire machine à vivre. Faut-il qu'on soit une espèce bornée pour ne ressentir le formidable plaisir d'exister, de simplement exister, que dans des circonstances extrêmes comme celles que je venais de traverser ! J'avoue qu'il y avait en moi un Matthieu pas tout à fait dupe qui se doutait bien que je ne maintiendrais pas un tel niveau d'euphorie très longtemps. Bah, qu'importe : il en resterait bien quelque chose.

Ma mère perdit d'un coup les dix ans qu'elle avait pris à mon entrée à l'hosto, et mon père, soulagé, put se réinstaller sans prurit de conscience dans son indifférence habituelle.

Il m'a fallu une bonne semaine pour marcher à nouveau correctement, mes premiers pas ressemblaient pas mal à ceux de Bambi au début du film. Et la nature autour de moi (en fait le jardin de l'hôpital) était pareillement émerveillée de mes progrès. Si j'avais eu un lapin sous la main, je l'aurais couvert de bisous à la fraise. Ma musculature, plutôt fluette d'habitude avait carrément fondu, et la comparaison avec un survivant des camps, bien qu'elle me semblât de mauvais goût, ne pouvait que s'imposer. Je m'attelai sans barguigner à ma reconstruction corporelle. Je retrouvai d'ailleurs rapidement l'appétit, d'autant mieux que je fus autorisé, sept jours à peine après avoir rouvert les yeux, à rentrer chez moi, où m'attendaient les petites gâteries de Manue. Qui étaient aussi alimentaires. La première soirée de ma nouvelle liberté fut célébrée à coups de jambonneau, soupes de légumes (bio, du panier de l'AMAP), magrets au miel, écrevisses à l'américaine, et même un Chambolle-Musigny qu'elle avait réussi à piquer chez le gros caviste raciste de la rue de la Concorde. Pour marquer le coup, Jean-Mi était là. Avec sa gentille et ennuyeuse Marie qu'il avait épousée l'été d'avant. Jean-Mi, qui me serra dans ses bras d'une accolade émue. Jean-Mi, photographe talentueux, le deuxième du tandem qui devait nous emmener, lui derrière l'objectif, moi devant mon clavier sur les traces d'Albert Londres. Avec qui j'avais vécu ce qui ressemblait le plus à ce que j'aurais voulu vivre. Quelques mois à sillonner l'Amérique du Sud, trois reportages publiés dans des vrais magazines (et qui nous avaient rapporté l'équivalent de deux jours de séjour sur place, à peu près). Jean-Mi dont l'abandon avait précédé le mien : une gentille copine, lui aussi, mais moins bohème que Manue. Marie tomba enceinte au bout de trois mois (accident de pilule, mon cul). Fonctionnaire aux Impôts, elle cherchait le terrain où s'érigerait « la petite maison

individuelle, avec un petit jardin, comme tout le monde » (je te jure qu'elle a dit ça tel quel). Que Jean-Mi financerait grâce à son nouveau boulot dans l'informatique. Jean-Mi qui sanglotait des « Putain, tu nous as foutu la trouille, enfoiré ! ». Que j'eus pourtant envie de secouer, d'arracher à cette existence qu'il faisait semblant de trouver « sympa ». Il ne pouvait pas me la faire, pas à moi. J'étais passé par là, je ne marchais plus. Mais je ne voulais pas gâcher ce moment de retrouvailles. Le culte de la bonne chère avait remplacé entre nous celui de la vie intense, et bardé de mes bonnes résolutions, je fis honneur à l'amitié, à l'amour et à la bouffe. Tellement que mon estomac qui en avait perdu l'habitude ne tint pas le choc. Je réussis, je crois, à aller discrètement dégueuler tout ça aux toilettes. Nous passâmes un excellent moment.

Un mois fila, entre invitations à dîner (c'est fou comme le statut de miraculé réveillait les affections endormies. Je pris le parti de trouver ça réjouissant.), séances quotidiennes au cabinet de kinésithérapie de M. Alain Delan (ça ne s'invente pas), praticien joufflu à œil de verre dont la bonhomie naturelle collait parfaitement avec cette humanité que j'avais décrétée une fois pour toutes (croyais-je) bonne et aimable. Ses conseils avisés, ses encouragements, son humour simple et efficace furent de puissants catalyseurs à ma rémission étonnamment rapide.

Il m'arrivait encore parfois de vivre ces étranges moments où il me semblait que les gens se mettaient à tout faire au ralenti. Généralement, je me contentais d'attendre que la sensation se dissipe, comme on laisse passer un léger vertige. Puis un jour, je compris que je n'étais pas seulement victime d'hallucinations à répétition. Ça se passa dans le métro. Je me rendais en centre-ville, à la librairie Ombres Blanches où je prévoyais de faire le plein de lectures, car mon arrêt maladie avait été prolongé *sine die* et je me trouvais avec un peu de temps libre à meubler entre le cabinet d'Alain Delan (lol), les repas et les parties de jambes en l'air avec Manue. Je devais descendre à la station Capitole. Comme il arrive rarement mais parfois quand même dans ces voitures automatisées sans conducteur, la rame freina une première fois, un peu mollement, puis un second coup de freins nettement plus sec l'immobilisa devant le quai. La secousse fut un peu dure, et plusieurs passagers perdirent l'équilibre un instant. Une dame d'un âge respectable, chariot à provisions en main s'écrasa contre moi et me poussa contre une mère et son jeune garçon. Celui-ci, qui tenait un super-héros en plastique dans la main, bascula également en arrière et lâcha sa figurine. C'est alors que le phénomène se produisit : tout passa au ralenti. Enfin, pas vraiment au ralenti : j'avais bien conscience que tout fut très bref, mais ce fut comme si le temps se dilatait, s'étirait, devenait en même temps beaucoup plus dense. J'eus le temps de soutenir la vieille dame, de la remettre d'aplomb,

d'éviter de percuter la maman, puis son fiston, de saisir au vol son Spider-Man et de lui remettre en main, et enfin de m'assurer une meilleure stabilité en empoignant le poteau de main-courante. Avant que quiconque d'autre que moi n'ait réalisé ce qui venait de se passer, les portes s'étaient ouvertes. Je me faufilai à toute vitesse entre des passagers littéralement pétrifiés et me retrouvai sur le quai, haletant, stupéfait, et... épuisé. Je me traînai vers un siège libre et m'y écroulai comme un coureur de marathon après l'arrivée. Je perçus les regards étonnés de mes compagnons de voyage qui sortaient, mais furent bientôt emportés par le flux pressé des usagers. Qu'est-ce qui m'arrivait ?

Si je ne venais pas de rêver toute cette scène, et si je mettais bout à bout les moments où de semblables étrangetés s'étaient déjà produites, comme ces moments qui suivirent mon réveil du coma, où les infirmières me paraissaient évoluer dans une atmosphère hyper densifiée, pâteuse, qui ralentissait leurs mouvements, il me fallait bien admettre que quelque chose clochait avec mon système nerveux. J'avais bien en tête les explications perplexes du neurologue, ses histoires de myéline, de son rôle dans la transmission de l'influx nerveux, de la façon très inhabituelle dont celle-ci s'était d'abord atrophiée avant de subitement se reconstituer et les incertitudes qui entouraient autant les causes que les processus biochimiques qui avaient présidé à tout ça. J'avais passé un bac scientifique et il m'en restait quelques notions floues de biologie, mais il me parut évident qu'il y avait forcément un lien de cause à effet. Mes nerfs se désagrègent et se reconstituent, contre toute logique médicale, et me voilà doté d'une vitesse de réaction anormalement rapide. J'eus l'impression d'être Peter Parker après sa piqûre. J'avisai mon environnement immédiat et il me vint à l'esprit que le métro n'était pas le meilleur endroit pour tenter d'en savoir un peu plus sur mes nouvelles facultés.

Il existe sur des berges de la Garonne, sitôt qu'on passe le quartier des Amidonniers de longs espaces quasi sauvages, à peine fréquentés par quelques joggeurs, SDF ou toxicos. J'oubliai mes projets de librairie et longeai le fleuve en quête de discrétion. Une petite demi-heure de marche m'avait suffisamment éloigné de la ville, je m'arrêtai pour observer les alentours et m'assurer de l'absence de tout spécimen humain. Je fus alors importuné par une mouche qui trouva intéressant de venir voler du côté de mon oreille. Je lançai ma main et me collai une baffe monumentale qui m'étourdit à moitié. Je m'essuyai la joue, furieux et dégoûté en contemplant dans ma paume ouverte les restes de la bestiole. Un autre passa à ma portée : je l'attrapai sans peine. Tout à l'excitation de ce nouveau jeu, je multipliai les prises, à en oublier d'être écoeuré par la purée d'insectes qui se formait peu à peu dans mes mains. Matthieu Villard, *the bug-slayer*. Un peu plus loin, j'avisai un chat qui passait par là. Il se figea à ma

vue, puis tourna vivement la tête pour s'enfuir prestement. Prestement, mais pas assez : je fus sur lui en deux pas et le saisis par la peau du dos. J'approchai un visage hilare de ma proie, balançant assez fièrement « Eh, eh, *smelly cat, not fast enough !* » (je ne sais pourquoi en anglais. Plus cinématographique, peut-être.) La petite bête le fut cependant assez pour me balancer un bon coup de griffes qui me lacéra tout un côté du nez et une bonne partie de la joue, la saloperie. De surprise, je lâchai le fauve, qui en profita pour se carapater au milieu des joncs sans demander son reste. J'éclatai de rire. Puis partis, toujours riant aux éclats d'un sprint épique. Je ne courais pas : je volais, à m'en faire couler des yeux, rebondissant de loin en loin sur la pointe des pieds qui déroulaient à un rythme d'enfer. Des branches de saules ou d'autres trucs verts et branchus défilaient à toute vitesse, que j'évitais sans problème. Je ne tins pas longtemps à ce rythme, et ne tardai pas à m'effondrer, littéralement épuisé, comme un peu plus tôt sur le quai du métro. J'étais à bout de souffle, j'aspirais désespérément l'air qui brûlait gorge, bronches et poumons. J'agonisais, et j'exultais. Quelles incroyables sensations ! Cette vitesse, ces accélérations, ces réflexes incroyablement rapides ! Je prenais peu à peu conscience de cette nouvelle réalité. Je n'étais plus du tout le même. Cette étrange affection qui avait failli me tuer m'avait transformé. J'avais hérité d'un genre de super-pouvoir, mais en vrai. Bon, ça n'était pas classe comme voler, grimper aux murs ou déclencher des tempêtes par ma seule volonté. Mais quand même. J'étais devenu vraiment vraiment rapide. Anormalement, extraordinairement rapide. Plus rapide certainement que la plupart des humains. Peut-être même que j'étais l'être humain le plus rapide du... monde ? Allez savoir ça. Si ça m'était tombé dessus, ça pouvait aussi bien être arrivé à d'autres. Sauf que je n'en avais jamais entendu parler. Aucune vidéo sur Youtube, aucun buzz souterrain sur les quelques forums de geeks où il m'arrivait de traîner n'avaient jamais à ma connaissance évoqué un Flash (si, tu sais, le gars de chez DC Comics, en collant rouge avec de petites ailes façon Mercure sur les côtés du casque) en chair et en os. Et ni mon neurologue, ni ses potes les grands pontes n'avaient tilté devant mes symptômes. De même, aucun agent en costard sombre d'une agence gouvernementale ultra-secrète ne s'était pointé chez moi pour me proposer d'intégrer je ne sais quel régiment ultra-secret de super-soldats. Donc si des cas similaires au mien existaient ou avaient existé, ils ne devaient pas être des tas. Je me suis quand même demandé si ça allait durer, si tout ça n'allait pas s'inverser un jour, revenir à la normale, ou si j'allais au contraire continuer à devenir de plus en plus rapide jusqu'à surchauffe totale du système et implosion. Eh quoi ! On n'abandonne pas du jour au lendemain vingt-sept ans d'hypocondrie ! Et puis, sincèrement, c'était quand même flippant, d'un côté. Quand on sort du connu, du normal, par définition, impossible d'avoir la moindre certitude. Pourtant, une petite voix me disait de ne

pas trop m'inquiéter. Que si ça avait dû dégénérer, ça l'aurait probablement déjà fait, et que je ne me serais simplement pas réveillé. Que depuis plus d'un mois que j'avais quitté l'hosto, tout allait très bien, et de mieux en mieux, et que merde, j'avais entrevu ce qui nous attend tous, j'avais été sûr d'y passer, et qu'à ce moment-là, la mort m'était apparue comme pas si effrayante que ça après tout, la fin des tourments, la sortie apaisante. Je m'y étais résolu, et je pense avoir ressenti de la gratitude et du soulagement à l'instant où j'avais perdu connaissance. Du coup, l'idée de crever ne m'effrayait plus autant qu'avant, plus vraiment, en fait. Elle m'avait de plus fait comprendre l'importance de vivre chaque instant comme le dernier. Formule qui sonne tellement cliché, mais qui cesse de l'être quand elle s'incarne en expérience. Si j'avais hérité de nouvelles capacités, il fallait que j'en profite le plus et le mieux possible, point-trait.

Je commençais à me remettre de mon coup de fatigue, et décidai de rentrer à la maison annoncer la nouvelle à Manue. Je planais trois mètres au-dessus du sol. C'est une métaphore. Je vois mal comment une affection de la myéline pourrait contrer les effets des lois universelles de la gravité... Je planais, donc, transporté par une joie incrédule et puissante, la plus puissante que j'aie jamais ressentie. Plus forte encore qu'à mon sortir du coma. C'était le pied total. Absolu. Mieux que d'avoir gagné deux fois de suite le gros lot du loto. Mieux que... Mieux que tout, bordel ! J'entrevois à peine ce que je pourrais faire de mes talents tout neufs. J'appréciais au passage l'ironie de la biologie. J'avais toujours été maigre, et je m'étais longtemps tenu éloigné des gymnases pour éviter les moqueries bien lourdes des sportifs qui se foutaient de mes « cannes de serin » ou des « cotons-tiges » qui me servaient de bras. Sales cons. Plus tard, j'avais bien tenté quelques séances de musculation, que je démarrais avec un enthousiasme tel qu'il me fallait dix jours pour me remettre des courbatures. Puis, la routine des entraînements commençait à m'emmerder et les prétextes pour les éviter, à se multiplier. Je me décourageais ensuite assez vite et laissais tomber. Si le cap du quart de siècle m'avait vu m'épaissir un peu, je n'avais quitté la catégorie des super-maigres que pour entrer dans celle des maigrichons. Bref, je n'avais ni n'avais jamais rien eu d'un athlète. Mais là, je pourrais courir plus vite que le plus dopé des sprinters, je pourrais devenir champion olympique ! Et je pourrais... Mais oui, probablement, je pourrais casser la gueule à n'importe qui. Aussi gros que soient ses biscotos, aussi pointue sa technique, mon opposant le plus redoutable n'aurait pas l'ombre d'une chance face à ma super-vitesse ! Je pourrais aussi devenir champion du monde de boxe ! Et ça, pour un mec qui toute sa vie n'aurait que rarement fait le poids, c'était de l'ordre du Don du Ciel. Quelque chose me disait quand même de faire un peu gaffe de ce côté-là : je ne m'étais plus battu depuis l'école primaire. Et depuis, j'avais toujours trouvé des

moyens d'éviter l'affrontement physique avec plus ou moins de dignité. Techniquement, j'en étais resté aux films de Vandamme et vu ma condition physique il était peu probable que je puisse m'en inspirer dans d'éventuelles rixes à venir. Il y aurait des compétences à acquérir.

Quoi qu'il en soit, l'avenir ne pourrait être que radieux. Je n'avais que l'embarras du choix entre tous les domaines où je pourrais écraser mes adversaires et me hisser aux sommets du succès, de la richesse et de la gloire.

Je rentrai à pied à la maison, bredouille de tout achat, mais infiniment riche d'un futur brillamment prometteur. Je ne savais pas encore comment, mais une chose était sûre, ces capacités que je me découvrais devaient fournir tout un tas de moyens de payer loyer, ciné, restos sans plus jamais être obligé de me retrouver devant des élèves. Oui, c'est terriblement terre-à-terre, petit, mesquin, tout ce que tu veux, mais la première réflexion un peu posée qui me vint à l'esprit fut celle-ci. Je ne pensai pas à sauver le monde, je ne me demandai pas comment je pourrais désormais aider au mieux mon prochain. Je pouvais claquer la porte des salles de classe, c'était tout ce qui comptait. Manue pourrait, comme elle en avait manifestement l'intention, continuer à ne pas se soucier de travailler et passer son temps à remplir des carnets de croquis, de dessins, à découper-coller des trucs, à regarder le thé infuser dans ses tasses faites main. C'était elle qui avait raison : la vie était trop précieuse pour la perdre à la gagner, comme on disait autrefois.

J'entrai chez le caviste-raciste-de-la-rue-de-la-Concorde, qui me jaugea fort défavorablement : j'étais sale, boueux, le visage balaféré de trois lignes sanguinolentes. Je profitai d'un instant où il se pencha derrière son comptoir pour glisser dans mon sac à dos une bouteille d'Aloxe-Corton, lui achetai un petit Tariquet et sortis en le remerciant, savourant en moi-même cet acte d'auto-réduction. Il était indispensable de fêter mes super-pouvoirs avec le faste qui convenait. Manue fut elle aussi surprise de ma mise piteuse, mais cela fit naître un grand sourire sur son visage. Elle était décidément une bien belle personne.

- Manue, il faut que je te dise quelque chose... »

6- « Ah ben, ça... Merde alors ! Putain de bordel de putain de Dieu... Mais mon chéri, c'est de la putain de folie cette histoire ! Tu... Tu... Ok, il faut que je boive un truc. Sers-moi un whisky. »

Manue est ainsi faite qu'elle peut assimiler la plus invraisemblable des nouvelles moyennant une généreuse bordée de jurons, et quelques décilitres de distillat. Elle possède aussi une morale assez peu conventionnelle, l'idée de devoir mériter ses revenus lui étant par exemple complètement étrangère. C'était moi qui avais été militant révolutionnaire, mais la vraie anarchiste dans l'âme, naturellement vierge des aspirations et angoisses de la société bourgeoise, c'était elle. Elle fut aussitôt enthousiasmée par mes projets de financement alternatifs. Je me demandai qui de nous deux était finalement le plus extraordinaire : moi avec mon dérèglement neurologique, qui m'était tombé dessus sans que j'y sois pour rien, ou elle et sa capacité à continuer son chemin tranquille et heureux quoi qu'il advienne. Elle possédait pour avancer dans la vie et en amortir les cahots et les chaos l'équivalent des suspensions hydropneumatiques des Citroëns d'antan « offrant une tenue de route et un confort fantastiques, le tout à une hauteur constante au-dessus du sol ». C'était ça, Manue planait en permanence quelques centimètres au-dessus des désagréments de l'existence. Je crois qu'en cet instant, je retombai violemment amoureux.

Nous décidâmes de garder le secret pour nous, car il nous était impossible d'évaluer les conséquences sur nos vies de sa révélation au grand jour. Nous avions aussi peu confiance que possible dans notre société, ses dirigeants, ses seigneurs -entrepreneurs et financiers- et leurs suites de courtisans et servants plus ou moins zélés, et il nous sembla dans un premier temps que nous aurions tout avantage à conserver cet avantage tactique indéniable sur le reste de l'humanité, qui ignorait l'existence de mes particularités. Manue décida que j'aurais besoin d'une complice, et que ce serait sûrement très marrant et très excitant.

Après quelques verres d'Oban, elle me demanda comme ça, d'une voix un peu salace, si en super-vitesse mes doigts, ma langue et ma bite seraient plus efficaces que ses vibros. Nous nous attelâmes sans tarder à vérifier tout ça. La réponse fut un oui enthousiaste et sonore.

Tout le monde s'est imaginé ce qu'il ferait s'il était le grand gagnant de l'Euromillion. Parfois même, on négocie avec le Destin pour augmenter ses chances : « Allez, je me contente de 6 petits millions, tu vois, je ne vise même pas les 125,7 millions d'euros du maxi gros lot de Noël, tu peux bien me laisser gagner, allez, dis... » En tous cas, moi je l'ai souvent envisagé, surtout pendant les cours du vendredi après-midi, quand les élèves n'en ont plus rien à foutre et que les minutes s'étirent en heures, quand l'inutilité de ce que tu fais te recouvre d'une

lourde cape d'abattement. « Moi, si je gagnais... » Je commencerais par rembourser le crédit immobilier de ma mère, lui offrir un petit Soulages et de beaux meubles, lui trouver une femme de ménage et lui payer un tour du monde avec ses copines. Je tâcherais ensuite de me trouver une chouette baraque, pas trop tape-à-l'œil, pas trop grande mais suffisamment pour accueillir les potes, et puis je nous paierais de super vacances à La Réunion ou en Thaïlande. Ou bien un beau voilier. Ou une péniche, c'est sympa, ça, avec un petit côté bohème. Ou, tant qu'à faire : une roulotte tout confort pour sillonner les routes au rythme du cheval de trait... Ou non, tiens : je financerais le magazine engagé et rigoureux qui nous enverrait enquêter à tous les bouts du monde où ça bouge et lutte. Pour faire bonne mesure, je soutiendrais des *assentamentos* de paysans sans-terres au Brésil, j'aiderais les Zapatistes mexicains, j'abonderais des coopératives en Palestine...

Les jours qui suivirent la prise de conscience de ma modification, je les passais dans un semblable tourbillon où se mêlaient une jubilation infinie et l'angoisse de mal gérer ce gros lot aussi improbable qu'inattendu. J'essayai d'envisager le plus rationnellement les différentes options qui s'offraient à moi. Je décidai finalement d'écarter la gloire filoutée : m'exposer de la sorte, c'était à coup sûr attirer sur moi tout un tas de regards dont je préférais me tenir éloigné. Je ne voulais pas passer le restant de mes jours comme un lapin de laboratoire, non que je refusais de permettre à la science et à la médecine de progresser, mais le risque était trop grand de servir surtout à faire grimper le cours de l'action du labo qui réussirait à breveter la molécule responsable de ce qui m'arrivait, et ça : *no way*. Et puis, on s'apercevrait un jour de la supercherie, et on me vouerait aux gémonies des tricheurs, avec mes nouveaux copains Ben Johnson et Lance Armstrong. Profil bas, donc. Mais pas question pour autant de continuer à vivoter, ni de faire comme si rien ne m'était arrivé. Les super-héros qui font leur duchesse à refuser leurs pouvoirs (avant bien sûr de changer d'avis, sans quoi, pas d'histoire), à les maudire même et à pleurnicher sur leur vie pépère d'avant m'ont toujours semblé invraisemblables, cul-culs et chiants. Genre, tu peux sauver le monde, mais tu préfères mitonner des petits plats pour ta vieille tante. Ouais, ouais, ouais... Bref, je m'épargnai ces pesants préambules, et j'avoue que mes premiers élans furent aussi peu altruistes que possible. La première question que je me suis sérieusement posée fut celle-ci : comment est-ce que j'allais pouvoir utiliser ma super-vitesse pour me faire de la thune ? Attends, je précise : pas de la grosse thune pour rouler en Porsche et se baigner dans des jacuzzis de champagne avec plein de filles en string, ou sans, et teufs 24/7. Et entrer aussi sec dans le collimateur du fisc et des keufs. Non, je la jouerais plus malin que ces neu-neus des gangs qui paradent en 4x4 de luxe quand ils sont censés émarger au RSA. Pour moi, ce serait discrétion avant tout. Juste de



quoi éviter l'aliénation d'un boulot de merde pour ma chérie et moi. Et faire quelques cadeaux aux amis, sans attirer l'attention ni éveiller les soupçons. Bien sûr, la seule réponse, tu l'as trouvée comme moi : ce pognon, il me faudrait le piquer. Aucun autre moyen de gagner du fric vite et sans trop se faire chier. Ou alors, il faut être actionnaire et tirer ses revenus du travail des autres. Mais pour ça, il faut du capital au départ, de celui qu'on reçoit en héritage le plus souvent. Comme le caractère inaliénable de la propriété me semblait relever d'une grosse arnaque sociale, j'envisageai sans aucun froncement de nez mon passage dans le monde de la délinquance. Dont je n'étais jusque-là resté à distance, comme la plupart d'entre nous qu'en raison du risque élevé de me faire prendre. La facilité avec laquelle j'avais pu piquer une boutanche de nectar au nez et à la barbe d'un caviste pourtant sourcilleux côté sécurité et prévention du vol m'avait mis face à cette évidence : être malin, ça compte, mais si tu veux éviter de te faire prendre, il faut surtout être suffisamment rapide. Et je l'étais, et bien plus encore.

Ayant jusque-là mené une existence relativement banale et honnête, je ne disposais d'aucune des ressources qui facilitent la vie des gens malhonnêtes. Nous ne connaissions aucun receleur capable de racheter, par exemple, les bijoux que je pourrais dérober dans les vitrines des boutiques chics de la rue Alsace-Lorraine ou du quartier des Antiquaires. Sans compter que si je pouvais facilement prendre de court la vigilance des cerbères en costards bon marché, il me fallait compter avec les dispositifs électroniques et surtout les caméras de surveillance qui révéleraient mes larcins en même temps que ma particularité. Putain d'époque parano. Et puis bon, il ne fallait rien exagérer non plus. Certes, j'avais développé une rapidité de pensée et d'action très supérieure à celle de l'individu moyen, mais si j'agissais à découvert, on me verrait, et assez vite, quelqu'un trouverait une parade : un machin automatique, un nombre suffisant de mecs en face et paf, c'en serait fini de mes aventures illégalistes.

J'en étais là de mes interrogations, quand un événement vint éveiller, subit, le désir de tester in vivo mes aptitudes sur le terrain de la bagarre.

Quand on est comme moi issu des « classes moyennes cultivées », on apprend très tôt à bannir la violence. Dès les bancs de l'école maternelle, on sait qu' « il ne faut pas taper », même pas pour rendre des coups, et plutôt aller pleurnicher auprès de la maîtresse. Je n'ai rien contre cette idée, bien au contraire. Les rapports humains sont quand même plus agréables quand ils excluent les pains dans la gueule. Sauf que tout le monde ne joue pas le jeu. Les petits voyous apprennent très tôt aussi que si, la violence est une solution très efficace quand on veut piquer le goûter/l'argent de poche/humilier devant les filles. Ainsi dès la petite enfance, la distinction

se fait dans la cour de récré entre les durs et les autres. Je sais bien que pour l'essentiel ce sont rarement les fils de médecins ou de profs qui deviennent les terreurs et qu'au final, ce sont ceux-ci qui subiront la violence de l'institution, par l'humiliation quotidienne du mauvais élève, l'orientation précoce et plus tard le boulot méprisé et mal payé, ou le chômage et les minimas sociaux. Ok, je vais t'épargner le laïus sur la violence symbolique de la société de classes, si ça t'intéresse il y a Bourdieu pour ça. En tous cas, si j'ai toujours bénéficié de la violence symbolique de la société (quand la maîtresse punissait les gamins défavorisés qui m'avaient donné un coup de poing parce que je m'étais moqué de leurs additions ratées, quand je passai cinq années à la fac à apprendre des trucs, à militer et à aller à des soirées pendant qu'ils pointaient au Pôle Emploi ou enchaînaient les contrats qualif), j'ai plutôt subi la violence réelle des thugs. Bien que ces épisodes aient été plutôt rares dans leur version racket ou agression, elles se sont répétées au fil des ans sous forme de petites capitulations sans gloire (donner une, puis trois clopes pour le mec et ses potes, descendre du bus avant l'arrêt pour éviter la bande de jeunes à casquettes, feindre la surdité à une réflexion faite sur la fille qui marche avec toi...). J'avais beau la comprendre, dénoncer avec les camarades l'injustice sociale, mère de toutes les oppressions, la petite oppression exercée par ceux qui n'ont pas peur de la violence me faisait bien chier.

Alors ce jour-là, quand j'ai entendu, puis vu ce gros lourd en survet' Tacchini lancer son « Hé, mad-moizelle ! Putain, t'es trop jolie, j'te jure ! Oh, vas-y, j'te fais un compliment, grosse pute ! » justement dans une petite rue déserte perpendiculaire à Alsace-Lorraine (où j'étais en train de réaliser qu'il me serait difficile de dévaliser impunément l'une de ses bijouteries), je me suis dit que c'était l'occasion rêvée de me laver de toutes ces petites humiliations accumulées. C'est vrai que la fille était magnifique, beurette aux splendides cheveux noirs luisants. Ça a probablement joué dans mon enthousiasme à intervenir.

Les températures de ce début de printemps qui rechignait à s'installer autorisaient le port de la parka à capuche et d'un petit foulard pour gorges sensibles. J'abaissai l'une et remontai l'autre sur le nez. Puis je m'approchai, et chaque pas faisait monter mes pulsations cardiaques de dix battements par minute. Je lançai d'une voix qui n'eut pas l'intonation ferme et déterminée que je souhaitais : « Eh, dis-donc, gros connard, elle le sait ta mère que tu parles comme ça aux filles dans la rue ? » J'avais bien retenu la leçon : si tu veux énerver un gros con, tu lui parles de sa mère. Si la sienne était morte aussi, eh bien tant pis pour lui et excuses à la mémoire de la défunte, le gros con n'en serait que plus bouillant. J'eus le temps de souhaiter que mes « pouvoirs » ne me lâchent pas justement à ce moment-là. Le gonze a réagi exactement comme je le prévoyais. Il s'est tourné vers moi, a jaugé ma carrure filiforme, aboyé un « T'as

quoi, toi, p'tit pédé, tu veux que je t'encule ? » qui m'a enchanté. En deux pas, il était sur moi, et là, ça s'est passé comme dans le métro. Quelque chose en moi a enclenché le turbo, j'ai vu mon adversaire devenir très lent, son poing à bagouzes se diriger sans surprise vers mon visage en un gros swing de gland, le bon vieux coup de poing de saloon dévastateur quand tu ne l'as pas vu venir. Mais là c'était tellement téléphoné que même dans mon état normal j'aurais pu l'éviter (sauf que la peur de réagir m'aurait cloué sur place et que je l'aurais mangé en pleine face). J'ai un peu hésité à la meilleure façon de riposter, après m'être tranquillement décalé de la trajectoire d'impact. Le manque d'expérience. J'ai finalement opté pour une patate assez semblable à la sienne, un genre de crochet du droit pas tellement académique. C'est parti tellement vite que j'ai pu entendre les deux «crac» : celui de sa mâchoire et celui de mon cubitus. La tête du gars a basculé d'un coup en arrière et a entraîné tout le reste, il était KO avant de toucher terre. Ça a encore fait un sale bruit quand son crâne a percuté le pavé gris-rose. La fille est restée coite, je la sentais à la fois soulagée et stupéfiée par ce à quoi elle venait d'assister. Je commençais à sentir la douleur monter rapidos de mon poignet cassé, et pris mes jambes à mon cou avant de tomber dans les pommes devant elle. Je n'avais plus de jus pour la haute vitesse, et je trottinai plus qu'autre chose, les larmes aux yeux, jusqu'à un banc devant le musée des Augustins où après avoir abandonné mon camouflage urbain je dus tourner de l'œil un instant. Je repris connaissance devant des passants pas plus inquiets que ça. Ils devaient penser encore un pauvre type bourré avant midi, une épave de plus qui défigure nos jolies rues. J'ai réussi à me traîner jusqu'à la maison où Manue s'est un peu inquiétée, et puis franchement fâchée en découvrant mon poignet qui avait triplé de volume et présentait une vilaine teinte violacée. Je lui racontai, tout fiérot, mes exploits de chevalier blanc. Elle fut enchantée, et n'osa pas me faire remarquer que je m'étais quand même fait mal tout seul comme un con. Puis elle proposa de m'emmener sur-le-champ aux urgences, ce que j'acceptai bien volontiers : la douleur était telle que je craignais de retomber dans les vapes. Après l'inévitable attente, un interne fatigué mais facétieux me diagnostiqua une « fracture du gros con », celle qu'on se fait d'habitude en cognant de rage comme un abruti sur un mur. J'ai trouvé que « fracture du gros con » ça collait bien, même si ça ne s'était pas vraiment passé comme le pensait mon rebouteux. Bien sûr, j'avais négligé de prendre en compte un élément pourtant évident, réminiscence de mes cours de physique du collège : l'énergie cinétique varie selon le carré de la vitesse de l'objet en mouvement, selon l'élégante formule  $E_c = 1/2mv^2$ . Je n'ai aucune idée de la vitesse à laquelle partaient mes poings, mais à coup sûr elle était trop élevée pour un squelette humain normal, et le mien était plutôt moins solidement bâti que la moyenne. Il faudrait prendre en compte ce facteur à l'avenir, et les protéger avec des sortes de

gants renforcés, comme ceux que portent les motards. Je devais de toute façon envisager d'acquérir un équipement adapté. Il me faudrait surtout apprendre à retenir mes coups si je ne voulais pas réitérer la douloureuse expérience. Et si je ne voulais pas que la violence des chocs ne réduise la cervelle de mes ennemis en gaspacho. Je considérai tout de même ma première action de justicier comme globalement satisfaisante, et riche d'enseignements. Le soir venu, je m'endormis en revivant avec délices ma scène d'action, et avec un sentiment fort plaisant de devoir accompli.

7- Je passais les jours suivants sur un petit nuage. Je débordais de gaité, et malgré mon bras dans le plâtre, une folle envie de bouger s'était emparée de moi. J'entraînais Manue, Jean-Mi et Marie, et quelques autres bons copains dans des balades champêtres, des virées bucoliques ou montagnardes qui se terminaient généralement en repas pantagruéliques chez les uns ou les autres. Je pus cesser mes séances chez Delan, rendez-vous avait été pris pour retaper mon poignet après consolidation des os brisés. Nous fréquentâmes comme jamais les théâtres toulousains, et nous rendions dans les cinémas d'art et d'essais avec une telle assiduité que les employés nous connaissaient par nos prénoms et nous tutoyaient. Nous nous fîmes une foule de connaissances éphémères dans les bistrots, petits restos et bars musicaux de notre bonne métropole étudiante. C'est fou tout ce qu'on trouve d'intéressant à faire dans une ville comme Toulouse quand on a du temps, de la disponibilité d'esprit, de l'énergie, et que l'argent n'est plus un problème.

Sauf que si. Notre enrichissement facile était encore resté à l'état théorique. Mon congé de maladie tirait à sa fin, et je ne touchais plus qu'une partie de mon traitement. Notre petit bas de laine avait servi à irriguer le monde de la culture et les débits de boissons, participant ainsi modestement au dynamisme de l'économie locale mais s'était du coup retrouvé tout vide. Le besoin se fit sentir de renflouer nos caisses. Me revinrent alors en tête mes projets de réquisition de richesses. Comme souvent, l'idée me vint d'elle-même, produit de moments de rêverie passés à fumer sur le balcon de notre deux-pièces de la rue de l'Orient. Premier étage avec vue sur les putes. Pour être situé dans la zone frontière entre le centre-ville, le quartier très prisé des Chalets et la zone glauque de la gare Matabiau et du quartier Belfort, notre rue était l'une des zones de chalandise de la prostitution toulousaine. S'y succédaient au rythme d'un cycle saisonnier souterrain les Africaines et des filles de l'Est à qui on souhaitait le bonjour ou le bonsoir quand on passait à côté. De notre balcon, donc, on assistait au ballet des clients dans leurs voitures souvent immatriculées dans les départements limitrophes : Tarn, Gers, Ariège... Des Monsieur-tout-le-monde, probablement mariés et pères de famille qui venaient tirer un coup loin du foyer familial. Qu'on soit bien d'accord. Je ne juge pas l'adultère : chacun fait ce qu'il veut de son cul, et le contrat conjugal me semble en effet difficilement compatible avec les appétits et les désirs d'une vie entière. Par contre, le recours aux « professionnelles » me dérange quand même. Je connais la fable de la prostituée libre de corps et d'esprit qui a choisi son métier, préférant concéder son cul que ses bras ou son « temps de cerveau disponible » pour une rémunération bien plus juteuse (sans mauvais jeu de mots). Je ne sais à quelle proportion des arpenteuses de trottoirs correspond ce profil, mais pour ce que je pouvais en apercevoir au quotidien, la réalité était bien plus sordide. Les

moitiés de conversations larmoyantes au téléphone en bulgare ou yoruba (j'imagine) que nous entendions entre deux passes ne respiraient pas la joie de vivre, ni les visages émaciés et marqués, les creux du bras rougis de piqûres des moins jeunes l'épanouissement professionnel. Bref, des mecs avec du fric profitent du besoin de fric de filles avec des culs, et on dira ce qu'on voudra, ça ne sent pas très bon. Pas les culs, le business. J'avais trouvé mes premières victimes. Un type capable de rouler cent bornes aller-retour pour cacher à bobonne son vilain petit manège priapique n'ira pas porter plainte au commissariat pour s'être fait dérober les soixante euros qu'il destinait à la satisfaction de sa libido frustrée.

J'ai toujours été impulsif, et il faut bien avoir en tête que je me sentais alors destiné à réussir n'importe quelle entreprise. Je pris donc la décision sur un coup de tête de mettre mon plan (qui aurait tenu tout entier sur un timbre-poste) à exécution au plus vite. Il me suffisait d'attendre une dizaine de jours qu'on me débarrasse de l'attelle qui me rendait par trop facilement identifiable. Je mis à profit cet intervalle de temps pour courir les friperies et m'équiper à peu de frais d'une série de blousons et sweat-shirts à capuche banals, de jeans passe-partout dont je pourrais me débarrasser sans trop de remords et qui compliqueraient les recoupements. Je tâchai également de repérer d'autres nids à michetons, des endroits suffisamment isolés pour agir sans témoins. Ce qui ne fut pas compliqué à trouver, ce genre de commerce se tenant par nature loin des regards.

Ce jour vint enfin où je retrouvai l'usage de ma main, engourdie par six semaines d'immobilisation. Peu importait, une seule main valide me suffirait à secouer convenablement un père de famille effrayé. Je m'équipai d'un masque de hockey acheté d'occasion à un étudiant canadien qui s'apprêtait à rentrer dans son pays. Noir, et flippant : ça rappelait celui du Jason de Vendredi 13, ça donnait un côté cyborg du meilleur effet. A ne revêtir qu'au dernier moment bien entendu. Je fis aussi l'acquisition d'un *shocker* électrique capable de balancer un million huit cent mille volts « à travers une bonne épaisseur de vêtements », m'avait assuré le vendeur de l'armurerie de la rue Pharaon. Ça promettait de sécher un gars aussi radicalement que mes directs à la mâchoire. Le risque d'accident en moins. Sauf si je tombais sur un cardiaque. Mais je me rassurai en pensant qu'un cardiaque n'allait probablement pas aux putes. C'était assez peu scientifique comme raisonnement, mais à la fin, cette culture du risque zéro finirait par nous conduire à l'immobilité et à l'impuissance, merde. Je me rendis dans ce coin sordide du côté du boulevard de Suisse, où une ZAC était en train de s'élever sur les ruines pas entièrement évacuées d'anciens bâtiments d'usines, ou d'entrepôts, à deux pas du canal du Midi. J'avais trouvé une impasse dans la zone en travaux qui servait de baisodrome, en témoignaient les capotes usagées qui fleurissaient l'asphalte

fatigué de pétales rose et blancs latex-foutre. Je n'eus que le temps de m'embusquer derrière un pan de mur à moitié effondré, et sans avoir celui de contempler à la lumière borgne d'un demi-réverbère les feux d'artifice graffitis qui ornaient les parois encore debout, je vis débouler ma première cible. Typique : un break familial Peugeot, et derrière le pare-brise, un bonhomme au gros visage rougi par l'excitation, et peut-être l'appréhension de se faire surprendre et une blonde à perruque, plutôt de l'Est à en juger par sa complexion. Je laissai la voiture avancer jusqu'au bout de la ruelle, où j'attendais, sentant l'adrénaline diffuser dans mes veines. Tout se déroula avec une facilité déconcertante : sortir de ma planque, arriver à la voiture, ouvrir la portière conducteur, coller mon taser dans les côtes du blaireau, attendre deux secondes qui m'en parurent vingt que le courant produise son effet, plonger la main dans la poche intérieure de la veste, attraper le portefeuille, me barrer à toute vitesse.

Je repris mon souffle deux ou trois cents mètres plus loin, que j'avais franchis en un rien de temps, et examinai le contenu de mon larcin. Je comptai cent quarante euros en billets que j'empochai, négligeai les pièces et balançai le reste. J'étais claqué et m'empressai d'avalier cinquante centilitres de boisson énergisante et trois barres chocolatées. Il me fallut un certain temps pour récupérer un peu de tonus. Je décidai de ne pas forcer ma chance ce soir-là et de rentrer raisonnablement à la maison.

Où je trouvais une Manue pas contente, et même, franchement déçue.

- Villard, tu viens d'où, putain ? (Elle m'appelait par mon nom de famille : signe d'une sérieuse colère.)

Je pris un air désolé, ça ne servit pas à grand chose.

- C'est quoi cette tenue ? Tu faisais quoi ? Et ne fais pas ton connard, me mens pas, ne me mens pas, putain de chier ! Tu es parti faire un coup tout seul...Merde, la confiance, y'a un truc qui coince chez toi ou quoi ? » (Manue est comme ça, toute douce et gentille, mais jure comme un charretier, encore pire que moi. Bizarre et contradictoire, mais c'est aussi pour ça qu'un jour je l'avais choisie.)

Elle avait raison, bien sûr. Je me sentis tout merdeux.

- Bon, et alors, ça t'a rapporté combien ?

Je le lui dis.

- Ouais ben franchement, tout ça pour ça...

- C'est vrai, ça n'est pas terrible. Mais je me suis arrêté après le premier. J'ai pensé que rester, recommencer, ça finirait par attirer l'attention des macs, ou des flics. Et puis, à chaque fois que je fais mon truc, je suis complètement crevé après. J'aurais peut-être pu recommencer une fois, allez, deux fois maxi-maxi, mais j'aurais eu du mal à rentrer à vélo...

- Ben voilà, couillon, va ! Tu vois que tu aurais dû m'en parler avant... Franchement, j'aime bien ton côté redresseur de torts, c'est plaisant de s'en prendre aux pauvres nazes qui vont aux putes. Mais c'est bien un truc de mec, ça. Faut absolument qu'il y ait de l'action, faut casser des gueules. Pff... Mon chéri, tu te remets à peine de ton bras cassé... Moi, je suis sûre qu'il y a des moyens moins violents d'utiliser tes talents, et qui rapporteraient plus. Moins dangereux, plus cool, plus fun...

J'étais un peu piqué au vif, quand même. L'adrénaline était à peine redescendue que je me faisais tancer comme un gamin. J'allais répliquer avec un truc mesquin du genre « C'est toujours plus que ce que tu nous as rapporté toi », mais je me suis retenu à temps.

- Allez, fais pas la tête. Demain, je t'emmène au ciné.

Et là, elle me lance la gazette du cinéma Utopia, spécialiste du film d'art et d'essai et de la rediffusion de grands classiques. Je jette un œil à la page choisie par mon agaçante compagne : *Pickpocket*, de Robert Bresson.

Ah, Manue...



9- Bien sûr, c'était ça, la bonne idée. On est allé voir le film, et j'ai pris sur moi pour ne pas hurler d'ennui. Il fallait en même temps reconnaître une patte vraiment singulière, ce jeu volontairement inexpressif des acteurs, ce ton un peu sentencieux... Manue avait adoré, elle m'expliquait les choix radicaux de Bresson sur la forme. Autour d'assiettes de confit de canard, dans ce petit resto qui était en fait une maison du quartier des Chalets, où l'on mangeait bien, simple et pas cher, avec en prime le luxe du calme dans une cour intérieure joliment végétalisée, nous nous livrions à l'un de nos jeux préférés : disséquer les films que nous venions de voir. Manue était souvent plus sensible à la forme, en bonne (plus ou moins ex-) étudiante en Lettres, quand je réagissais davantage au propos, au discours sous-jacent.

- Ok, je reconnais l'originalité de la mise en scène. Ok, c'est vraiment du cinéma d'auteur. Mais franchement, le propos est complètement dépassé. Ce topo, là, sur le droit des « gens supérieurs » (j'avais attrapé cette manie des séries américaines replier index et majeur des deux mains levées pour signifier la présence de guillemets dans mes phrases) à s'affranchir des règles et de la « morale de la société »... Ça fait un bail que la « société » n'a plus de « morale ». Tout le monde triche, à commencer par les capitalistes qui foutent les sièges sociaux de leurs sociétés dans les paradis fiscaux, les politiques qui se font financer leurs campagnes par les premiers, et qui terminent leurs carrières dans les boîtes privées. Tout le monde trompe tout le monde, divorce et refait sa vie avec une plus jeune... Tiens, l'autre, là, à la Justice : impossible de savoir qui l'a foutue en cloque parmi ses sept ou huit amants réguliers, sans compter les extras...

- Ouh là ! Tu nous fais quoi, là ? Le Père la Morale ? Tu t'entends un peu parler, espèce de réac ? Monsieur rackette les bons pères de famille, mais Monsieur est au fond un vertueux ! Oui, nos discussions ont souvent ce ton que d'aucuns jugeraient un peu agressif. Mais on aime bien ça, au fond.

- Non, tu ne comprends pas, laisse-moi finir. Je trouve ça très bien, la fin de l'hypocrisie sur le cul, mais on mélange tout : le bling-bling, l'étalage du pognon, le Président qui fête sa victoire sur le yacht d'un des plus gros capitaux du pays, les histoires de fesses... Bref, bien ou mal, c'est même pas la question : depuis 57, il n'y a plus aucune « morale sociale » à faire péter. On a eu 68, et les révolutionnaires de l'époque ont gardé le goût des pétards et des partouzes et sont devenus publicitaires, patrons ou ministres. Tu vois que le système se passe très bien de la morale vieille France de la droite tradi-catholique. Donc, son propos, il est complètement obsolète, voilà.

- Oui, peut-être. Mais en contrepartie, aujourd'hui plus grand monde n'oserait tourner un film comme le faisait Bresson. Tu devrais voir *Mouchette*, tu seras encore plus dérangé dans tes

habitudes de spectateur de films américains.

C'était une provocation facile, et je n'y cédaï pas. D'ailleurs, plats et vin arrivèrent et nous fîmes la trêve des fourchettes.

- Bon, reprit-elle une fois la première vague d'appétit comblée, tu en penses quoi, de mon idée ?

- J'y réfléchis depuis hier, vois-tu. Ça pourrait carrément marcher.

- Bien sûr, c'était mon idée, après tout ! Elle se marre. Mais tu vas avoir besoin de moi. Tu vois, je me suis un peu renseignée sur Internet. J'ai trouvé pas mal d'émissions, genre « tremblez braves gens », où des prestidigitateurs expliquent les techniques des pickpockets. Le secret, c'est de détourner l'attention.

Au même moment, un couple s'apprêtait à quitter le restaurant. La femme tenait son sac à main à l'épaule, et l'homme sa veste, d'un doigt remonté à l'épaule.

Manue avait pris sa décision qu'elle me signifia d'un clin d'œil émoustillé, mais je n'étais pas du tout préparé. Je lui lançai un regard appuyé, malgré quoi elle se pencha en avant et m'intima :

- Lève-toi, comme si tu allais aux chiottes.

Je m'exécutai, alors que simultanément elle se mettait debout et bousculait assez sèchement la dame, la déstabilisant du même coup, puis immédiatement, la saisissait aux épaules pour la retenir et se confondait en excuses.

- Oh pardon, Madame, je suis désolée ! Elle vissa l'espace d'une seconde ses yeux dans les miens. Message reçu. J'observai la scène : le compagnon venait de poser à son tour ses mains dans le dos de la femme pour l'assurer, son regard était posé sur le décolleté abondant de Manue. Petit coquin. L'attention des autres clients et du serveur étaient toute focalisée sur eux. Je me trouvais derrière le trio qui me servait du coup de paravent et me cachait du public. Je dus faire un choix sans tarder. Je postulai que nos victimes se conformeraient au schéma patriarcal classique en conséquence de quoi ce serait Monsieur qui paierait l'addition. Je plongeai donc la main dans le sac de Madame et dus chercher au milieu d'un désordre que je me refuse à qualifier ici pour ne pas tomber à mon tout dans les clichés sexistes. J'empoignai ce que j'identifiai comme un portefeuille et m'empressai de le glisser dans la poche arrière de mon jean. Ça m'avait pris à vue de nez une seconde. La femme assura que ce n'était rien, et le couple s'éloigna vers le comptoir. D'un geste de la main, Manue me réclama le fruit de mon larcin.

- File !

Je m'exécutai. Elle se précipita à la suite des deux infortunés.

- Madame ! Vous avez fait tomber votre portefeuille !

Celle-ci se confondit en remerciements. Elle n'y avait vu que du feu. Tout le monde n'y avait vu que du feu.

Manue revint s'asseoir, un large sourire satisfait sur le visage.

- Je savais que tu allais assurer comme un chef, mon chéri. (J'avais beau connaître *le Corbeau et le Renard* et la morale de la fable, je n'arrivais pas à rester indifférent à la flatterie, et elle le savait, la fourbe). Tu vois, ça a marché comme sur des roulettes ! Mais bon, ils avaient l'air sympas tous les deux. Et puis s'ils viennent manger ici c'est qu'ils ne doivent pas être beaucoup plus riches que nous. Par contre, qu'est-ce que tu dirais d'aller écumer les bars branchouilles ? Elle avait ces yeux gourmands qu'elle a quand elle a faim de sexe, ou de faire un truc interdit. Moi, j'étais très content de moi et sous son charme. Ça me plaisait beaucoup qu'elle prenne comme ça les choses en main. Qui l'eût cru il y a encore quelques semaines ? La douce, tranquille et quelque peu léthargique Manue se révélerait une redoutable chef de gang !

- Je crois, ma chère que ce soir marque le début d'une agréable et fructueuse collaboration...

Nous rentrâmes ce soir-là plus riches de deux mille six cents euros et des poussières, et de quelques smartphones que nous décidâmes de laisser au prochain chanceux, sur le trottoir. Pas mal de pétales à bijoux, de *winner*s de la finance se réveilleraient le lendemain avec un motif légitime de mécontentement. Nous avons multiplié les passes de deux, puisant dans les mojitos une audace et une désinhibition qui nous firent traverser cette soirée comme une aventure follement amusante. Une seule fois, en fin de nuit, fatigué par nos tours de passe-passe répétés, la danse et l'excitation, et aussi un peu par les cocktails, je fus surpris par un amant particulièrement vigilant (la poupée qu'il arborait fièrement et dont je visais la pochette griffée attirant les relous de six heures du mat comme un caca les mouches vertes) et je dus user d'une fort inélégante fourchette (l'arme des rugbymen vicieux : deux doigts dans les yeux) pour me dégager rapidement et sans faire d'esclandre. Ce fut pour nous le signal de fin de partie, et nous disparûmes aussi vite qu'un rail de coke dans les narines d'un *clubber*. Nous étions épuisés et ravis et nous nous écroulâmes sur le lit sans passer par la case sexe.

Nous avons probablement trouvé notre vocation. Nous étions une paire de petits détrousseurs d'une diabolique efficacité. Manue se révéla géniale en gourde trébuchante, en fofolle adorable, pompette et collante, en fêtarde extravertie. Plus d'un de ses partenaires de salsa a terminé sa danse allégé de son larfeuille. Pour ma part, j'avais rapidement (lol) pris confiance et j'avais poussé la sophistication jusqu'à m'attribuer la paternité de la technique dite du « un-

deux-trois » : je sors le portefeuille, je prends les biftons, je remets le portefeuille.

Je n'avais pas été le seul à renaître de mon coma. En quelques mois, nous étions passé de la situation d'un couple plan-plan et sans histoires, que mes angoisses, frustrations et insatisfactions chroniques auraient probablement condamné à moyen terme à celle de *Bonnie and Clyde* contemporains, amants et rebelles, à la vie, à la mort. Avec ce petit supplément d'âme que nous apportait le choix de dépouiller ceux que nous considérions comme appartenant à la caste des parasites sociaux, cadres de la finance, ingénieurs surpayés, toubibs aux honoraires libres, futurs expats londoniens ou dubaïotes, toute cette classe des gagnants du système, insupportable de cynisme et de contentement de soi, pour qui le fric et les mille et une façons chic de le dépenser représentent le seul idéal de vie imaginable. Le tout pour subvenir aux besoins de gens bien (nous). Nous nous promîmes d'ailleurs que sitôt notre propre situation assurée, nous allions subventionner divers associations et projets. Superman et Mère Thérèse, Robin et Robine des Bois : quel merveilleux couple nous formions. L'évocation de ce projet de vie nous avait mis en émoi, et nous passâmes les deux jours suivants à baiser comme des désespérés.

8- Je n'avais jamais été à proprement parler un fêtard. Des bouffes entre potes, des soirées où l'on boit et l'on danse, oui, mais le plus souvent chez les uns ou les autres. Les boîtes de nuit, les bars-boîtes en *before*, les *after*, les grands raouts étudiants dans les clubs géants de Sesquières, ça n'avait jamais été notre truc. Du coup, c'est tout un univers que nous découvriions par le biais de notre « politique de redistribution directe et citoyenne des richesses illégitimement acquises » (PRDCRIA). La lutte des classes sous stroboscope. La bande à Bonnot des *dance-floors*.

La fréquentation devenue régulière des « lieux festifs » à entrée sélective (que nos profils de jeunes caucasiens bien sapés nous permettaient de franchir) confirma tout le mal que nous pensions de la jeunesse dorée, et des plus âgés tout aussi dorés. Cynisme, superficialité, conformisme de classe sous les apparences de la folle originalité et d'un sens de la fête débridé, absence totale d'intérêt pour l'état du monde dont seules comptent les *smart-cities* et les « réservoirs d'opportunités ». Tout ce petit univers cosmopolite et uniforme, jargonnant *globish* et s'étreignant à l'américaine en gueulant des « *amazing !* » éthyliques m'inspirait une colère permanente et je jouissais d'autant plus de vider leurs poches. Il faut pourtant reconnaître, pour être tout à fait honnête, que nous passions aussi de bons moments en compagnie de ces connards, et que nos enthousiasmes n'étaient pas toujours complètement simulés. Il y eut quelques vrais fous rires et quelques complicités sympathiques. Je me sentais dans ces moments-là comme ces flics infiltrés dans la mafia dont la loyauté pouvait parfois vaciller. Il m'est même arrivé, une fois, de renoncer à m'emparer du magot d'une jeune avocate fiscaliste (profession qui caracole pourtant en tête des classements des pires espèces de nuisibles sociaux) parce que le récit embrumé d'alcool qu'elle me fit d'une enfance marquée par une mère suicidaire et un père riche à crever coureur et flambeur, *so cliché* mais qui me parut sincère, m'avait ému. Manue avait aussi de semblables instants de doute. Heureusement, l'ignominie sociale de ce petit monde transpirait régulièrement au détour d'une blague sur les syndicats ou les fonctionnaires et nous vaccinait contre tout attachement réel.

Nous avons décidé de ne pas multiplier à l'excès nos « soirées PRDCRIA » pour limiter le risque de nous faire repérer. Si personne ne m'avait jamais surpris depuis le premier soir, les videurs et patrons de clubs finiraient quand même bien un jour ou l'autre à faire le lien entre notre présence et les plaintes de leurs clients. Deux ou trois fois, une de nos victimes avait désigné quelqu'un d'autre comme son probable voleur : un Arabe, à chaque fois.

Nous décidâmes, autant par prudence que par besoin de changer d'air que nous devrions élargir notre zone d'exercice : Bordeaux, Montpellier, puis plus tard Marseille, Barcelone, et Paris qui nous paraissait depuis notre Province un véritable Eldorado des tire-laine. Mais nous

n'étions pas vraiment pressés.

Notre nouveau mode de vie surprit nos amis. Nous leur disions que nous avions décidé de profiter de la vie, que d'être passé si près de la fin m'avait ouvert les yeux, etc. Pour les rassurer, maintenant que nous étions largement en fonds (nous devons « gagner » l'équivalent d'un salaire de prof à chacune de nos virées), nous les invitons régulièrement à partager de bons repas et de bons vins. En guise d'explication à cette subite élévation de notre train de vie, Manue raconta le décès d'une tante, un héritage bienvenu, et cela sembla satisfaire les curiosités. Manue avait commencé également à donner des coups de mains de plus en plus réguliers à l'Accueil, une association de notre quartier qui aidait les prostituées qui cherchaient à quitter « la profession ». Moi, je m'investissais plus dans un groupe de soutien aux réfugiés et migrants. J'y donnais des cours de français, j'aidais pour les démarches administratives.

Nous fîmes, chacun de notre côté, la connaissance de quelques belles personnes, généreuses et dévouées. Cela aussi emplit nos vies de nouveautés enrichissantes. Le contraste avec nos oiseaux de nuit était on ne peut plus total.

J'avais enfin décidé de m'occuper sérieusement de ma condition physique. D'abord, je réduisis drastiquement ma consommation de tabac, la limitant aux fins de repas, ou aux soirées de fête. Manue qui ne fumait pas m'y encouragea, et je la sentis un peu plus fière de moi.

Je décidai surtout de me remettre sérieusement au sport. Je manquais singulièrement d'endurance, de résistance et de force. Et j'en payais le prix à chacun de mes passages en « mode turbo », comme nous le disions entre nous.

Je me résolus donc, par un beau mais pas encore trop chaud matin de juin de chausser une paire de baskets tout neufs, de revêtir short et t-shirt en tissu synthétique spécial évacuation de la transpiration et de me rendre en trottinant sur les berges du Canal du Midi, lieu de prédilection des amateurs de footing.

Cette première sortie fut un enfer. Je tins à peine une dizaine de minutes avant de devoir m'arrêter. J'étais essoufflé, mes genoux me faisaient horriblement mal, mes chevilles et mes hanches aussi : l'ensemble de la corporation articulaire protestait vigoureusement contre le traitement que je leur infligeais. Je souffrais du dos, la tête me tournait et j'avais dans la bouche une sorte d'écume épaisse et blanche dont je ne me débarrassais qu'avec peine. Des jeunes filles à queues de cheval, des messieurs grisonnants me dépassaient, aux regards ironiques ou compatissants. J'étais en nage. Moralement, je venais de chuter brutalement. J'étais pitoyable.

Je rentrai vaincu, démoralisé et profondément vexé. J'accusai en mon for intérieur mes

semaines de coma, notre nouveau rythme de vie et la consommation excessive d'alcool, je me maudissais enfin d'avoir si longtemps négligé, voire méprisé l'activité physique. Je ne valais guère mieux qu'un vieillard, bouhouhou que ma vie était misérable. Le salut vint une fois encore de l'indispensable Emmanuelle qui me rejoignit sous la douche et sut de ses caresses buccales me redonner le goût de vivre.

Le lendemain, j'étais perclus de courbatures. Chaque pas me coûtait, me lever du canapé était une torture. Un bon gueuleton la veille au soir avait reconstitué, et trois ou quatre fois au-delà, mes réserves énergétiques et remonté conséquemment le moral. Je décidai d'affronter bravement mes souffrances physiques et mobilisai pour ce faire les souvenirs du mal qui m'avait, quand même, envoyé à l'hôpital quelques mois à peine auparavant (mais que cela me semblait loin, déjà), et devait me faire relativiser les désagréments d'un peu d'acide lactique dans mes muscles insuffisants. Je me dis que puisqu'il m'était désormais permis de gagner ma vie sans qu'il m'en coûte, mon défi quotidien à moi serait de travailler opiniâtrement ce corps trop faible, pour en tirer le maximum raisonnablement envisageable. Je ne serais jamais un athlète de haut niveau, mais quelques vidéos sur Internet montrant des gringalets devenir de beaux éphèbes musclés en deux ans d'efforts soutenus (résumés en *timelapse* de trente secondes, l'effet était saisissant), ou des rondouillards voir leur silhouette s'affermir et s'affiner, me donnaient un but à atteindre, un objectif personnel qui me contraindrait à adopter une certaine discipline quotidienne. Je voyais cela comme une sorte d'ascèse, une quête individuelle qui mobiliserait jour après jour ma volonté et donnerait quelque noble verticalité dans une existence trop facile, trop horizontale. Comme un hominidé descendant de son arbre, ma vie commençait à se redresser, et je pouvais deviner un horizon plus lointain, un appel à me projeter dans un avenir dont ma seule volonté dessinerait la silhouette. Je n'avais pas eu à me donner la peine de beaucoup forcer mon intelligence pour parvenir à boucler sans trop de mal des études somme toute médiocres, je n'avais rien fait pour mériter un don qui me permettait aujourd'hui d'avoir une vie cool à peu de frais. Je me coltinerais donc avec la difficulté du réel sur le terrain de la culture physique. Et là, je partais avec un sacré handicap.

Une semaine plus tard, quand je fus remis des suites de ma première tentative de course à pied, Manue voulut profiter de mon élan hygiéniste et partit courir avec moi. J'eus la double satisfaction de peiner un tout petit peu moins que la première fois, et surtout, de constater que ma chère compagne en bavait elle aussi des ronds de chapeau. Elle ne fut cependant pas la première à jeter l'éponge et mit un point d'honneur à me laisser sur le bord du chemin, cherchant désespérément à retrouver mon souffle. C'était peu compter sur le Matthieu Villard nouveau. Je repris, muni de ma détermination toute neuve, le chemin de mon calvaire *fitness*

et n'acceptai de me reconnaître vaincu qu'après un début de malaise accompagné d'un bruyant vomi. De retour à notre appartement, ce fut pourtant elle qui proposa de renoncer à notre sortie-PRDCRIA du soir, à laquelle nous préférâmes un plateau-télé devant une série de reportages animaliers sur Arte.

L'été s'installa, paisible. Une ou deux fois par semaine, à la faveur du flux touristique, nous expropriions des euros allemands, des euros espagnols ou belges, et beaucoup de français quand même, qu'on n'aille pas nous taxer de xénophobie. Nous avions fixé un rythme de croisière à trois sorties-*running* par semaine. Après deux mois d'effort surhumain, je parvenais à courir trois-quarts d'heure, un mois plus tard, nous bouclâmes notre première sortie d'une heure. Nos organismes s'adaptaient peu à peu à l'habitude de l'effort. Lorsque nous étions sortis de l'agglomération urbaine, par-delà Ramonville et Castanet, je m'essayais maintenant à de courts sprints « en mode turbo ». Je m'aperçus que peu à peu je parvenais à prolonger ces phases d'accélération, et que j'arrivais de mieux en mieux à les doser, à estimer les points de rupture pour éviter les contrecoups trop violents. Mon efficacité au détroissage s'en trouva accrue, c'en devenait de l'art. Manue aussi bénéficia de nos nouvelles habitudes. Elle était plus énergique, plus dynamique, s'investissait davantage dans son groupe de soutien aux teupus repentantes.

Un jour, elle revint particulièrement remontée d'une réunion : l'une des filles s'était fait passer à tabac par son souteneur qui n'était pas très enthousiaste vis-à-vis de ses projets de reconversion professionnelle. Il l'avait clairement menacée de lui faire des trucs gore si elle persistait à vouloir rejoindre la voie classique. Elle n'eut pas besoin de le dire : l'heure était venue de ressortir capuche et masque de hockey. Elle s'était procuré l'adresse de la piaule sordide où créchait Sandra. C'était tout près de chez nous, dans un des taudis du début du faubourg Bonnefoy promis à une démolition prochaine dans le cadre du grand projet de la ZAC Marengo qui devrait voir s'ériger dans les prochaines années tout un quartier moderne autour de la nouvelle gare TGV, et qui en attendant faisaient l'ordinaire des squatteurs, migrants sans-papiers, de tout ce peuple de la misère urbaine contemporaine et la fortune de marchands de sommeil dont l'esprit d'entreprise ne s'encombre pas trop de considérations humanistes.

Nous nous y rendîmes à la nuit tombée. Nous avons couru le matin, et je me sentais en pleine forme. J'eus envie d'en faire un peu plus que nécessaire. Je me dirigeai vers l'appartement du rez-de-chaussée où je devais trouver le bourreau et sa victime. Une fois devant la porte, je revêtis masque et capuche, les gants de moto, mais renonçai à utiliser un quelconque accessoire. Bombe au poivre et pistolet électrique resteraient dans mes poches. Je frappai trois



coups. Une voix à fort accent de l'est gueula un truc que je ne compris pas. La voix reprit, articulant avec difficulté un « C'est qui bordale ! »(sic) auquel je ne pris pas la peine de répondre. J'entendis des pas se rapprocher, et le silence se faire dans les autres logements desservis par le même couloir sombre et crasseux. La porte s'ouvrit à la volée. Le mec, petit, carré, pas rasé, avec une tête de Tzigane sorti d'un film de Kusturica, dents en or et tout, s'est figé et m'a regardé avec un drôle d'air. Je restai impassible, façon robot tueur derrière mon masque. Le petit gros a vite réagi, est parti pour m'empoigner. J'ai attendu l'ultime moment pour esquiver, à un centième de seconde (estimation non garantie) du contact et là, zam ! Je pivote pour éviter ses mains, m'accroupis (merci mes jambes neuves) et lui envoie un direct dans les couilles. Je me relève, et j'en meurs d'envie : je lui colle un coup de boule en plein pif alors que le premier choc aux roustons commence à le plier en deux. Le type tombe, hurle des insanités de chez lui, en chien de fusil et le nez en sang, mais il n'est toujours pas hors de combat. Il peut se relever d'un moment à l'autre. C'est là que je réalise que je ne sais pas comment m'y prendre pour sonner un gars. Le marron dans la gueule qui assomme d'un coup d'un seul, ça marche dans les films, mais là, macache. Je reste un peu indécis (heureusement, même ça, ça va vite), puis me résous à faire usage de mon *shocker*. Bzzzz ! Là, ça y est, il est parti. J'avise tout juste là la fille, qui n'a pas l'air en forme du tout, genre bien bourrée ou en plein trip d'un truc qui calme vraiment. Merde. J'hésite : appeler Manue au téléphone (mais est-ce qu'on ne risque pas de nous localiser, plus tard, les relais, triangulation, tout ça ?) ou aller la chercher dans la bagnole à deux rues de là (oui mais c'est l'exposer : si quelqu'un la voyait ? Elle n'a pas de masque, elle.) Merde et merde et chier. Le bon côté, c'est que ces tergiversations ne durent pas longtemps, vu que ça cogite à fond la caisse entre mes oreilles. Je passe la tête par la porte : personne. Philosophie du lieu : *stay out of trouble*. J'essaie de soulever la fille : Hm, pas évident. Ça la réveille quand même un peu, elle marmonne un truc. Quoi ? Répète, j'ai pas compris. Pass...port. Hein ? Passeport, mais oui, bien sûr ! Où ? Il est où ton passeport ? Elle ouvre les yeux, roule la tête pour parcourir la pièce du regard. Lève un bras mollasson vers une penderie. Pigé. J'y fonce. Des fringues, d'homme, de femme, des godasses, deux valoches. A... ôte. Quoi ? Oh là là, elle est vraiment barrée, je comprends rien, et le temps presse. A droite ? Mais y'a rien ! Ah, j'ai compris : la boîte. Métallique, fermée. Gros cadenas. On verra plus tard, j'embarque. Ok, je sors à toute berzingue, j'ôte mon déguisement. Des passants dans la rue. Retour à vitesse normale. C'est long, c'est long... Ça y est, je vois la voiture. Manue me repère aussi. Me voit seul, sort. Je lui fais signe de me rejoindre. Lui explique la situation, lui refile la boîte en fer. Elle inspire. Est-ce que je peux porter la fille jusqu'à l'entrée de l'immeuble ? Oui, je pense. D'accord, elle va faire le tour du

pâté de maison avec la caisse et m'attendre devant. Compris, je file. Je rentre à nouveau dans le bâtiment. Des voisins sont sur le pas de leur porte, je les vois hésiter à aller zieuter chez M. Pain-de-fesse. Merde ! J'ai omis de passer mon masque. Ils m'ont vu. Bordel. Je me retourne vivement, enfile ma face de plastique, fais volte-face : effet immédiat, on s'en retourne sagement chez soi. Je fais comme convenu, sans perdre de temps. Le stress multiplie mes forces, je soulève la meuf, passe un bras dans son dos pour la soutenir et l'emporte sans traîner vers la sortie. Bouboule commence à grogner par terre, on s'arrache. Dehors, voiture, Manue, on embraque tout le monde, on dégage. Ouf. Pu-tain-de-Dieu. Trouille avec effet retard, je manque me pisser dessus. Inspirer-expirer-inspirer-expirer. Je repasse la bande vidéo dans ma tête : tout ce qu'on a merdé, comme des gros amateurs qu'on est. 1 : les habitants du squat, si la mafia les interroge, ils parleront. Qu'est-ce qu'ils ont vu ? Un Blanc, l'air hagard, au bout du couloir à peine éclairé. Grand, mince, puis le masque. Pas grand risque, mais pas sûr à 100 %. 2 : Manue. Pareil, vue de loin, de dos lorsqu'elle m'aidait à faire monter Sandra. Evaluation du risque : très faible à faible. Mais pas zéro. 3 : la bagnole. Fiesta hors d'âge, passablement niquée côté carrosserie. Facile à reconnaître. Et la plaque, quelqu'un a pu voir la plaque. Risque : réel à merde-fait-chier. Double-fait-chier. Bon, Manue, on descend la fille à la maison, et je vais garer la Ford loin. Demain, on s'en débarrasse, on en achètera une autre. Je réalise que dans la panique je n'ai même pas pensé à faire les poches du mac, sûrement de la thune perdue, peut-être une arme que j'aurais pu récupérer. Tant pis. Restons positif : objectif atteint, et j'ai pris mon pied en défonçant une crapule. Matthieu Villard, *the ultimate fucking warrior*. Vanderlei Silva, m'énerve pas, ça vaut mieux pour toi. Eh ! Eh ! Eh ! Eh !

Je ricane tout seul et Manue me regarde interloquée. Elle n'en mène pas large. On s'arrête devant notre immeuble. Pâle, tout à coup. Ses mains tremblent sur le volant. Je crains qu'elle ne tourne de l'œil. Je la secoue, il faut mettre Sandra à l'abri. On reste en double-file, on la cale dans l'ascenseur. Manue, ça ira ? Elle acquiesce. Je vais garer la voiture au Mirail, pas loin du métro que je prends pour rentrer à la maison. Quand je peux enfin me poser, moulu et en pleine redescente nerveuse, Manue m'annonce que Sandra a été malade, qu'elle lui a donné une douche et qu'elle se repose maintenant dans notre lit. Et nous ? Regard de Manue. Ah. Et moi, canapé ? Hm, Hm. Bon.

Pas facile, la vie de héros.

9- Jour suivant, réveil aux aurores, fatigué. Mal dormi, entre excitation et peur rétrospective. Je me munis d'un tournevis et d'un marteau et retournai à la voiture. Je m'éloignai de la ville et trouvai un endroit tranquille dans cet entre-deux périurbain qui constitue désormais le paysage universel des abords de grandes villes. Sur le parking d'un garage auto encore fermé, j'entrepris de marteler les plaques d'identification du châssis et de récupérer tout objet ou document personnel. Quand le résultat fut satisfaisant, j'allai abandonner la Fiesta au pied d'une tour, portière ouverte. Bye, bye.

J'irais déclarer le vol quelques jours plus tard.

Quand je revins chez nous, les filles venaient de se lever et déjeunaient.

Je suis un enfant de mon siècle. Qu'importent mes engagements passés, mes vellétés rebelles, je ne peux échapper à son empreinte, ce mélange de désespoir et de cynisme, ce sourire sardonique qu'on a face à tout ce qui ressemble à une cause, une foi, un élan sincère. Morte l'Utopie, vive l'individu-roi, l'ici-et-maintenant, le jouissons-vite-la-fin-approche. Chacun sa bulle, sa « tribu », sa petite vie à l'abri de celle des autres. Je m'en défendais, mais j'étais moi aussi, un peu, comme ça. Jamais vraiment dupe des bons sentiments, jamais vraiment convaincu qu'on pouvait changer quoi que ce soit. Il n'empêche que quand j'ai croisé le regard de Sandra, empli d'une reconnaissance éperdue et celui de Manue dénotant une simple et sincère satisfaction, j'ai ressenti la puissance de ce sentiment d'appartenance à mon espèce. Notre nature ne peut pas être complètement pourrie si elle récompense d'une telle joie l'aide que nous offrons à notre prochain. Finalement, la trouille, les complications matérielles, les risques, c'était peu payé. J'étais heureux, fier de moi, de nous, comme rarement.

Sandra devrait partir, vite. Elle rejoindrait une cousine et des amies originaires du même bled pourri qu'elle, à Londres. Là-bas, fini le tapin, elle travaillerait dans le petit restaurant familial, pourrait rencontrer quelqu'un de bien, se marier, avoir des enfants et les faire grandir protégés de la misère et de la dégueulasserie humaine. Modeste et immense ambition, quand on sort du ruisseau. C'est tout ce que je lui souhaitais, et je n'eus aucune envie d'ironiser, même par-devers moi, sur le total conformisme de ce projet, ni sur son naufrage prévisible. Esclavage salarié, enfermement dans le couple, horizon minuscule, tout ce que je rejetais et méprisais représentait pour cette fille un Éden inespéré. J'en savais quoi, après tout ? Je savais quoi de la vie d'une Moldave, d'une Nigériane, d'un Érythréen ? J'éprouvai une certaine colère contre mes préjugés maquillés de la bonne conscience de gauche. Je jouais à la *vida loca*, mais j'avais toujours le choix de rentrer dans le rang. Je n'étais qu'un Mesrine au rabais, tout un tas de matelas amortiraient ma chute si les choses tournaient mal pour moi...

Puis je me lassai de cette séance d'auto-flagellation, et les choses reprirent leur cours. Ça m'a

pris un certain temps pour péter la fermeture de la boîte métallique. Bingo. Dedans, je comptai six passeports, dont celui de Sandra. On verrait avec les copines de l'assoce pour les autres. Il faudrait faire très très gaffe avec ça. Pour l'instant, la priorité : exfiltrer Sandra. J'aimais bien dire « exfiltrer ». Ça faisait espionnage, commandos, super-Villard à la rescousse. Tout un réseau de bonnes volontés, faisant parfois fi des lois quand elles sont trop injustes, permettrait de l'acheminer jusqu'en Angleterre, on espérait sans encombres.

Quand nous leur eûmes confié Sandra, nous pûmes débriefer notre opération (« débriefer notre opération », il fallait que je me méfie de ce côté fana-mili que je découvrais en moi...). J'avais manqué de compétence en neutralisation d'adversaire. Il était certain, vu la voie dans laquelle nous nous engagions, que je serais amené à affronter d'autres gus de cet acabit, et peut-être plus d'un à la fois. Je ne pouvais me contenter d'un savoir essentiellement cinématographique en matière de close-combat. Manue avait réalisé qu'elle aussi avait besoin d'apprendre à se défendre. Je ne serais peut-être pas toujours là, et puis elle ne pouvait quand même pas dépendre d'un homme pour sa sécurité personnelle. Nous nous inscrivîmes donc à un cours de Krav-Maga.

Avec le zèle des convertis, nous assistions à tous les cours, quatre fois par semaine, et jouissions d'un certain plaisir masochiste à rentrer les bras et les jambes couverts de bleus. Les entraînements étaient en effet plutôt réalistes, et il me fallait être très attentif à ne pas réagir trop vite dans ces moments de stress. Je prenais donc des marrons plus souvent qu'à mon tour, mais je préférais ça. Personne ne soupçonnait mes capacités anormales. Plusieurs élèves du cours étaient des policiers, des deux sexes, ça ajoutait de la saveur à ma duplicité. Ils n'étaient pas tous, loin de là, des brutes fascisantes, et le courant passait plutôt bien avec certain(e)s. Nous avions en commun la (récente, dans notre cas) passion pour l'exercice physique et l'effort librement choisi avec ce qu'il apportait d'élévation morale. Le problème chez eux, c'est qu'ils étendaient cette philosophie à tous les aspects de la vie, qui paraissait du coup d'une simplicité enfantine : si on veut, on peut, il faut bosser pour y arriver, l'échec vient d'un manque de volonté, d'une trop grande complaisance de la société, etc. Bon, on aurait à vrai dire eu du mal à passer toute une soirée à discuter, mais on aurait quasiment pu dire qu'on avait des copains flics, et ça nous faisait un peu bizarre quand même.

J'avais commencé à me sentir en forme, et presque sportif avec nos joggings. Les entraînements de Krav me prouvèrent que non. Je partais vraiment de loin, il me faudrait m'atteler sérieusement à une préparation physique digne de ce nom. J'avais entendu à plusieurs reprises lors de discussions de vestiaires parler du *crossfit*. Ça coûtait cher, c'était très exigeant, il n'était pas rare qu'on finisse les « *Workout Of the Day* » (*WOD* pour les

initiés) sur les rotules. Mais les résultats étaient au rendez-vous. La doctrine, véritable concentré de la pensée libérale américaine, se résumait par la célèbre formule « *no pain, no gain* ». Exaltation de l'effort, culte de la performance... Décidément, entrer dans l'univers sportif semblait impliquer d'adopter en même temps cette idéologie simpliste de la Droite, des flics et des militaires. Mais je devenais expert en dissimulation, il me suffisait de porter un masque de plus. Manue ne fut pas tentée.

Je poussai donc les portes de la « box » que fréquentaient certains de mes « potes » de la *self-defense*. C'était un simple hangar dans une zone artisanale qui avait dû servir précédemment d'entrepôt. Tout de suite, je fus séduit par le côté spartiate. Pas de machines compliquées, de tapis roulants, de vélos elliptiques. Pas de miroirs où contempler ses fessiers travaillés. Des sortes de cages alliant barres de traction et repose-barres, des anneaux de gym, des barres d'haltérophilie, des boulets à poignées dont j'apprendrais qu'ils s'appellent *kettle-bells*. De gros *gym-balls*, des cordes à sauter. Et c'était à peu près tout. Le coach, Raphaël (« Raph », évidemment), qui me rendait une demie-tête, était tout en muscles, sans un pet de graisse, et tatoué des poignets aux épaules. Le cheveu ras, l'œil bleu, et assez gravement dyslexique, si les consignes que je pouvait lire sur un grand tableau blanc étaient bien de lui. Il m'expliqua en quelques mots les principes du *crossfit*. Enchaîner « à haute intensité » des exercices variés, jamais les mêmes d'une fois sur l'autre, et qui allaient « solliciter tous les groupes musculaires, et beaucoup le cardio. » Sympa, il se sentit obligé de préciser que c'était un peu dur, comme sport, est-ce que je voulais quand même essayer ? J'étais venu pour ça, et puis je suis un peu vaniteux, j'ai dit bien sûr. Et ça a été terrible. La séance comprenait un enchaînement de « soulevés de terre » (arracher du sol une barre très très lourde, et la reposer), des « *pull-ups* » (tractions, mais la « box » est une enclave américaine), des « *push-ups* » (pompes) et des abdos. Effectivement, « à haute intensité ». Je bénéficiais pourtant de tous les allègements et aides concédés aux nouveaux venus : élastiques pour aider à se hisser à la barre, droit de faire mes pompes sur les genoux, etc. Impossible de terminer les séries. Mon corps était incapable de suivre le rythme et l'intensité absolument déments de l'entraînement. A côté de moi, une dizaine de femmes et d'hommes souffraient nettement plus dignement que moi et enfilèrent les répétitions. Je baptisai cette nouvelle activité comme je l'avais fait du jogging (qui m'apparut d'un coup comme un truc dérisoirement pépère) : en vomissant tripes et boyaux, ce qui m'épargna les dernières minutes du temps qui s'égrenait à une lenteur infinie au chrono mural. Et mes nerfs de mutant n'y étaient pour rien. Il me fallut presque une heure pour récupérer assez d'énergie pour me traîner jusqu'à la Twingo d'occasion récemment acquise et rentrer m'effondrer à la maison pour le reste du mois.

J'aurais dû être dégoûté, écœuré par la douleur et l'humiliation. Mais j'avais changé. C'était un défi de plus à relever, ma nouvelle came. Pas le plus facile, mais je découvrais le pouvoir de la volonté et j'y trouvais ce plaisir qui naît de la souffrance. J'avais connu les courbatures, les articulations douloureuses, la fatigue, après avoir couru, les premières fois. Ça n'avait rien été du tout. A côté de ce que je subis au lendemain de cette initiation au *crossfit*.

Mais j'avais décidé que j'adorais ça.

10- Ma vie ressemblait désormais à celle d'un *marine* le jour, et d'un *clubber* deux ou trois nuits par semaine. Difficile d'expliquer encore longtemps notre absence d'activité professionnelle par l'héritage de Manue. Elle s'inventa donc une rémunération pour son travail au sein de l'Accueil. De mon côté, comme il n'était plus question que j'enseigne à des ados, je prétendis des traductions et des relectures en free-lance. J'avais en effet acquis une maîtrise convenable de l'espagnol et du portugais lors de mes séjours en Amérique Latine, et puis j'avais quelques facilités, on ne peut pas être mauvais partout. Ça paraissait crédible, et ça tiendrait à distance la curiosité inquiète de ma mère.

Crois-le ou non, même avec ce style de vie plutôt non-conventionnel un genre de routine peut s'installer. Rythmées par les entraînements, le bénévolat, les sorties-réquisition et les petites soirées en amoureux ou entre amis, les semaines défilaient.

Et puis un jour, nous avons été, comme tous les Toulousains, comme tous les Français, complètement horrifiés, révoltés, abasourdis par le viol et l'abominable assassinat de Samira. Je m'en souviens, c'était un mercredi. On avait prévu une soirée glandouille à bouquiner ou faire l'amour, je rentrais d'un WOD pas trop sévère et j'appréciais d'avoir encore assez d'énergie pour préparer un petit machin sympa et faire la surprise à Manue. Mais ce soir-là, elle était recroquevillée sur le sofa, les yeux rouges, et de la colère qui dégoulinait de ses yeux et de son nez sur son poing serré qu'elle mordillait.

- Là, Mat', faut qu'ils en chient ces fils de putes (d'habitude elle évitait cette insulte, rapport au boulot qu'elle faisait auprès des putes en question). Puis elle m'a regardé dans les yeux, et j'ai entendu les mots avant qu'ils ne franchissent ses lèvres. « On va les buter, putain. On va les buter. »

11- Puis elle m'a regardé dans les yeux, et j'ai entendu les mots avant qu'ils ne franchissent ses lèvres. « On va les buter, putain. On va les buter. » J'ai revécu la scène, et puis j'ai de nouveau cogné sur les quatre lascars. Et j'ai revu le spray congeler les couilles, et j'ai entendu une nouvelle fois le bruit qu'elles ont fait en se détachant. Je me suis vu refaire tout ça, comme si un moi étrangement distant regardait cet autre moi furax, cruel et impitoyable. Effet mitigé. Retour d'une conscience mise en veilleuse, quelques flash : j'ai tué des êtres humains, quelles qu'en eussent été les raisons. Des gens qui avaient été enfants, avaient eu des rêves, peut-être, qui manqueront à des mères, des frères

Et puis : Bam ! Bam ! Réveil en sursaut. Il me faut un certain temps pour réintégrer le monde. Ça y est : la voiture, moi tout en noir, en nage, le jour a baissé. Combien de temps a donc passé ? Décidément, lui et moi entretenons des rapports que s'il était mon ami sur Facebook il me faudrait qualifier de « compliqués ».

Bam ! Bam ! On cogne à la vitre de la voiture. Encore deux secondes et je me rappelle de tout, je sais exactement où je suis et pourquoi. Sueur froide : l'heure du *payback*, déjà ? Le visage que j'aperçois m'est connu. Un Blanc, blond, chevelu. En plein Mirail, c'est plutôt rare. Pour le moment, impossible de savoir qui c'est ni d'où je le connais. Je me secoue, ouvre la portière. Aucun signal de danger n'est associé dans ma mémoire à ce gars dont rien dans l'attitude ne semble menaçant. Je sors. J'entends des cris. Ça gueule depuis les coursives, de loin en loin, des grappes de jeunes à casquette ont l'air électrocutés, fébriles. Il y a une grosse tension dans l'air, sur les façades des immeubles les flash bleus, les cris qui résonnent dans les canyons de béton. Crissements de pneus, cow-boys à brassards rouges Police, flash-ball pointés vers des gamins foudroyés sur le bec, surexcités. On en sentirait presque l'ozone des périodes d'immédiat avant-orage en Arizona (je t'en parlerai une autre fois, ou pas). Ça va péter dans pas longtemps, et je crois que je connais la cause de tout ça. Enfin, la cause conjoncturelle, l'étincelle. Parce que la poudre qui s'accumule depuis des décennies, ce n'est pas de mon fait.

- Je ne sais pas ce que tu fous là, mais j'ai comme l'impression que ça a à voir avec les mecs qui se sont fait démolir. Si tu veux un conseil, ne laisse pas traîner ton petit cul de Blanc dans le coin, ça ne va pas tarder à chauffer pour les Fromages.

Comme je dois encore avoir l'air passablement hagard, il m'indique d'un geste une direction.

- Impossible de prendre ta voiture, toutes les rues sont bloquées par les keufs. Amène-toi, on va te planquer à la boulangerie. Deuxième conseil, gratuit : n'oublie pas ton sac à dos. Je ne sais pas ce qu'on pourrait y trouver, mais j'ai comme l'impression que les flics ou les jeunes n'apprécieraient pas que tu en sois le propriétaire.



- Je... Ok, merci.

On se dépêche de filer. Et là, un flash : je me souviens d'où je connais ce visage. Qui était nettement moins poilu quand il s'affichait au micro de l'Amphi 8 de la fac du Mirail pendant les grèves de 95.

Thomas. Thomas Zimmer. Je me souviens nos passes d'armes dialectiques. Tom était un des dirigeants charismatiques de ce mouvement où étudiants et salariés défilaient côte à côte. Je crois qu'il faisait partie de la Fédération Anarchiste, en tous cas il traînait avec toute une bande de fumeurs de joints qui squattaient les locaux de la direction, voyaient des fachos partout et ne se réveillaient complètement que pour les « débordements de fins de manifs ». A l'époque je militais dans une « orga » trotskiste, et nous prenions d'assez haut ces « petits bourgeois décompos ». Nous étions, nous, les futurs cadres du grand Parti ouvrier, et les ouvriers, ça ne fume pas de shit, ça se lève tôt pour « embaucher » à l'usine et suer du profit. En conséquence de quoi il y avait une rivalité entre eux et nous. Nous avions le sérieux d'une discipline quasi militaire, l'efficacité et les relais dans les syndicats « de boîte », ils avaient le charisme des belles gueules et la poésie de postures politiques qui n'ont pas à être conséquentes ni même toujours cohérentes, de l'humour et une certaine aura poivrée, relents des brouillards lacrymogènes qui les engloutissaient à chaque dispersion de défilé, barreaux de chaises ou cocktails Molotov à la main quand le gros des manifestants courait dans l'autre direction. Nous avions la rigueur de nos analyses des rapports de forces sociaux, ils avaient le panache et l'insolence. Beaucoup de ces joutes verbales se situaient sur un terrain sentimental et imaginaire : nous rejouions la vieille rivalité rouges/noirs, Marx vs Bakounine, Lénine vs Makhno, et partagions un lourd passif avec les « stals » du PC. Toute une époque, pas si lointaine, mais que le changement de la conjoncture sociale et politique avait rejeté dans un autre univers, déjà teinté des tons pastels de la nostalgie. Je crois pourtant qu'une forme de respect mutuel s'était instauré entre nous, chacun reconnaissant implicitement à l'autre une place et un rôle nécessaires et complémentaires du sien. Puis le mouvement s'était éteint sur un goût de pas assez, et l'acide des amertumes avait rongé en peu de temps les liens qui s'étaient tissés au chaud de l'épopée collective. L'éparpillement s'était poursuivi par les abandons individuels et le retour aux histoires personnelles.

Présentement, je ne me demandais pas ce que Tom faisait là. J'essayais de prendre la mesure de la situation, et ce faisant, je caltais derrière lui. Quelque chose me disait instinctivement que rester ici ne me vaudrait rien de bon.

- On va aller à la boulangerie. Il se répète, et je me demande pourquoi cette fixation sur la boulangerie. Pour ce que j'en sais, les petits commerces ne sont pas les derniers à flamber

quand les émotions populaires secouent les « quartiers ». Nous arrivons au pied d'un immeuble voisin, face à une devanture de bois, où la vitrine se limite à la portion congrue, décorée de dessins d'enfants représentant de gros épis de blé, des baguettes dodues, des miches replètes, un bon gros soleil souriant et des visages réjouis. Au-dessus, une enseigne, en fer à béton forgé : « Le Pain Commun », et dessous, écrit à la main sur plusieurs ardoises d'écolier suspendues aux lettres de métal « Boulangerie coopérative autogérée de La Reynerie ». A l'intérieur, je tombe sur deux autres visages connus, que je situe facilement maintenant : des « compagnons » de Tom, de la grande époque. Plus un autre, celui d'un Arabe dans les vingt ans. Et des enfants, du quartier manifestement, accoudés sur de petites tables qui paraissent avoir été faites du même bois de récup que la devanture. Devant eux, des cahiers, stylos, livres : on fait ses devoirs, une chocolatine entamée à la main. Ils lèvent les yeux vers nous, me regardent un instant, l'un d'eux lâche un « Bonjour » auquel je réponds aussitôt. Pas le temps de s'attarder, Tom me pousse vers le fond de la boutique. On entre dans le laboratoire, je reconnais un pétrin, le four, des sacs de farine, des bûches en tas réguliers, les ustensiles de la boulange. On le traverse jusqu'à arriver, après avoir contourné l'imposant four à pain à une ouverture masquée par un rideau : une grande pièce aveugle, munie d'une banquette qui doit servir de lit aux mitrons matinaux, une petite table-bureau munie d'un PC antédiluvien, et empilés là où restait un peu de place, des bouquins, des tas de bouquins. Dans un coin, un faisceau de battes de base-ball et autres manches de pioches. Et même, posée sur une étagère haute, un aérosol au poivre à poignée *king-size*, version flic. Dans le coin droit du mur opposé à l'entrée de la pièce, une porte-accordéon en PVC. Aux murs, des affiches de groupes punk et ska, des étoiles noires et rouges, le fac-similé d'un poster de la CNT espagnole, période guerre civile qui crie « ¡ No pasarán ! ». Tom et ses potes n'ont pas renoncé à leurs idéaux, eux.

- Reste là, repose-toi et fais-toi discret pour le moment. Tu as un lavabo et un chiotte derrière la porte, là. On va fermer la boutique, ça devient chaud chaud dehors, et certains pourraient en profiter pour régler leurs comptes avec nous. Mais t'inquiète, on a l'habitude.

Ce qu'en disant, il s'empare de trois bâtons, de la lacrymo, et s'en retourne.

Je n'ai pas emporté mon téléphone pour ne pas qu'il tombe en de mauvaises mains si les choses avaient mal tourné. Je pense à Manue qui doit commencer à s'inquiéter. Je vais au magasin, et tombe sur Agnès. J'aimais bien Agnès, pendant nos grèves. J' avais essayé de la recruter à l'Orga, mais elle était trop révoltée, trop à fleur de peau pour notre lent processus de formation, et surtout notre vision à trop long terme pour son impatience révolutionnaire. Une chouette personne, un mètre cinquante d'éclats de rire et de détermination farouche dont la

voix vibrait les rares fois où elle prenait la parole en public, dont les larmes de déception m'avaient ému quand il avait bien fallu prendre acte de la fin du grand mouvement social. Je la revois en haut de la rue du Taur, une courte barre de fer dans les mains, bandana sur le visage, gueuler de surprenantes insanités aux forces de l'ordre qui avançaient en grognant vers le « petit groupe d'irréductibles » qui de son côté continuait à les canarder obstinément. Je suis content de la retrouver. Mon nouveau moi s'est débarrassé des tristes habits du rentré-dans-le-rang, et je peux la regarder dans les yeux sans rougir.

- Salut Agnès.

- Putain, Matthieu ! C'est bien toi alors !

Nous nous prenons dans les bras, dans une accolade qui me remue plus qu'elle n'aurait dû.

Pour dissiper mon trouble, je m'empresse de lui expliquer ma requête. Elle me cède bien volontiers son GSM, et je peux rassurer Manue, la conscience, étrangement, davantage perturbée par mes tendres élans que par la violence sordide que j'avais exercée quelques heures plus tôt.

- Retourne te planquer, il faut que j'y aille.

Des mamans inquiètes entrent en coup de vent et s'empressent d'embarquer leur marmaille, manifestant d'un sourire leur gratitude aux boulangers libertaires, murmurant ce que je suppose être

les dernières nouvelles de l'émeute qui monte.

Des panneaux de bois sont placés sur l'espace vitré, on barricade la porte à l'aide d'épaisses traverses. Les explosions des grenades de désencerclement, ou celles des tirs de flash-ball continuent de rythmer les minutes qui passent. De temps en temps on entend des voix, juste de l'autre côté de la façade caparaçonnée de planches. Dans ces moments-là, je sens la tension monter brusquement chez mes compagnons. Tom se tourne vers moi, et, un peu agacé, me fait signe de regagner mon gourbi. Je m'exécute, cette fois, et une fois allongé sur le sofa, je ne tarde pas à sombrer de nouveau dans le sommeil.

Encore un réveil brutal. On me secoue l'épaule. C'est Agnès. Elle me fixe avec une drôle d'expression.

- C'est toi qui as fait ça ? Avec qui tu étais ? Il s'est passé quoi exactement ?

- Mais de quoi tu parles ?

Je me relève, et vois que tout le monde s'est retrouvé dans la même pièce que moi, m'entoure et m'observe avec attention. Ils ont l'air tendu.

C'est Tom qui reprend :

- Écoute, ta tenue, ton attitude, ton équipement... (Il montre mon sac, ouvert, dont le contenu

est maintenant connu de tous.) Tu as forcément quelque chose à voir avec ce qui est arrivé à ces quatre caïds de merde.

Je ne dis rien, ce qui doit confirmer ses dires.

- D'après ce qu'on a entendu, poursuit-il, ils s'en sont tirés, tous les quatre. Pas en très bon état, on dirait, il y en a un qui serait entre la vie et la mort, mais encore du bon côté, en tous cas quand on l'a mis dans l'ambulance.

J'hésite entre déception et soulagement, mais je crois que c'est le second qui l'emporte. Tom doit deviner mes pensées car c'est lui qui verbalise :

- C'est peut-être à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne, c'est que celui qui a fait ça (regard appuyé) ne serai pas poursuivi pour quadruple assassinat. La mauvaise, c'est qu'ils vont crever d'envie de se venger.

Oh, moi, ça ne me fait pas trop peur. Et puis je doute qu'on puisse de nouveau endosser le costume de chef-racaille sans les boulettes de la virilité. Parce que ça m'étonnerait qu'on arrive à les lui re-greffer, d'autant plus que je crois me souvenir en avoir piétiné une ou deux en sortant.

Celui dont je me souviens comme de « JB », gueule d'ange blond-bouclé perchée sur 1,90 m d'un corps de triathlète (je me souviens aussi que peu de filles résistaient à son sourire de miel et sa voix douce et grave), me lance, mi-admiratif, mi-incrédule :

- T'as fait ça ? Mais c'est carrément guedin ! C'est quoi ce plan Charles Bronson ? C'est un peu super-facho comme façon de faire, non ? T'es quoi ? Le Justicier Masqué ?

- Arrête JB, tu sais ce qu'ils ont fait ces porcs ! C'est Agnès qui retrouve ses accents de *Pasionaria*. Putain, franchement, moi je lui dis bravo, si c'est vraiment lui. Enfin, lui et les autres qui l'on fait avec lui. Et tu veux que je te dise, j'aurais bien aimé être là !

Le copain rebeuh intervient :

- Moi aussi, je pense comme Agnès. Ça fait des années qu'ils nous pourrissent la vie, qu'ils corrompent les minots en en faisant leurs choufs et leurs dealers. Tu sais bien qu'ils étaient genre intouchables, tout le monde connaît leurs deals de merde avec les keufs et la mairie. (Ça confirme ce que je soupçonnais.) Les condés, ils auraient fait semblant d'enquêter six mois sur Samira, et puis ça aurait été doucement enterré. De toute façon, personne n'aurait rien dit officiellement, tout le monde a la trouille. Il y en a même qui commençaient à dire que peut-être elle l'avait un peu cherché, que si elle avait été vraiment prudente... Et merde !

- Je sais, Anis, je sais... Non, en fait je ne sais pas, répond JB. Je ne suis pas à l'aise du tout avec ces façons de faire.

JB, c'était l'anar cool. Je me rappelle en 95, toujours au milieu du grabuge avec ses potes en

noir, mais jamais un geste violent. C'est lui qui évacuait les aveuglés, les étouffants, ceux qui avaient ramassé un tir tendu ou un coup de matraque. Qui retenait aussi parfois les excités, faisait rentrer les lames et même une fois paraît-il, un *gun*. Sa taille et ses talents connus de tous à la capoeira, mais surtout son aura et cette force tranquille qui rayonnait de toute sa personne faisaient qu'en sa présence la brutalité retombait d'un cran. Pacifiste, mais pas bêlant. On s'était longtemps raconté la prise magistralement administrée à un gendarme mobile qui avait manifestement perdu le contrôle de ses nerfs et s'acharnait sur un manifestant, un syndicaliste de la vieille école qui avait dû secouer un peu son bouclier. Le pied de JB s'était bruyamment écrasé à la conclusion d'une *meia-lua de compasso* splendide sur le casque du pandore qui s'était étalé de tout son long sur la chaussée dans les hurlements de joie de la foule en délire. Il avait fallu ensuite convaincre plus ou moins doucement les reporters improvisés qui avaient immortalisé la scène sur leurs portables de bien vouloir l'effacer. J'avais ce soir-là un peu désobéi aux consignes du parti qui étaient d'éviter les « échauffourées stériles qui décrédibilisent le mouvement » en me mêlant aux visages masqués pour recevoir ma dose d'adrénaline et de gaz CS. J'étais tombé sous le charme de JB dans l'action, et cette apothéose mort-aux-vachiste avait transfiguré dans mon esprit cette énième fin de manif en image iconique de la révolte et de l'insurrection urbaine. Avec JB en superstar. Autant dire qu'après ça, tout le Toulouse militant qui aimait les garçons soupirait après le beau, le doux, le tendre et fort JB. Ça me gonflait pas mal, par pure jalousie j'en conviens. Mais je ne pouvais me défendre d'une certaine admiration et même, eh oui, d'une attirance pour ce dieu grec de l'anarchie.

Bref, voir ce soir JB tout désemparé et moi en sheriff du village, eh bien ce retournement de situation quelques années après me procure une satisfaction que je prends soin de dissimuler.

A un moment, Tom leur parle des anarchistes grecs du quartier d'Exarqueia à Athènes qui avaient foutu dehors manu militari et les armes à la main les trafiquants de drogue qui cherchaient avec la complicité de la police à pourrir cette enclave libertaire. Après ça, ça débat encore un peu, mais la faction pro-moi est largement majoritaire. D'ailleurs, ce débat, je l'ai déjà eu, longuement, avec Manue d'abord, puis dans ma tête. Et j'étais tombé d'accord avec la majorité. Justice populaire, action directe anti-saluds. Finalement, JB, pas complètement convaincu, mais conscient de son isolement, finit par jeter l'éponge.

- De toute façon, c'est fait, et puis c'est pas comme s'il nous avait demandé notre avis avant. C'est sûr que je ne vais pas les plaindre non plus. Par contre, Mat', une question me turlupine. Tu n'es pas obligé de répondre, je comprendrais. Vous étiez combien, et ils sont passés où, les autres ?

Il l'a dit, je ne suis pas obligé de répondre.

- Fous-lui la paix, intervient Tom. Tu crois qu'il va tout balancer comme ça, parce qu'il retombe sur nous après toutes ces années ? Allons plutôt voir ce qui se passe côté magasin. Matthieu, tu restes ici. C'est mieux si personne ne te voit.

Effectivement, on entend depuis peu des chocs plus ou moins réguliers sur la barricade de devanture. Des projectiles qui tombent malencontreusement ? Des coups de pieds, de bâtons, d'autre chose ? Thomas parlait tout à l'heure de personnes qui avaient des comptes à régler avec eux... Je décide de m'en tenir à ma consigne de discrétion. Et puis, je pense que j'ai suffisamment sauvé le monde pour aujourd'hui. Mes hôtes ont l'air de savoir gérer leurs problèmes comme des grands. J'attrape un exemplaire de *l'Histoire de la Commune* de Lissagaray, et dans l'ambiance d'émeute qui me parvient assourdie et feutrée, je me replonge dans ce merveilleux épisode de notre Histoire...

12- C'est le bruit et l'odeur de la boulange qui me réveillent doucement le lendemain matin. Je jette

un œil dans le laboratoire dont l'animation concentrée contraste avec l'inactivité dans laquelle je l'ai découvert il y a quelques heures. Je reconnais dans des tabliers blancs et coiffés de bonnets de la même couleur Anis, JB et Agnès. Il y a aussi un gars et une fille, deux Noirs qui n'ont pas l'air d'avoir vingt ans. La tension de la nuit est bel et bien retombée. Tous travaillent dans un entrain qui fait plaisir à voir. Les corps chaloupent discrètement aux rythmes d'un rock-steady qui ne perce qu'en sourdine entre les vibrations des machines. La pièce sent la farine, la levure et la bonne humeur.

Agnès me voit et s'approche de moi dans le vacarme des pétrins.

- Bien dormi ? On t'a laissé des fringues un peu plus passe-partout que ton uniforme commando. Ce serait bête que quelqu'un dehors te prenne pour un CRS ! (Elle se marre). Par contre, reprend-elle, je crains que ta voiture n'ait pas passé une très bonne nuit... Elle a cramé, comme pas mal d'autres.

Décidément... Me voilà quitte pour repartir en quête d'une nouvelle auto.

Devant ma mine un peu déconfite, elle poursuit :

- Il est cinq heures presque vingt. Tu peux prendre le premier métro, mais à mon avis la station d'ici va être fermée. Ou bien on te prête le vélo qu'on a laissé dans la boutique. Tu nous le ramèneras un de ces jours, ça nous donnera l'occasion de nous revoir et de parler un peu...

En attendant, prends-toi une choco, il y a du café qui t'attend.

- Avec plaisir, je réponds. Il faudra que tu me racontes... je désigne du regard tout ce qui nous

entoure. Elle sourit.

- Quand tu veux.

Et je m'efforce de ne percevoir aucun double-sens dans ses paroles.

Je sens que si on s'embrassait, là tout de suite, ça nous conviendrait à tous les deux. Mais bon, on va s'éviter des complications, hein... Je pars me changer et récupérer mes avoirs, et me restaurer car je réalise que je crève de faim. Quand c'est fait, je prends chaleureusement congé de mes hôtes. Je vois bien les questions qui se pressent dans leurs têtes, mais ils respectent mon silence, et je leur en sais gré.

A l'extérieur, les stigmates de la nuit sont partout : carcasses calcinées, galets au sol, douilles de grenades lacrymogènes, bacs à poubelle consumés à divers degrés... Odeurs de plastique brûlé, d'ordures carbonisées. Sûr que pendant la nuit les flammes, les explosions variées devaient peindre un tableau grandiose, mais au petit matin, les résidus de l'incendie de colère font peine à voir. Pauvres habitants soumis à la triple peine des voyous, des flics et des conséquences de la guerre entre les deux. Car il m'est difficile de me réjouir que des gamins s'insurgent de la mise hors d'état de nuire de quatre salopards davantage que de leur petite tyrannie quotidienne ou de l'ignoble crime qu'ils ont commis. Le soulèvement de cette nuit, s'il a éclos du fumier fertile de la décomposition sociale n'était certainement qu'une démonstration du pouvoir de nuisance des bandes, autant vis-à-vis de la flicaille que des habitants eux-mêmes. C'est ce que je me dis en regagnant mon centre-ville à coups de pédales. Mon raid d'hier me paraît lointain, presque comme s'il n'avait été qu'un rêve, ou l'action de quelqu'un d'autre qui peinerait à me convaincre qu'il est bien moi. Je repense aussi à cette boulangerie, à l'atmosphère de fraternité qu'on y respire autant que l'odeur des croissants chauds. Tom, JB, Agnès, Matthias, que je n'ai qu'aperçu hier soir, leurs potes, Anis et les deux renois, ils n'ont pas mes capacités surhumaines, mais ils sont un groupe, un clan, une horde. Je me dis que ça doit tenir chaud. Qu'il doit être doux d'œuvrer ensemble, et même si le projet est modeste, chaque pas qui est fait, il est fait par l'effort de tous. Ces quelques boulangers-là me paraissent plus proches de mes idéaux de jeunesse que je ne l'ai jamais été. Je me demande si ça tenterait Manue. Puis je pense à Agnès, et ça ne me semble plus une très bonne idée.

Me voici arrivé. Je galère un peu à monter par les escaliers le vélo qui n'entre pas dans le vieil ascenseur. Manue vient à ma rencontre, je meurs d'envie de la serrer fort dans mes bras. J'essaie de poser la bicyclette qui se casse bruyamment la gueule dans l'escalier. Dans son élan, Manue nous entraîne tous les deux à sa suite, et on se fait assez mal, surtout moi qui me ramasse une pédale dans les reins. On hésite entre fou rire et cris de douleur, mais quand je

prends appui sur ma main gauche pour me relever, le choix est fait : mon poignet a tout l'air d'être à nouveau pété. Je hurle.



13- Quand j'ai raconté à Manue mes retrouvailles inattendues avec nos vieilles connaissances de la fac, je ne sais pas si c'est ce que j'ai dit, ce que je n'ai pas dit, ou la façon dont je l'ai dit (ou pas dit), mais j'ai senti comme une petite crispation à l'évocation d'Agnès. Dingue, ça. Sans être passée par l'étape maladie chelou et coma, Manue a aussi un super-pouvoir... Du coup, enfin je crois, elle a trouvé que c'était le bon moment pour changer un peu d'air. On en a profité pour concrétiser nos projets de délocalisation de notre activité de ponction financière. Deux-trois tenues branchées, un peu de gel dans un sac de voyage, une bagnole de location, et hop ! On a frappé la route, comme Jack. Barcelone, Montpellier, Marseille, Nice (qu'on a détesté, mais où on a tapé un max de flouze). On a fait l'impasse sur Paname, trop froid. On avait pris goût aux bains de mer. Deux mois de soirées enchaînées à un rythme soutenu, quelques pauses dans des chambres d'hôtes merveilleuses en Provence, Catalogne ou dans les Corbières. Une vraie vie d'héritiers. Et puis à un moment, il a fallu vraiment qu'on s'arrête. C'était trop. Trop de cons à fréquenter, trop d'alcool, trop de délires pas toujours très contrôlés, des rails sniffés de moins en moins exceptionnellement sur des coins de table, et une fois ou deux sur les poitrines gonflées de clubbeuses surchauffées. De plus en plus de mal à garder la quéquette dans le bénard, la mienne et celle des autres. On avait dû en arriver à s'autoriser mutuellement certains écarts, latex obligatoire et confession pas. Les tentations étaient trop fréquentes, trop nombreuses, et la volonté avait du mal à se faire entendre étouffée sous son oreiller de substances psychotropes. Ça a commencé à m'inquiéter quand j'en ai oublié de faire les poches des fêtards. On perdait un peu la mesure des choses, il nous est arrivé de claquer plus de fric en champagne et en bouffe que ce que je récupérais au fond des sacs à main. Bref, on s'est senti glisser un peu, et perdre contact avec le monde réel. Quand tu te lèves tous les jours en fin d'après-midi et que tu déjeunes des bulles, quand tu finis tes nuits dans des villas de luxe ou sur un yacht de jet-setter où des joueurs de foot et des starlettes de télé-réalité te hurlent qu'ils t'aiment à six heures du mat' avant de vomir par-dessus bord, tu te demandes si tu n'as pas fini par changer de camp. Tout est si facile, rien ne compte vraiment, on est tous beaux quand on est défoncés. Un matin, on s'est regardés dans nos yeux de vampires, et on s'est dit ça suffit, on rentre.

Au final, je n'avais tué personne. Dylan était passé près, mais continuait à vivre, les couilles en moins. Il nous a fallu quelques temps pour retrouver un rythme un peu plus normal. Ça n'a pas été tout à fait évident de retrouver les copains. On vivait trop loin de leur quotidien. Nos conversations avaient du mal à dérouler. Je nous sentais prendre du champ. Eux s'enfonçant doucement dans la normalité, nous dans une dérive inexplicable à leurs yeux. Et maintenant une double-vie secrète de *vigilante*.

J'ai failli me mettre à chercher un vrai boulot pour retrouver un sens commun, mais va savoir pourquoi j'ai finalement décidé de m'abstenir.

Un beau matin, j'annonce à Manue que je vais rapporter le vélo à ses propriétaires (collectifs), genre oh là là, ils m'ont dépanné et ça fait plus de deux mois que je garde leur biclou, c'est pas sympa. Bon, elle n'a pas été dupe, ça s'est vu. Mais qu'est-ce qu'elle pouvait dire ? J'ai su au moins pour trois ou quatre de ses escapades (deux fois à Barcelone, deux fois à Nice, cette ville de merde, oui, ça fait quatre). Ce qui lui en fait a minima une d'avance sur moi, donc bon. Mais je sais bien que je suis de mauvaise foi. Tirer un coup vite fait, presque masturbatoire parce que tu n'en peux plus de te frotter à des bimbos rendues complètement barges du cul par des cocktails speed-extasy-coke (et autres) et que tu n'es pas loin d'être dans le même état, ça compte pour rien, ou quasi. Là, elle doit sentir que ça me chatouille un peu plus haut que le robinet. Mais sa conscience pas tout à fait nette lui interdit de l'exprimer autrement que par des regards chargés.

Elle ne les a pas connus comme moi, à l'époque. Elle était partie vivre son Auberge Espagnole à Göteborg et est passée complètement à côté de ce formidable moment où nous avons tous ensemble, tous ensemble, ouais, ouais fait reculer un gouvernement. Peut-être qu'elle était aussi un peu jalouse de ça. Elle me dit qu'elle aussi devait aller retrouver « ses filles », et on part chacun de son côté.

14- *« En fait je crois que ce mouvement nous a complètement transformés. Pour moi avant la vie c'était bosser un peu à la fac puis sortir, surtout traîner dans les squats ou sur les berges fumer des spliffs me taper des mecs, voilà c'était à peu près ça pour moi la vie. Je voyais pas trop ce que ça allait donner plus tard, je me posais pas la question en fait c'était un jour après l'autre : tiens c'est quoi le cours cet aprèm (parce que le matin, laisse tomber), ouais ça va ou bien ah non trop chiant, et ce soir où c'est qu'on bouge qui a du teuch et va pour une journée de plus.*

*Et puis là bam, la fac qui pète, les AG de ouf avec l'amphi 8 qui déborde, allez on était quoi deux mille deux mille cinq cents, je me souviens quand tu as séché le président de la fac devant tout le monde je t'ai trouvé trop génial comment tu l'as remis à sa place comme ça calmement, excellent tous les autres qui parlaient ils étaient hystériques et toi t'arrives tranquille et tout, je me souviens plus tout ce que tu lui as dit, juste la fin quand tu l'as forcé à dire si oui ou non il soutenait le mouvement en fermant la fac, il en menait pas large avec sa cravate. Morte de rire, rougis pas c'est bon, et après ça Matthias qui balance comme ça ben s'il veut pas fermer la fac on va le faire nous, et vlan on te fout toutes les tables et les chaises dehors en tas, genre des barricades partout et les connards de l'UNI qui voulaient faire une manif dans les couloirs pour libérer les salles, comment ils sont partis en courant les bâtards. Moi j'ai trop kiffé ça tout d'un coup tout le monde qui se parle, la solidarité et on squatte la direction. Ouais, on a foutu un beau bordel, et vas-y qu'y en a un qui débarque avec un gros camping-gaz et c'est parti la cantine collective, les prises de tête avec les végétariens ouais pas de viande c'est l'oppression des êtres vivants, ouh là là c'était chiant ça, et les manif, nous on voulait que ça dégénère, pour nous c'était la Révolution qu'il fallait faire et c'était là maintenant, c'est pour ça j'aimais bien au début quand tu parlais et tes potes de \*\*\*\*. C'était clair, carré et tout, mais trop trop sérieux genre c'est pas encore le matin du grand soir, d'abord l'unité avec les salariés nous on voulait que ça pète direct. C'est là, j'ai connu JB et Matthias et Tom et Denis et François qu'a fait une OD deux ou trois ans après, l'horreur, et Aude, Virginie, Lilas et Lalou, Ambre, Anne-Marie, toute la clique.*

*Après quand ça s'est fini, y'en a qui voulaient plus jamais revenir à la fac. Pour eux la fac c'était devenu leur lieu, oui je te vois sourire, mais vers la fin on avait commencé à gérer les décompos, à nettoyer un peu ça, commençait à pas mal tourner. Bon ça a été un peu l'embrouille avec les dealers du quartier qui s'étaient installés genre supermarché du shit, c'était tendu avec les filles parce que ces mecs c'était mentalité caïd, les meufs c'est des trous et ça ferme sa gueule, donc ça a commencé à partir un peu en vville, bastons et tout, les mecs ils étaient complètement barrés, ils te sortaient les schlass direct j'ai cru qu'il allait y avoir*

*des morts. Si JB avait pas été là, putain... Au final il a fallu les foutre dehors, après ça, ça s'est bien calmé. Y'a juste François et cinq-six tox qui ont commencé à nous appeler flics, collabos, ce genre de trucs, et ça m'a fait chier parce que François, moi je l'aimais bien, c'était vraiment un mec gentil quand il était pas foncé, mais ça arrivait de moins en moins souvent. Enfin c'est dur mais c'est comme ça, maintenant il est mort, tu vois, et on s'était même pas revus. Hm, bref, de toute façon ça a pas duré parce qu'après ça a tout de suite été la fin du mouvement, les AG qui dégénèrent et tout le monde qui se barre dégoûté. Ca, ça a été rude, on a vu les gens reprendre leurs petites études, leurs petites vies. Les conversations, du jour au lendemain c'est redevenu comme avant, comme si rien ne s'était passé. En fait, moi ça m'a fait grave déprimer. Je pouvais pas tout recommencer comme avant, le train-train, la défonce, le vide. Ouais, ça a pas été facile. Bon, le bon côté c'est qu'on était quelques uns dans mon cas. Au début on est allé taper à la porte des orgas, la CNT, la FA, au début c'était : ouais, bienvenus, ça fait du bien du sang neuf, tout ça. Mais bon, assez vite on a vu qu'eux aussi ils étaient dans une routine, peut-être encore pire que les autres parce qu'en plus y'a les guéguerres entre groupuscules et ça leur bouffe le gros de leur énergie. Nous on en avait rien à foutre de ces polémiques à deux balles, on voulait changer nos vies, vivre un truc fort, construire quelque chose, mais dès que t'arrivais avec tes idées, tes projets, c'était : ouais mais non, tu comprends, ça va pas marcher, les gens sont pas prêts, ou bien c'était trop un petit truc dans son coin, eux ils préparaient la Révolution mondiale, tu vois. Bref, tu connais. Après, attention, y'a des gens extras là-dedans, des filles et des mecs vraiment bien. Les vieux Espagnols qui ont vécu la révolution en 36 et la guerre civile et tout, mais c'est, je sais pas, en tant qu'orga c'était trop figé dans des habitudes. Militer c'est ça, et c'est tout. Tu tractes, tu colles des affiches, et tu fais des réunions et des réunions et des réunions et tu te prends le chou sur des conneries parce que untel, il a pas dénoncé assez clairement les élections alors c'est un mou ou un stal ou un trotskard. Bref aucun intérêt. Moi après quasi six mois de mouvement, ce genre de discussions à la con, c'est bon j'avais eu ma dose, j'en pouvais plus, c'était complètement stérile. Et puis les autres ils pensaient pareil alors on cherché, on est allé traîner dans les squats on a commencé plus ou moins à crécher là-dedans, voir comment y'aurait moyen de monter des trucs, on savait pas trop quoi ni comment, peut-être de l'habitat collectif, ou s'occuper des sans-abris et des sans-papiers. On a commencé par ça avec d'autres plus dans le trip autonomes un peu keupons. On a vécu des moments sympas mais je te jure des fois y'avait des décalages un peu de ouf entre la meuf crâne à moitié rasé jupe ras-la-touffe collants déchirés, genre no future et tout, épingle à nourrice dans l'oreille et les mamas africaines avec leur marmaille dans les pattes... C'était rigolo mais des fois on voyait*

*bien que ça passait pas trop. Après on a été évacués, ouais c'était l'immeuble de la Mutualité Agricole, voilà, ben on y était. Du coup après ça a recommencé encore à se tirer dans les pattes entre les radicaux qui voulaient remettre ça direct, réoccuper tout, barricader, monter des molotov, genre on en a rien à foutre on fait péter la guérilla urbaine, et puis les familles qui sont, mais trop pas dans ce trip. Eux c'est je veux juste un toit pour moi et mes gosses, pouvoir dormir au chaud, me faire à bouffer, trouver un taf et envoyer les mômes à l'école. Moi et les autres on était carrément là-dedans, c'est bon ils, nous soulaient les totes. En fait c'était souvent des mecs et des meufs pas super bien dans leurs têtes. Y'avait aussi pas mal de tox dans le lot. Moi je pense qu'ils voulaient régler leurs comptes avec le monde entier mais que de toute façon ils auraient jamais été bien nulle part, y'aurait toujours eu un truc plus radical à faire, tu vois. Bon, c'est un peu triste parce que certains tu sentais les blessures, les gars fragiles qui avaient été brisés par un truc. En un sens eux aussi c'est des victimes du système mais à un moment t'es obligé de sortir de ce truc d'autodestruction parce qu'au fond c'est ça, quoi. Après ça, y'en a qu'ont laissé tomber Lalou et Lilas elles ont fini par se mettre ensemble et puis elles sont parties, elles voulaient voyager. L'Inde, l'Afrique. Virginie elle supportait plus parce que ça faisait un bail qu'elle crevait d'amour pour JB mais lui, ben, c'était pas réciproque, alors elle a foutu le camp elle aussi, elle est partie en Italie, à Milan je crois, ou Turin, dans les centres sociaux. Du coup y'a aussi Denis et Anne-Marie qui sont partis avec elle. Aude, j'ai pas compris, elle est carrément rentrée au PC. Ouais, je te jure, elle s'est fait embarquer comme assistante parlementaire, ben ouais, au Conseil Général de l'Ariège, eh ouais, avec sa grande gueule à te chier sur les buros et les stals et machinn eh benn là elle est en tailleur à porter la mallette d'un élun à lui faire ses discours et toutn enfin bon c'est la vie hein. Ambre elle est restée au début, on est toujours en contact mais elle a commencé à vendre des toiles, ouais tu te souviens, elle peignait des trucs de ouf pendant le mouvement sur les murs, elle a refait la déco de la MDE, ouais elle a carrément du talent tu veux dire, donc voilà ça a commencé à trop bien marcher pour elle. Là elle expose dans des galeries à Berlin, à Madrid, je sais plus où encore, elle a été à Buenos Aires à Frisco... La gloire quoi. Et la thune, carrément la grosse thune, d'ailleurs c'est elle qui nous a filé les ronds pour la boulangerie, ouais c'est ça le petit cadre là au-dessus de la porte c'est d'elle, ouais carrément, moi aussi je kiffe bien.*

*Donc voilà. Donc y'a quoi, quatre, ouais quatre ans et demie pas loin, y'a JB qui nous balance un jour, paf, comme ça, qu'il va devenir boulanger. Passer son CAP et tout. Au début on s'est dit putain le boulot de con, tu te lèves à trois heures, tu vends tes baguettes, super la vie, et là il a fait son sourire, tu vois lequel, genre attends j'ai réfléchi tu vas voir et*

*effectivement il avait réfléchi. En fait ça faisait un moment qu'il y pensait le JB, mais il disait rien. Tiens JB, vient un coup raconter à Mat l'histoire, ouais la genèse de la boulange, hein ? Ah ouais, c'est vrai, bon ben tant pis une autre fois. Ouais ok salut, à plus. Et tu leur passes le bonjour de ma part, hein, t'as entendu ? De la part de Mat aussi. Ouais allez, la bise. Moi aussi je t'aime. Bon j'en étais où ? Ouais t'as vu, mais oui on s'aime c'est vrai. JB, Tom, Anis Matthias, Kévin, Priscilla c'est ma famille. Ouais on est ça maintenant, genre une famille quoi. Donc voilà, un beau jour y'a JB qui nous déballe son truc. Il avait carrément réfléchi depuis un bon moment tu vois, et au début on était pas chauds chauds, non en fait carrément pas chauds du tout, surtout moi j'avais du mal à me lever à midi, alors à trois heures du mat' putain, j'imaginai même pas, et puis finir boutiquière ouh là. Sauf qu'il avait bien pensé le truc, évidemment c'était pas pour faire du petit commerce, son idée c'était, ben, c'était pour faire ça, ce que tu vois là. Et c'était vraiment pas con comme idée, ouvrir une boulangerie dans un coin où y'a plus rien, ben forcément les gens ils vont kiffer, ils vont forcément venir puisqu'y a rien d'autre, et du coup, ben on connaît plus ou moins tout le monde. Les vieux, les femmes, les minots. Alors on commence à causer un peu. Bonjour Madame, comment ça va, et là souvent, bam, t'as ouvert les vannes et les gens, ben ils te parlent, ils te racontent leur vie, les soucis, les factures, le gamin qu'obéit pas, la mairie qui doit venir réparer les réverbères puis qui vient jamais, les cousins du bled qui vont se marier, enfin leurs vies quoi. Et toi au début tu écoutes, tu écoutes, tu écoutes, parce que si tu commences à leur faire des discours ils comprennent vite que t'essaies de leur fourguer ta came, tes grandes idées et d'instinct ils se méfient des gens comme toi, des étudiants gauchistes qui viennent leur expliquer la vie et qu'il faut faire ceci ou cela. Tom il a carrément adoré l'idée je pense qu'il s'est même demandé pourquoi c'est pas lui qui l'avait eue en premier. Il a dit mais ouais c'est trop ça qu'il faut qu'on fasse, on fonce, du coup il s'est inscrit au même CAP que JB. Moi j'étais pas complètement complètement convaincue mais j'avais pigé l'idée de base, quoi. Il fallait qu'on puisse être utiles pour les gens et pas juste avec des discours. Moi j'avais commencé à réfléchir aussi mais j'avais plus envie de devenir infirmière comme ça je me disais je serais forcément utile n'importe où, ici, ailleurs ou même dans l'humanitaire tu vois ou je sais pas, si ça pète sérieux ben au moins je saurais soigner les copains blessés ou pourquoi pas aller soutenir concrètement, je sais pas, les Palestiniens ou au Chiapas, bref, voilà, du coup moi je suis rentrée à l'IFSI, oui voilà l'école d'infirmières ici à Purpan et puis voilà. Eh oui oui oui je suis infirmière diplômée d'Etat t'en dis quoi ? Allez ok je te pique si tu veux. Non t'es sûr ? Mais je bosse aussi ici. En fait ça rapporte pas non plus des mille et des cents, tu vois parce que évidemment on achète de la farine bio, la levure kif-kif et tout en bio*

*donc ça coûte quand même plus cher que en normal et comme, ben tu vois hein, le quartier ici c'est pas des Rothschild non plus, du coup on vend le pain à un prix quand même pas trop élevé et puis t'as vu, on est pas mal à taffer ici y'a JB et Tom à temps plein Matthias aussi mais il est aussi sur un potager collectif, un terrain squatté vers Bouconne, après y'a aussi Anis que t'as vu l'autre fois et Kévin et Priscilla, voilà, les deux renois, et puis moi aussi mais pas tout le temps. Moi je tafé en intérim en fait comme ça je gère le boulot un peu comme je veux sur des rempla ou des missions courtes dans des cabinets de libérales ou dans des maisons de retraite mais là c'est travail à la chaîne et compagnie, une horreur, les vieux on les traite comme de la merde je te jure des fois c'est honteux et quand tu gueules, ben t'es un peu toute seule, la plupart c'est vivement que j'aie fini et puis je me casse chez moi et je zappe je passe à autre chose, voilà hein, les salariés c'est pas toujours, hein, travailleurs travailleuses ouais on y va on se révolte, camarades syndiqués, non je te charrie. C'est marrant je te revois là à la tribune à la fac super sérieux, eh franchement des fois même limite chiant, ouais mais non faut qu'on rejoigne les travailleurs c'est la grève des travailleurs qui fait peur au gouvernement et au patronat les manifs des travailleurs, ha ha ha je rigole mais je kiffais bien quand tu parlais c'était carré, logique, moi je te kiffe, je te kiffais bien, ça tu sais, tu savais.*

*Enfin voilà, donc eh ben notre petite entreprise elle connaît pas la crise, tu vois, ça tourne plutôt pas mal, ah ouais, Anis et Kévin et Priscilla ? Non c'est des gens, c'est des jeunes du quartier. En fait Anis ça se voit peut-être pas mais il est gay, alors bon dans la cité c'est plutôt moyen pour lui, alors dès le départ quand on a eu repéré le local qu'on a commencé à traîner par ici à discuter avec les gens pour leur dire, voilà on est un groupe de jeunes on voudrait ouvrir une boulangerie, expliquer un peu, la coopérative, le bio tout ça, Anis il a direct kiffé. C'est lui qui nous a fait connaître, lui il dit c'est moi qui vous ai introduits ici, il dit ça à chaque fois en regardant JB ou Tom ou Matthias et ça les fait marrer, c'est lui qui nous a introduits dans le quartier. Après on a connu Priscilla parce qu'elle voulait arrêter le bahut, ouais elle est toute jeune elle a eu dix-huit ans cette année et puis ça allait pas super fort à la maison, voilà, avec Papa qui boit et qui cogne sur Maman, ouais le plan Zola, Tom il dit c'est Zola Zoulou, ben oui on aime bien les vannes un peu nulles, on rigole comme ça nous on est des boulangers, hein, on est pas des intellos, vas-y je te charrie, oui je sais que tu sais, hein tu sais que t'es beau quand tu souris, hein non j'ai rien dit, oublie, je veux pas d'histoire avec comment elle s'appelle, ah j'étais sûre que t'avais quelqu'un je l'avais dit aux autres, bon allez passons, j'en étais où déjà ? Ah oui, Priscilla, du coup on l'a prise comme apprentie et du*

*coup dans la foulée y'a Kévin, c'est son cousin, qui s'est incrusté, tiens justement on parlait de toi, salut comment tu vas, ah ben oui en mal forcément, je disais que t'avais tapé l'incruste à la boulange, ouais mais comme on t'aime bien on t'a gardé, ouais ok vas-y, non moi je vais partir bientôt là, y'a pas que les mitrons qui bossent non mais, ouais voilà on les a adoptés aussi du coup et vice-versa.*

*Après t'as compris qu'ici on fait pas que du pain, y'a des tables exprès pour les minots, après l'école ils viennent ici, enfin certains, voilà, ça va ça vient mais quand même dans l'ensemble ça marche plutôt carrément bien en fait, du coup voilà ils viennent, c'est goûter choco-fruit obligatoire ils viennent du jardin où Matthias il va, et puis on fait tous nos devoirs ensemble nous on aide et puis ils s'aident aussi pas mal entre eux et après quand les mamans ou les grandes sœurs viennent les récupérer on tape un peu la discute avec, du coup on connaît tout le quartier et eux ils savent qu'on est là et ce qu'on fait, ils apprécient. Ouais, les meubles c'est de la récup, du bois de palettes, on fait ça aussi des fois le week-end avec les parents, les enfants, les familles, ça fait des moments de partage encore, à tous les coups y'a des mamans qui nous ramènent un couscous ou un maffé, chacun apporte un truc c'est super sympa, nous on fournit le pain évidemment, bon évidemment on évite la charcutaille et le pinard faut s'adapter, hein à Rome fait comme les Romains, ici c'est le Mirail, hein, c'est un peu la France d'Afrique, je sais pas de qui elle est celle-là, bon ben nous on débarque alors on respecte leurs trucs, leurs croyances. Bon après, évidemment c'est sûr y'en a ils apprécient pas vraiment ce qu'on fait, ouais c'est qui ces from', moi mon gamin il les approchera pas, ils vivent tous ensemble on sait pas comment, on sait pas c'est qui qui couche avec qui, t'imagines, voilà, les barbus ça les défrise un peu, ouais, on s'est trouvé un appart, moi et les garçons, un grand F5 qu'était vide, complètement dégueulasse, il servait de salle de shoot, donc on est allé parler à l'OPH, là, qui gère les appart' ici et le gars de la Mairie en charge, ils nous ont dit ok allez-y, mais c'est à vos risques et périls, donc rien d'officieux, hein oui pardon, d'officiel, officieusement donc allez-y, mais nous on est pas au courant enfin on vous donne pas officiellement le feu vert mais si vous y allez, si ça marche gardez-le. Là ça a été un peu chaud on a même appelé le SO de la Ligue, ben ouais tu vois, Aude elle a aussi fait passer le message au Parti du coup on a eu aussi des gros bras de la cégète pour au cas où, donc un matin on débarque, on dit aux tox qu'étaient là bon les gars va falloir aller trouver un autre endroit, y'a ceux qu'étaient raides def,' ceux-là il a fallu les porter, après y'en a eu deux trois pas contents du tout, carrément vénères, JB il a fait c'est bon calmez-vous les gars, c'est parti à la pompe quand même et là heureusement qu'on avait du monde derrière, du coup les gens de l'immeuble ils sont tous sortis, ils gueulaient ouais bravo dégagez-les,*



*dehors les drogués, y'en a même qui voulaient un peu se lâcher sur eux, j'imagine qu'ils en avaient plein le cul de les voir traîner, puis avec les gosses et tout, enfin bref, les habitants ils étaient contents mais les dealers carrément moins, du coup c'est devenu tendu avec certains délinquants du quartier, plus les barbus qu'aimeraient bien faire ce qu'on fait à notre place histoire de prêcher la bonne parole, ça fait qu'on a pas que des amis. Mais bon, on s'en bat parce que largement y'a la majorité qu'est avec nous donc pour l'instant ça va, on tient, mais c'est déjà arrivé plusieurs fois des embrouilles avec des thugs qui débarquent à la boulange et ils foutent la merde, ils se servent et ils payent pas, ils parlent mal aux gens, ils doublent, ils se foutent de la gueule de Anis, ils le traitent de tapette, z'amel, tu vois, ils cherchent à nous provoquer pour que ça parte en vrille parce qu'ils savent qu'après les gens ils viendront plus, ils laisseront plus leurs gosses venir après l'école. Faut dire quand même après ce que t'as fait aux quatre enculés là, ça s'est bien calmé parce que c'était surtout eux qui venaient faire chier, bon là maintenant on la paix, pourvu que ça dure. Ouh putain, j'ai pas vu l'heure, bordel, je vais être à la bourre. Bon, je file, oh putain, et merci pour le vélo, attends je t'embrasse quand même. »*

15- Alors évidemment, les retrouvailles, l'épopée politique et humaine, ça m'a « grave » touché, comme dirait Agnès. Ce fut comme une révélation. Ils ont ce super projet de boulangerie-qui-remet-du-lien-social et diffuse l'air de rien j'imagine quelques façons de voir le monde qui doivent effectivement chatouiller le périnée des Barbus. Ils ont aussi du coup pas mal d'ennemis qui aimeraient bien leur faire rentrer leur anarchie dans le cul à coups de lattes. OK ils ont le soutien tacite des mères de familles et de la grande majorité des habitants qui ne demandent qu'à mener une vie tranquille et voir grandir leurs gosses avec autre chose que la violence et la tôle comme horizon. Mais bon, on sait que « les gens » ça s'engage rarement quand il s'agit de prendre des gnons et que ça subit la loi du plus fort, même en serrant les dents. J'imagine que si ça tournait vinaigre un jour pour mes copains, « les gens » se rappelleraient d'un coup que ce sont des incroyants et qu'une fille qui habite avec trois garçons ça n'est quand même pas très moral de toute façon. Mais peut-être que je sous-estime « les gens », que je reste « aveuglé par mes préjugés de classe » et un fond de méfiance congénitale envers mes semblables... En tous cas, ils ont ça, et moi j'ai les moyens de régler le problème. Avoir avec eux l'Arme Fatale, le Guerrier-qui-démonte-la-gueule-à-qui-il-veut, c'est à dire ma modeste personne, ça peut faire pencher la balance du bon côté. Et ça ouvre des perspectives vertigineuses. Je vais pouvoir être utile à autre chose qu'à mon petit confort. Investir mon « talent » et mon temps dans un peu plus que ma jouissance perso. Pour moi, enfin, pour Manue et moi, c'est aussi une sortie honorable de notre vie-qui-commençait-à-devenir-un-peu-n'importe-quoi. Tout aurait enfin un sens. Ceci dit, il faudrait quand même que je lui demande son avis...

16- Là, elle fait chier, Manue. C'est vraiment une histoire de jalousie à la con, j'en suis certain, même si elle préférerait bouffer du verre pilé que de l'avouer. N'importe quoi. Bref, j'y vais tout seul et tant pis, merde. Ça lui passera, la bêtise et la méchanceté n'arrivent jamais à s'enraciner très longtemps chez elle, question de terreau.

Dans le métro, je me surprends à observer mes contemporains. Je contemple, presque fasciné, les visages des gens qui m'entourent. Je me sens à la fois très loin d'eux et très proche. Peut-être justement parce qu'échappant à l'abrutissement de la routine et de l'abattement résigné je les regarde comme je le ferais d'animaux en cage, depuis l'autre côté de la grille. Je me sens plein d'un mélange où la compassion pour leur sort le dispute au mépris pour la passivité et la paresse qui les retiennent d'être libres. Je fixe ces jeunes filles coquettes, sapées comme leurs idoles mais en moins cher, et je vois des dindes sans imagination, j'imagine la joie creuse et éphémère qui accompagne chacune de leurs « sorties shopping », l'obsession du paraître. Je m'attarde sur cette femme entre deux âges, le cheveu terne et le regard fuyant, et j'imagine une vie grisâtre, un mari négligeant ou déjà parti, un métier ennuyeux mais qui paie le loyer, un ou deux bébés formidables qui en grandissant se seront finalement révélés banals et décevants. Puis je passe à ces jeunes rebeuh, leur uniforme ridicule : pantalon de jogging adidas à mi-mollet et chaussettes bien remontées, baskets Nike, veste Tacchini, casquette Lacoste, tout ce mal qu'ils se donnent pour porter les bonnes marques, rentrer dans le moule de l'image qu'ils se font d'eux-mêmes. Je les imagine traînant leurs journées vides entre centre-ville et cages d'escaliers périphériques, les discussions : foot, porno, bagnoles, baston. Cette expression qu'ils affichent tous, et qui cherche à dire : attention, je suis un gros dur. J'ai la désagréable impression de me reconnaître dans cet étudiant hirsute qui pose sur ce peuple un regard sarcastique. Il sait, lui, il a lu, il est hors du troupeau. Plus tard, il fera des choses intéressantes, ses enfants ne seront pas élevés par la télé. Je déteste ce mépris, et je me déteste de l'éprouver moi-même. Et de l'éprouver pour celui qui l'éprouve. Je me demande comment on peut à la fois vouloir que l'humanité se libère et s'embrasse dans un grand élan fraternel plein de bisous et arriver parfois à éprouver si peu d'empathie à son égard. Et puis je devine toute la fragilité, la détresse, la misérable vacuité derrière ces apparences prêtes-à-porter, la mienne y compris et la pitié m'envahit... Le super-héros est bien morose ce matin. Ça recommence à boucler façon spirale infernale dans son crâne. Allez, bordel, rappelle-toi : la presque-mort, la quasi-résurrection, la vie est belle et tout ça...

En approchant du *Pain commun*, je me demande si Tom, JB, Agnès et les autres sont aussi, parfois, en proie aux mêmes doutes. Je soupçonne que non. J'imagine qu'il ne faut pas l'être trop pour se lancer dans une entreprise pareille, ou que le fait d'agir, de ne plus se contenter de

penser le monde, d'entrer dans la *praxis* chère à Tonton Marx est le meilleur antidote à ce nombrilisme morbide. Pfff... Je m'arrête. Je ne le sens pas, pas tout de suite. Voilà que c'est revenu. Ce doute, sur moi, sur tout, je connais sa capacité quasi hypnotique à me tirer vers le fond d'une mélasse noirâtre, un sale mélange de déprime, de dégoût de soi, de méfiance généralisée, où je vais passer les prochains jours à me complaire dans un isolement misanthrope. Je me sens un complet imposteur, je n'ai rien à faire auprès d'eux, j'en suis parfaitement indigne. Je tourne les talons.

Je sais depuis peu qu'il y a une chose capable d'enrayer la spirale dépressive qui menace de m'engloutir : inonder mon organisme de sérotonine et d'endorphines grâce à l'effort physique. Je vérifie sur mon smartphone qu'il reste des places pour le prochain *wod*, et je me précipite vers ma *box*.

J'essaie de ne pas voir mes camarades d'entraînement (et de souffrances) à travers le filtre démoralisant qui me pollue le regard. Sinon, j'y verrais quoi ? De pathétiques efforts pour s'approcher du modèle du mâle ou de la femelle alpha, la peur viscérale de l'amointrissement qui vient avec la vieillesse, l'illusion d'un corps éternellement jeune et vigoureux ? L'univers mental étroit comme un sillon inter-fessiers d'athlète de haut niveau : ses perfs, sa bouffe, ses fringues, ses perfs ? Une camaraderie largement surjouée entre individus qui s'ignorent en-dehors de la salle ? Ouh là là, je me gonfle moi-même avec mon pessimisme protéiforme !

Heureusement, ça va commencer.

« - Bon, la *team* (il prononce « la ti-meuh », on est à Toulouse), aujourd'hui comme c'est mardi, ben... Vous allez en chier ! [rires]. (Il commence tous ses entraînements, tous les jours, par la même vanne).

Le grand Nico enchaîne :

- C'est pas grave, on a du PQ ! [rires, polis, chez les gars, pas trop chez les filles].

- Donc, ça commence par un peu de course à pied. Un petit 800 mètres. Vous connaissez le parcours, je répète quand même pour au cazou : on sort de la box (« la bô-xeuh »), on prend à droite, on fait le tour du bloc, on passe devant Renault, le magasin de jardinage, et on revient. Après, c'est squat au poids de corps (Nico : « C'est possible de faire au poids de corps d'Elodie ? ») -une petite boule de muscles qui doit plafonner à quarante-cinq kilos. Rires)

- Ouais, alors une Elodie à chaque bout de la barre, répond Raph, toujours dans le marrant.

Je sens chez Nico et un autre à l'humour de sportif assez pesant l'envie de glisser dans le graveleux, réfrénée. Je force un sourire, sans grand succès. Le coach poursuit :

- Ensuite, ça embraye avec quinze beurpizes au premier tour, puis vingt au deuxième, vingt-cinq au troisième, ékcétéra... Captai-meu (= « *cap time* ») 30 minutes. Des questions ?

Nico : « Ouais : on est obligé ? » (rires).

Eh ben mon salaud, le premier tour bouclé me trouve dégoulinant et ahanant comme un hardeur en pré-climax, mais putain que ça va déjà mieux ! J'ai failli me ramasser après avoir un peu loupé le trottoir en fin de parcours, Nico m'a rattrapé de justesse, et sa tape d'encouragement sur mon épaule m'a fait l'effet d'une transfusion d'empathie. Je commence à remonter la montagne russe de mes humeurs.

J'en suis maintenant à ce qui sera très certainement ma dernière série de *burpees* (moins 2'35" au chrono). Mes jambes sont tétanisées par les mouvements de squats, j'en ai plein le cul et envie de pleurer, mais que ça fait du bien ! Mes compagnons de baignade n'en mènent pas beaucoup plus large, chacun ayant été poussé dans ses derniers retranchements par l'irrésistible émulation qui règne entre ces murs. Les miens sont un peu moins longs à atteindre, voilà tout. J'ai quand même, à mon échelle, réalisé d'immenses progrès, que Raph a su valoriser comme il se doit : « J'ai pas cru que tu tiendrais deux semaines. Je croyais que t'étais une grosse tapette, en fait t'es juste une tapette normale ! ». Disons que si je finis rarement mieux qu'avant-dernier, je termine désormais tous mes *woods*, et sans recours (ou presque) aux allègements de charges « pour grosses tapettes ». On devient le surhomme qu'on peut.

Ça y est, c'est la délivrance. On se *check* en se félicitant d'un « bien joué » étonnamment sincère. Les visages sont rouges et couverts de sueur, les t-shirts sont bons pour deux ou trois lessives d'affilée, le sol et l'air sont saturés de nos transpirations mêlées. J'ai renoué avec la grande Fraternité humaine. J'en remercie le système de récompense de mon cerveau, situé comme celui de tout le monde le long du faisceau médian du télencéphale (juste là, oui) pour cette giclée de neurotransmetteurs qui fait du bien par où elle passe.

Allez, une bonne douche, et à moi le délicieux Pain commun (et mon encéphale malicieux de glisser ce pauvre calembour dont je ris généreusement : « et les miches de la boulangère ! »- Ah ah ah !)

Me revoici donc à pousser la porte de la boutique, et j'y retrouve avec bonheur sa chaleureuse ambiance. Toujours, ces enfants studieux, et deux mamies arabes qui taillent la bavette avec Anis. Ça fait « wili-wili » et « 'challah ». Agnès est de service dans une clinique, m'apprend Kévin, et j'en suis quelque peu déçu. Thomas est attablé avec ses petits élèves et me fait signe de le rejoindre. Les gamins me regardent gentiment, on dirait qu'ils sont habitués à ce que les

« from' » de mon âge qu'ils croisent dans la boulangerie soient sympas avec eux. Du coup, j'ai envie de les aider, et le temps passe vite. J'apprécie aussi la discussion avec les mamans ou les grandes sœurs quand elles viennent récupérer les petits. On ne se dit rien d'extraordinaire, mais il y a cette volonté de part et d'autre de faire un effort pour se comprendre, quand le parler banlieue et notre français de diplômés semblent parfois deux langues distinctes. Tom a quelques longueurs d'avance sur moi à ce jeu. Quand arrive l'heure de la fermeture, il faut encore passer un coup de balai dans la salle, trier et mettre de côté pain et viennoiseries qui ne seront plus assez frais pour être vendus demain, on ira les distribuer aux plus fauchés des résidents : vieillards isolés, sans-papiers, mères célibataires... Tom et Anis me proposent de les accompagner dans cette tournée. « Ça te fera un peu connaître le quartier, et vice-versa. »

Ça fait des années que je ne suis plus monté dans ces barres, depuis le temps où mes camarades lycéens et moi-même essayions de fourguer « le journal des travailleurs » à des chômeurs immigrés pour la plupart, les ouvriers blancs ayant déjà à l'époque foutu le camp vers du pavillonnaire ou donné leur colère aux gros cons nationaux. Quand arrivait le moment de compter le nombre de « canards » vendus, il n'était pas rare que je paye de ma poche un ou deux exemplaires pour gonfler mes stats, et je l'espérais, impressionner les deux étudiantes espagnoles qui venaient de rejoindre le « parti ». J'étais fasciné par leur aura d'exotisme (il m'en fallait peu), leur accent joli, et cette énergie joyeuse qu'elles mettaient dans tout. Je vivais par contre assez mal l'espèce de droit de cuissage que s'arrogeaient les « vieux » militants (c'est à dire les plus de trente ans...), usant sans complexe de leur prestige de cadres-qui-ont-des-responsabilités-mais-je-ne-peux-pas-t'en-dire-plus : notre groupuscule se targuait de « conspirativité », et le nuage de secret qui entourait les responsables dont nous ne connaissions que les pseudonymes exerçait une fascination sur nos jeunes esprits qui tournait facilement à l'attrait érotique. Il faut dire que nous étions de véritables moines-soldats, et que notre obsession du recrutement constituait un repoussoir efficace pour les étudiantes lambda. Ce qui ne nous laissait à peu de choses près que le vivier militant au sein duquel nous ne luttions pas à armes égales avec eux. En résumé, ils se tapaient nos copines en plus des leurs car il ne fallait laisser aucune prise à la morale bourgeoise. D'où un certain je-me-la-mets-sur-l'oreille qui n'a probablement pas été pour rien dans ma décision ultérieure de quitter ce creuset de l'Homme Nouveau nonobstant l'ostracisme subséquent dont je fus frappé par tous mes « camarades » pour cause de désertion, de trahison, de reniement.

Au premier regard, les choses ne se sont pas arrangées dans le coin. Le nombre de voitures sur parpaings, les traces de fumée sur les murs surmontant des petits restes de conteneurs poubelles incinérés, qui ressemblent à de gros glaviots vitrifiés, les tags moches, les scooters

trafiqués, les filles voilées de la tête aux pieds, tout raconte l'abandon et la ghettoïsation. Je repense à l'utopie urbanistique qu'était censé incarner ce quartier du Mirail lors de son érection : les coursives devaient reproduire la rue et ses occasions de rencontres et de convivialité, les appartements spacieux, les vastes espaces verts, les dalles commerciales, tout devait concourir au bien-être, à l'interaction fructueuse et à la « mixité sociale ». Réveil difficile : la cage d'escalier puant la pisse dans laquelle nous pénétrons, ses luminaires pétés, ses gros pénis dessinés à la fumée de briquet aux plafonds, ses insultes griffonnées au marqueur à l'attention d'Abidou le pédé, Samira qui suce ou Moktar le batar (sic). On est plus proche des bas-fonds de *Blade Runner* que de la Cité Idéale. Évidemment, les personnes qu'on cherche vivent dans les coins les plus pouraves de la cité qui l'est déjà pas mal. En montant, on croise des groupes de jeunes mecs, dont certains nous saluent assez cordialement, et d'autres sont nettement plus froids. Voire sourdement hostiles. On trace, me glisse Tom, ceux là c'est de la bande qu'on a dégagée pour récupérer l'appart. C'est pas nos potes. On ne s'attarde pas, donc. Première halte devant une porte qui a visiblement été défoncée et retapée un certain nombre de fois. Anis toque trois coups, puis deux, puis un, puis trois. Des bruits de pas, et un grand Noir tout mince, qui pourrait être Érythréen ou Somalien nous ouvre. A l'intérieur on devine d'autres présences, qui se font discrètes. Il nous salamaleikoume (et je me rappelle les « salez-moi les couilles » qu'on échangeait à la fac quand y surgirent les premiers barbus), me dévisage vaguement méfiant jusqu'à ce qu'Anis me présente, Matthieu, un ami. Le visage de l'homme se détend et s'éclaire d'un sourire reconnaissant. On lui file un sachet de pains et de croissants. Des bruits qui remontent de la cage d'escalier font brusquement se raidir mes deux compagnons, et s'enfermer illico le clando. Merde, lâche Tom, fait chier, fallait que ça arrive justement aujourd'hui. Puis s'adressant à moi, désolé Mat, je crois que nos petits copains de tout à l'heure ont décidé de passer à l'action, on s'arrache. T'inquiète, ça manque pas d'issues de secours.

Moi, je regarde par-dessus la rambarde de l'escalier, je compte six, sept, neuf bras gauches qui s'aident de la rampe pour grimper plus vite. Effectivement, ils ont l'air déterminés. Voici donc qu'arrive, bien plus tôt que je ne pensais, le moment où je dois décider si je révèle mes particularités à la Bande à Boulange. Je ne balance pas longtemps, tu sais comme je suis : impulsif. En fait, je crois que j'ai déjà décidé, peut-être depuis le premier soir. Ces gens-là, je voudrais en faire mon groupe, mon clan. Je leur dois l'honnêteté. Et puis j'ai sûrement besoin de partager, au-delà de Manue, ce secret qui définit désormais toute mon existence. Et aussi, je l'avoue : un peu envie de les impressionner. Je dis : c'est bon, les mecs, on va pas s'enfuir, on va leur montrer. Tom et Anis se jettent des coups d'œil qui disent : il déconne, là, pas vrai ?

Anis a vraiment la trouille, ça se voit. Tom, lorsqu'il réalise que je suis sérieux, hésite. Il doit repenser à la « bande des quatre » que j'ai bousillée. Lui-même n'en serait pas à sa première confrontation musclée, et c'est un doux euphémisme. Il doit quand même se dire que neuf, ça fait beaucoup. Peut-être par goût du décorum, ou pur cabotinage, je retire mon sweat-shirt et m'en fais un masque. Je me dis que conserver l'anonymat pour les vilains est une sage précaution. Anis veut partir, il tire Tom par la manche, qui lui dit : vas-y, file et préviens JB, qu'il rapplique avec du monde et du matos, allez, fonce on compte sur toi. Bien joué, ça : transformer une fuite commandée par la frousse en manœuvre tactique. Préserver l'ego, donner un rôle aux faibles, les intégrer quand même au combat. Ce n'est pas pour rien qu'on a envie de le suivre, Thomas.

Mais les furieux qui nous pourchassent n'ont pas tergiversé : les voici à quelques marches de notre pallier. Tom fonce. C'est quasiment suicidaire, mais il pense encore à me protéger en se plaçant en première ligne. Il balance un coup de pied à la tête du premier qui surgit. Celui-ci esquive à moitié, se ramasse quand même un bout de semelle en pleine face qui le déséquilibre. Il gueule. Derrière lui, j'aperçois un reflet métallique : on a sorti les lames. Ça ne rigole plus. Je me jette dans l'escalier, saisis un poignet armé, et je m'applique à refaire les gestes répétés cent fois à l'entraînement de krav-maga. A cette vitesse, j'ai droit à l'erreur : je change de prise pour mieux contrôler la main, la tords d'un coup sec et ça fait crac, la lame est à moi. Coup de coude à la gorge, nouveau crac. Celui-ci aura du mal à avaler son coca pendant un certain temps. Je continue pendant qu'ils me semblent tous figés comme en un « défi mannequin » un peu saugrenu. Ils ont choisi les armes, ce sera donc au premier sang : cran d'arrêt à la dextre, la senestre me sert de massue, et je virevolte, tout en prenant garde de ne pas me casser la gueule en loupant une marche. Je suis un tourbillon vengeur : je taille, je cogne, je taille, je cogne. Je ne coupe que pour marquer le coup : joues, fronts, cuirs chevelus, dessus des mains, j'évite les points vitaux. Mais quand même. Ça pisse le sang, ça doit picoter un peu, en tous cas ça va impressionner, c'est sûr. Déjà, les murs et le sol se souillent d'hémoglobine. Je songe, mais un peu tard, que ça va traumatiser les gosses. Je suis tout à ma joie sauvage, au plaisir brutal que je prends à blesser, mutiler, démolir les mecs d'en face. J'ai appris des techniques pour neutraliser sans trop de dommages, je leur préfère des coups vicelards à des endroits où ça va faire mal, et possiblement des dégâts : foie, côtes flottantes, gorge, burnes, oreilles, nez, yeux. Je ne cherche pas qu'à vaincre, je veux écraser. Je retiens quand même mon talon qui s'apprête à aplatir la pomme d'Adam du dernier de nos assaillants, qui gît et geint comme les autres. Il ne s'en remettrait probablement pas. Je contemple mon œuvre et me grise de voir ces pauvres cons qui se croyaient dangereux se tordre de douleur



dans de drôles de position. L'ensemble compose un genre de tableau vivant, baroque, où ne manquent ni la disposition spiralaire des corps ni l'éclat du vermillon. La cavalerie en moins, ça m'évoque fugacement les amazones de Rubens... Comme le peintre en fin d'ouvrage, mes mains sont tâchées des pigments de ma composition : phalanges écorchées, projections sanglantes. Et comme lui, je jouis du spectacle de mon travail achevé. Puis je me souviens de l'autre spectateur. Et jouis encore de son expression, qui est au-delà de la stupéfaction. Je ne sais ce qui, du résultat ou de sa vitesse d'exécution le bouleverse le plus. J'en suis moi-même impressionné, alors j'imagine ce que ce doit être pour lui. Entraînements physique et technique portent leurs fruits. Je me sens tout-puissant et ne dois qu'à un salutaire sursaut de conscience de redescendre de mon trip carnassier. Je ne tiens pas à apparaître aux yeux de mon comparse comme un incontrôlable *psycho-killer*. Heureusement qu'il ne peut lire sur mon visage l'exultation perverse qui m'habite. Je compte bien qu'il garde en mémoire ce que ces tas de viande saignotants s'apprêtaient à nous faire subir : les poignards qui brillent dans la pénombre nous le rappellent, si besoin. Finalement, Tom rompt le silence : « Aaah ouuuaiis, quand même... Mec, je sais pas si je dois sauter de joie ou partir en hurlant, quoi ! C'est quoi ce truc de malade que je viens de voir, là ? Pu-tain c'te vitesse de... de... ouf ! Non mais comment tu... Je... C'est carrément ultra géant et ultra flippant ton truc. »

Sur les paliers, des portes s'entrouvrent et se referment aussitôt. Tom-le-leader-charismatique reprend vite ses esprits, tandis que pour ma part je me sens un peu chose. Bon on calte, Mat, on reste pas là. Bouge ! Et enlève-moi ce truc de sur ta tête !

On se retrouve dans leur appart je ne sais pas comment : j'ai suivi, dans un état second. Contrecoup de l'action, un peu abasourdi de me redécouvrir ces côtés inquiétants. Le goût du sang.

Je m'affale dans un fauteuil pendant que ça s'agite autour de moi. Je suis fatigué, j'ai très soif et la fringale. J'entends de brèves conversations téléphoniques, on me donne à manger, à boire, puis ça se peuple. Anis, Agnès, Matthias, et JB, tous « chargés » : barres, battes, gazeuses. Les questions fusent, inquiètes et incrédules : « C'est quoi ce carnage ? » « Vous avez fait ça à deux ? ». J'avais oublié qu'Anis était parti chercher les renforts. Ils ont dû être surpris en arrivant sur place. Puis tout le monde s'assoit, on me regarde bizarrement, JB lance : « Il a recommencé, c'est ça ? » et Tom répond « Les copains, vous n'allez pas croire ce qui vient de nous arriver... »

17- Ça discute sévère dans la pièce d'à-côté, pendant que j'oscille entre veille inquiète et sommeil comateux. Je capte des bribes de phrases. J'y retrouve peu ou prou les arguments de la première nuit, celle de l'émeute et de nos retrouvailles. En plus tendu. J'identifie plus ou moins les mêmes camps : JB en procureur anti-Matthieu-Villard-le-malade-de-la-violence, mais je n'arrive pas à savoir qui est avec lui. En face je retrouve Agnès, Tom, peut-être Anis, mais je n'en suis pas sûr. Par contre, je suis conscient de l'enjeu. Il s'agit ni plus ni moins de décider si oui ou non j'ai une place au sein de cette famille d'adoption. Je lutte difficilement contre l'endormissement, suffisamment pour regretter par flashes de m'être laissé emporter à ce point par la colère et l'agressivité. Un peu comme les lendemains de nuits de cuite où j'avais été très lourd avec des copines. Je culpabilise et m'agonis de reproches, me fais le serment de ne plus (jamais !) recommencer, et celui de retourner consulter un psy le plus vite possible. Enfin, le plus tôt possible, pas de mauvais esprit.

Lorsque j'émerge d'un sommeil de plomb, j'ai l'impression que la Terre a réalisé une ou deux révolutions. Je me sens complètement reposé et apaisé. Des croûtes sur mes mains me rappellent pourtant que je n'ai pas rêvé tout ça. Il est tôt le matin si j'en juge par la clarté extérieure et les bruits qui animent la cité. J'en profite pour découvrir l'appartement, j'étais bien trop dans les vapes pour y avoir prêté attention hier (je suppose que c'était hier). Sobre, limite spartiate il a tout d'une MJC. Deux grandes fenêtres donnent sur des espaces verts étiques et jonchés de saloperies. Le mobilier, c'est récup et *Do It Yourself*, comme dans la boulangerie : fauteuil, tables et chaises, canapé. L'estampille « EUR » révèle le bois de palettes réemployé. C'est joli, je trouve. Sur la plupart des murs, des cagettes fixées depuis la mi-hauteur jusqu'au plafond croulent sous les livres. Des classiques, des documentaires, des livres jeunesse, beaucoup. De la BD, des livres d'art ou de photo. La caverne d'Ali Baba. Dessous, tables, planches sur tréteaux ceinturent la pièce. S'y trouvent une machine à coudre, des flacons de gouache, des bocaux remplis de pinceaux, feutres et crayons de couleur. Ailleurs, un établi et sa garniture d'outils petits et gros, un fer à souder, des composants électroniques, trois vieux PC. L'appartement est une prolongation de la boulangerie. Je devine : ateliers créatifs, bidouillages informatiques, recyclage en tout genre. Un carton déborde de vêtements usagés qui attendent une seconde vie. Là, une machine à café hors d'usage, ici, un vélo démonté. J'imagine que les seuls espaces d'intimité des habitants doivent être leurs chambres. De l'une d'elles surgit d'ailleurs Tom, qui me sourit. Voilà qui est rassurant. Le vent a dû souffler une fois encore dans mon sens. Il appelle : Oh, les copains, debout, Monsieur Quicksilver est enfin levé ! Je suis un peu marri de voir JB et Agnès sortir de la même piaule, ce qui n'empêche pas la volumineuse et ferme poitrine de celle-ci de

provoquer un violent trouble à mi-chemin entre ma tête et mes pieds. JB a l'air un peu renfrogné, les deux évitent de se regarder. Anis et Matthias arrivent à leur tour. Pour évacuer un regain de tension, je demande : ça y est, le Comité Central est au complet ? On va pouvoir statuer sur le cas du camarade Villard ? Réhabilitation ou Sibérie ? Ils sourient, preuve qu'ils ont laissé les crispations idéologiques sur les bancs de l'Amphi 8. C'est JB qui ouvre le bal.

- Bon, Matthieu, Tom nous a raconté tes exploits... Avant tout, on a besoin de comprendre : comment tu fais ça ?

Ça y est, plus moyen de différer mon *coming-out*. J'inspire un grand coup, puis je raconte, tout, ou presque. Depuis la fac, les grèves, l'orga, le ras-le-bol, les voyages, la quête d'un sens à ma vie, les renoncements, et puis la maladie, la mort et la résurrection, la perplexité du neurologue, puis la mienne, les premières expériences, et la suite. Je crois que ma voix tremble quand j'en arrive à cette fameuse nuit où Thomas m'a trouvé inconscient dans ma voiture, ma découverte de leur petit univers, de leurs immenses désirs de construire un monde qui me plaît. Je ne peux retenir des coups d'œil vers Agnès, je la devine également troublée. Ce qui n'échappe ni à JB, ni aux autres. Je conclus :

- Voilà, vous savez tout maintenant. J'ai ce truc extraordinaire, et ça me permet de faire pas mal de choses, ça pourrait être un atout décisif pour un projet comme le vôtre. J'avoue que j'ai un peu peur, parfois, de ce que ça libère en moi. Si je reste avec vous, je veux dire, si vous m'acceptez avec vous, moi et mes... particularités, vous pourrez m'aider à contrôler ça, à éviter que ça devienne... Que je devienne... je sais pas, un danger public, un salaud, que je devienne... Comme eux, quoi. D'un autre côté, ben vous avez vu que je peux aussi vous aider contre... eux. Forcément, un jour ou l'autre, que ce soient les bandes, les barbus, les flics, les fachos, il y aura des gens qui voudront en finir avec votre petite utopie de banlieue. En général, ça passe par la manière forte. Je sais bien que vous êtes prêts à vous battre quand il le faudra, mais vous êtes conscients comme moi que... Vous n'êtes quand même pas très nombreux, même en faisant rappliquer les copains. C'est là où je pourrais... Vous m'avez compris, non ?

Ils se regardent un instant, mais je crois qu'ils avaient déjà arrêté leur décision. C'est Agnès qui se fait porte-parole du collectif :

- C'est très touchant ce que tu nous as dit là. En fait, on s'était dit la même chose. Et puis arrête de te noircir comme ça. Tu n'as pas le fond mauvais, on te connaît depuis longtemps, on t'a vu, et bien vu pendant les grèves. C'est sûr qu'on n'est pas dans le trip justicier, tout ça. C'est sûr aussi qu'en groupe on est moins con que tout seul. Donc, on est ok, même JB, qui te le dira lui-même. Par contre, t'as dû comprendre : la règle ici c'est tout le monde participe à

tout. Y'a pas les boulangers d'un côté, les animateurs de l'autre et les cogneurs du troisième. On bosse tous, et on bosse beaucoup, tu verras. Donc toi pareil, Superman ou pas. Tes superpouvoirs, là, ça nous sera sûrement vachement utile, et pas qu'à nous. Je veux dire, vu la merde que c'est dans c'te cité, y'a du taf pour dégager quelques trous du cul qui pourrissent la vie de tout le monde. C'est sûr que ça me rassurera de savoir qu'on a Superman avec nous ! Ou comment il a dit, Tom, Quicksilver ?

- Euh, t'es sympa, je réponds, mais j'ai pas très envie d'avoir un nom de fringues de surfeur... Quicksilver... Non, Sylvère Couic, je préfère !

- Ok, relance JB. Soit. Je ne te cache pas que je n'étais pas chaud. C'est pas contre toi, enfin, c'est ce truc, cette violence, il faudra vraiment contrôler ça. Sinon, ça va nous entraîner dans des histoires qui vont nous échapper, et nous bouffer... Mais bon, les autres m'ont convaincu. Tu as ta chance, Bienvenue dans notre commune, Cap'taine Sylvère Couic !

On se tombe tous dans les bras comme des joueurs de foot après un but (sans les coupes de veuches débiles). Et c'est bon, putain.

18- C'est bon, putain, Manue ! Faut arrêter, là ! Tu veux quoi ? Chacun sa route ? Après tout... Tout ce qu'on a vécu ? Eh ben alors ça suffit de faire la gueule comme ça ! »

C'était chaud du cul. Le retour après deux jours sans donner de nouvelles. Bon, c'est vrai que j'aurais pu, quand même. La vérité, c'est que j'avais été tellement dans le truc, là-bas, que... Ben oui, j'avais oublié, voilà. Et ça ne veut pas dire que je l'ai « oubliée », quoi, c'est humain, quand même ! N'empêche que je la comprends, et qu'à sa place j'aurais probablement mal pris la chose, moi aussi.

- Et puis figure-toi que moi aussi j'aurais eu besoin de toi, de tes trucs de Superman...

- De Sylvère Couic, je la coupe.

- Hein ? Qu'est-ce que...

- Sylvère Couic, c'est mon alias de super-héros, marrant, non ? C'est « quicksilver » à l'envers. Tu vois ? Quicksilver, Vif-Argent, le héros Marvel... Ok, laisse tomber.

- ...

- Ok, excuse-moi, qu'est-ce que tu disais ? Tu avais besoin de moi ? De moi moi, ou de moi... (je balance des crochets et des jabs en l'air très très vite : wouf ! wouf ! Wouf !)

- Ouais, voilà, de Sévère-Couille ou je sais pas quoi... (Elle pouffe). Y'a du salaud à rectifier, et du sérieux (elle prend son accent Audiard)... Façon puzzle.

C'est gagné, elle rigole franchement. Je reluque ses gros lolos, et je bande instantanément (rien à voir avec Mr Couic, hein!). Toute cette testostérone qui inonde mes veines depuis trois jours...

- Tu me raconteras après, je fais.

Elle minaude : « Après quoi ? » Mais elle a déjà le cul à l'air et se cambre sur le canapé.

Ça va super mieux après. La vérité, c'est que ça faisait trop longtemps. On croit être des créatures très complexes à cause de nos trillions de connexions synaptiques, mais en définitive ce sont souvent nos petites glandes qui commandent. (Une blague à faire sur le « petites » ? Non ? Je continue, alors).

En tous cas, l'animosité est retombée à quasi rien et blottie contre moi, Manue m'explique. Elle et ses copines de l'assoce ont appris l'existence de plusieurs « salons de massage » tenus par des Chinois qui y font marnier des sans-papiers dans une ambiance proche de celle d'une usine d'assemblage du pays.

- Ben balancez-les aux flics. C'est peut-être le seul truc qu'ils font de bien, choper les marchands de fesse. Prenez des photos, je sais pas, moi, envoyez des courriers anonymes...

- C'est ce qu'on a pensé faire, au début, mais moi j'ai pensé : c'est des Chinois.

- Et ?

- Ben, tu sais, les Chinois, les banques, c'est pas trop leur truc. En général, enfin c'est ce qu'on entend partout, leur cash, ils aiment bien l'avoir sur eux ou pas loin...

Ça y est, j'ai compris. Je regarde Manue un peu bizarrement, elle commence à avoir un vrai esprit de truand, la coquine. Je me rappelle ces Noiches agressés en série à Chinatown, Paris, en raison de cette habitude. Je pense à la mère maquerelle dans la BD *Les Innommables*, aux Triades qu'affronte Corto Maltese (ou bien ce sont ses alliées ?) pendant ses aventures sibériennes... Ouais, la chose présente un attrait certain, l'indéchiffrable criminel asiatique, sa morale exotique... Enfin, je réalise surtout que je connais que dalle à tout ce qui est à l'orient de l'Occident, finalement.

Je suis tenté, très. Oui mais. Je viens de m'engager dans quelque chose qui me botte, auprès de gens qui me plaisent. Et je commencerais mon chemin à leurs côtés par un détour pour raisons personnelles... A moins que...

19- Un photon à masse nulle se déplace dans le vide à deux cent quatre vingt dix neuf millions sept cent quatre vingt douze mille quatre cent cinquante huit mètres par seconde, soit un milliard soixante dix neuf millions deux cent cinquante deux mille huit cent quarante huit virgule huit kilomètres heures, selon une mesure réalisée en 1983 par le Bureau International des Poids et Mesures. C'est la vitesse ultime, la constante  $c$  de la physique (oui, oui, le  $c$  de  $E=Mc^2$ ), cette petite lettre qui vibre du côté vertigineux qu'ont pour notre esprit limité les limites absolues du monde physique.

A peine un peu moins vite circule l'information dans une cité comme la Reynerie. Celle de la dérouillée infligée à ce petit gang de merdeux a fait le tour des tours et des coursives en moins de temps qu'il n'en faut pour le penser.

Du coup, la boulangerie voit débarquer tout un tas de nouveaux clients, parmi lesquels on compte un nombre non négligeable d'hommes, profil plutôt pères de famille. Des mamans mamelues apportent des cornes de gazelles et autres douceurs orientales, on ne sait plus trop qui nourrit qui. Par contre, aucune allusion directe aux événements, rien que des regards appuyés, de grands sourires et des tapes sur l'épaule, de temps en temps. On a la culture du silence et du non-dit, dans le coin.

Manue m'a accompagné. Il était temps qu'elle et ma nouvelle tribu fassent connaissance. Je ne dis pas que je suis super à l'aise, ni que les regards en biais de Tom et JB sur les lolos de Manue ne m'inquiètent pas un peu. Mais on va être un grand garçon, un adulte, et on va passer outre ces conneries, pas vrai ? Agnès y va franco, et c'est peut-être comme ça qu'il fallait faire :

- Ah ouais, je comprends pourquoi il est pas dispo, le Matthieu ! Comment tu veux que je fasse le poids ? Allez, viens que je t'embrasse, sans rancune !

On se marre tous, moi en forçant le trait, mais ça passe, j'ai l'impression. De toute façon, il y a une affluence assez exceptionnelle à la boulangerie, alors on est tout de suite sollicité pour filer un coup de main au four, réassortir les étals, servir les gens, rendre la monnaie, ou aller livrer des commandes (uniquement dans la cité alentour, gratuite à partir de trois baguettes ou cinq euros : une idée toute neuve, que je découvre du même coup. Ils ont le sens du business, ces anarchistes. Pas étonnant qu'autant de leurs aînés se soient reconvertis dans la pub ou le Parlement européen.)

On a fermé avec une bonne demi-heure de retard sur l'horaire de la pause méridienne, mais personne ne s'en est plaint. On a baissé le rideau, histoire de passer un coup de balai, mettre un peu d'ordre et faire les comptes. Quand tout ça est plié, il nous reste une petite heure pour

une réunion dont tout le monde ressent le besoin. Kévin et Priscilla, qui ne font pas encore partie du collectif rentrent chez eux pour une sieste que je leur envie. Manue est officiellement accueillie, bien que son statut reste encore flou, avec une bienveillance générale. Ça rassure peut-être que la fiancée du mutant soit normale, elle. Et puis, elle est sympa, Manue, les gens l'aiment bien, spontanément. On revient rapidement sur les événements récents, qui modifient sensiblement la donne pour la commune dans la cité. Elle est devenue, on est devenu une puissance, capable de rivaliser avec les bandes, et possiblement de les mettre au pas. Je sens bien que c'est ce que tous ici commencent à réaliser. Et je devine les dilemmes dans les têtes. Bien sûr, c'est JB qui ouvre les hostilités.

- Avec Mat, on se retrouve en situation de Pouvoir. Il est fort, donc on est fort (j'apprécie l'inclusion). Pour moi... C'est un gros problème, potentiellement. Bien sûr, on est les gentils et on a les meilleures intentions du monde, donc si on casse la gueule à quelqu'un, c'est qu'on a raison de le faire. Ça ne vous gêne pas ? Je veux dire, Matthieu, je sais qu'on partage les mêmes idéaux, je ne mets pas en doute ton engagement dans la commune, sous tes airs cyniques et ton appétence pour le sarcasme, on voit bien que tu aimes les gens, si, si. Mais le problème du pouvoir... C'est le pouvoir. Je ne sais pas où tu en es par rapport au marxisme orthodoxe (il se reprend avant que j'aie le temps de réagir), oui, pardon, le trotskisme, on sait, tu as toujours été antistalinien, mais bon, nous on est restés sur la même ligne, et c'est merde à l'Etat, merde au pouvoir et merde aux flics. On veut être libres et autonomes, on ne veut personne au-dessus de nous et on ne veut être au-dessus de personne (JB a toujours eu ce côté un peu sentencieux, très premier degré dès qu'on parle idéal). Tout le monde écoute, mais je vois Agnès sourire un peu. Il reprend.

- Je pense que tout le monde est content qu'on remette certains petits cons à leur place, mais le risque c'est qu'on devienne un genre de milice dont les gens seraient dépendants, qu'on devienne... des flics, en gros. On commence par s'en prendre aux trafiquants, puis après ce sera quoi ? Ceux qui sont trop bruyants ? Ceux qui votent FN ? Ou qui se baladent avec la barbe et le khamis ? Tous ceux qui ne nous plaisent pas, qui ne pensent pas comme il faut ? « Le pouvoir est maudit », disait Louise Michel, et je suis d'accord. C'est pour ça à la base qu'on a commencé la Commune, on voulait servir les gens d'en bas, apporter ce qu'on pouvait, petit à petit, et apprendre d'eux... Et là, on se retrouve à être de facto la nouvelle police du quartier... Ça m'inquiète. Vous savez très bien que je ne suis pas un pacifiste bêlant, j'ai toujours su que la violence est parfois nécessaire, mais qu'on ne doit l'utiliser que quand on n'a vraiment pas d'autre choix. Je pense qu'on doit se limiter à se défendre quand on est attaqué, et tant mieux si Sylvère Couic nous rend imbattables (il me sourit, comme pour s'excuser de



tout ce que ses propos pouvaient sous-entendre).

Chacun prend le temps de digérer ces paroles. Puis, en toute logique, les regards se tournent vers Thomas.

- JB, JB, JB, tu es notre conscience à tous ! (Rires dans l'assistance qui se détend d'un coup). C'est pour ça qu'on t'aime, et aussi parce que tu es beau comme un dieu (sourires, et Manue qui le regarde de façon soutenue). Je plaisante, mais c'est vrai. C'est bien que tu sois là, ça a toujours été bien que tu sois là. Et ce que tu viens de dire, il faut qu'on le garde tous en tête. Sinon... Ben, on compte sur toi pour nous le rappeler ! (sourires) N'empêche. On a aussi besoin d'un peu de cynisme, pardon, de réalisme villardien. Je ne sais pas si on est en train de devenir des flics, mais je me dis qu'en attendant que les gens soient tous leur propre police, il vaut mieux que ce soit nous que les bleus, ou les lascars, ou les barbus. Bien sûr qu'on est au bord d'une pente glissante, mais on a... (il désigne l'assemblée d'un ample geste circulaire de la main) nous, les autres, toi JB, et toi Anis, et toi Matthias, et toi, et toi, et toi... Je ne crois pas que les cailleras, les khamis poilus ou les keufs soumettent leurs décisions à une AG d'autonomes libertaires... Alors, oui, on peut déconner, mais bouger c'est toujours prendre un risque. Essayons de voir ce qu'on peut faire de bien, tous ensemble, avec notre nouvelle arme secrète. Moi, je vois pas mal de perspectives nouvelles... A commencer par un peu de récupération de logements... Il y a pas mal de familles qui seraient ravies de trouver un appart, et les autres de pouvoir sortir peinarads sans avoir la peur au ventre... On les connaît, les « salles de shoot », les points de vente, on connaît les têtes. Moi, je dois vous l'avouer, ça fait un bout de temps que j'ai envie de les voir dégager d'ici, ces sales cons.

- En gros, moi je suis d'accord avec toi, reprend Matthias. Mais on n'est pas des flics (regard appuyé à JB), ni des fachos. Je propose qu'on aille les voir d'abord, on leur dit : que vous vendiez du shit, de la coke, c'est pas trop ça le problème, on vous juge pas là-dessus. Mais squatter des apparts, foutre le bordel toutes les nuits, faire chier les filles et jouer les terreurs, faut que ça s'arrête. Je pense qu'après ce qui est arrivé à Dylan et le truc dans les escaliers, ça devrait être écouté. Sinon, ben... On risque une bonne guerre des bandes. Et il va falloir s'y préparer.

- Il a raison, renchérit Agnès. On est un collectif, c'est pas juste Mat le Justicier contre les méchants. Parce que je ne suis pas sûre qu'il y arrive à lui tout seul, non plus (interruption de Tom : parce que tu ne l'as pas vu en action!). Oui, et même, moi je l'aime bien Mat (coup d'œil rapide vers Manue), mais on ne peut pas se reposer uniquement sur lui. D'ailleurs, comme tu disais, Tom, l'idéal, c'est que tout le monde soit la police, c'est comme ça qu'on n'a plus besoin de police. Alors appelle ça comme tu veux si ça te fout des boutons de dire milice,

mais moi, les milices de la CNT en trente-six, ça ne me dérange pas de les appeler comme ça. En tous cas, un truc où tous ceux qui veulent pourraient participer, il y a juste qu'il faudrait que notre arme secrète... ben, elle reste secrète, genre on le sort que quand ça craint vraiment, et juste avec nous, quoi. Ça, on le garde pour nous pour l'instant, même à Priscilla et Kevin on n'en parle pas. Ok, c'est pas bien de cacher des choses au peuple, mais là, je crois qu'on n'a pas le choix. Sinon, c'est mettre une cible sur sa tête, direct. Et même s'il est très très fort, notre Sylvère, il est pas à l'épreuve des balles que je sache (je confirme d'un hochement de tête).

- Ok, alors je résume, dit JB. On va faire le ménage dans le quartier, virer les gangs, et le rendre aux habitants. C'est ça ?

- Ben on pourrait déjà commencer par notre tripode (c'est ainsi que sont disposées les barres imaginées par Candilis, ancien élève du Corbusier : des sortes de Y géants striés de coursives tous les trois étages), propose Anis. Le fait que le seul « vrai » habitant du quartier soit le dernier à prendre la parole me semble assez significatif du boulot qu'il nous reste à faire pour que la commune soit un jour celle des résidents, et pas seulement un groupe sympa de potes gauchisants...

Il poursuit :

- Il y a quoi ? Quarante mille personnes qui vivent au Mirail, en gros ? C'est sûr qu'on ne va pas du jour au lendemain le transformer en petit Paradis sur Garonne. Mais on peut continuer ce qu'on a commencé : petit à petit, d'abord nos cages d'escalier, le tripode, et puis après un autre, etc. Ces mecs, ils sont comme les animaux, ils raisonnent en territoire. Donc, si on veut qu'ils partent, il faut leur reprendre les territoires. Un coin après l'autre, une bande après l'autre. L'avantage qu'on a, c'est que la solidarité entre bandes, ça n'existe pas. Par contre, si on en vire une, il faut s'attendre à ce que la concurrence se pointe pour récupérer les points de vente, au moins. On pourra jamais tout reprendre à nous seuls, ça sera aux habitants de le faire si ils veulent, nous on va juste essayer de leur montrer que c'est possible. Après, on verra bien...

Anis a fait des études, histoire de l'art, je crois, et même avec ses diplômes on sent bien qu'il doute encore de sa légitimité à intervenir au milieu de ces gens, pourtant ses amis, qui ont lu des tas de bouquins et comptent des milliers d'heures de débats de haut vol... Petite leçon d'humilité que tous reçoivent, je le lis sur leurs visages, et moi aussi.

- Anis a raison, lance Tom. Mais si on se lance là-dedans, il va nous falloir du renfort. Les copains, il est temps de renouer des contacts... Il va nous falloir de la thune, aussi : on aura besoin de matos, et puis de quoi retaper les apparts qu'on va reprendre, il faudrait qu'on puisse payer des gens d'ici pour les travaux, ça permettrait de donner direct du taf, et le sentiment de

se réappropriier le quartier. Sauf que la thune, on n'en a pas...

- Ben... J'interviens. Nous, on en a un peu. Et Manue a une suggestion pour en récupérer un peu plus.

Tous les regards se tournent vers elle. Qui commence :

- Bon ben voilà : je fais partie d'une association qui travaille auprès des filles qui font le trottoir...

20-

- Ah ouais, c'est carrément un autre trip, là... dit Agnès, et je sens qu'elle oscille entre enthousiasme et appréhension. En gros, votre idée, c'est de faire comme Omar dans *The Wire*...

- C'est à dire ? interroge Anis.

- Omar, c'est un mecs des cités, à Baltimore, qui braque les dealers. C'est comme ça qu'il vit : il repère les endroits où les gangs planquent leur came et leur thune, et crac ! Il débarque, fusil à pompe avec ses potes et par ici la monnaie. Sauf que du coup, il a tous les mecs des bandes au cul, et comme en plus il est homo...

- Ah ouais, il me plaît, ton Omar, se marre Anis, c'est un rebeuh ?

- Nan, un renoi. Baltimore, c'est LA ville renoi des States. Et puis, de toute façon, dans les cités...

- Et ton Omar, il finit comment ? Demande Matthias.

- Lui, il s'en sort, mais y'a un de ses chéris qui se fait choper et méchamment torturer et buter par les trafiquants. Du coup, Omar il va se venger, il va même filer un petit coup de main aux keufs... Mais nous on est plus nombreux, on n'aura pas besoin des flics...

- Ni que l'un d'entre nous se fasse torturer à mort, j'espère, dis-je.

Ça a quand même jeté un petit froid. Tom sent le truc et comme d'habitude, réagit comme il faut :

- Bon, dans la vraie vie, ici à Toulouse-Le Mirail, dans notre tripode, on sait à peu près où sont les trafiquants, non ? Il va quand même falloir se renseigner un peu mieux. Discrétos. Pendant ce temps, il faut qu'on réfléchisse au plan de Manue et Mat. Ils sont où ces salons de massage ?

- Ben justement, répond Manue, il y aurait trois ou quatre appartements dans le coin : à Bagatelle, La Faourette, Bellefontaine. Et un autre vers les Arènes.

- Voilà ce que je propose, relance Tom. Toi, Mat, bien sûr, JB et moi, on se met sur ce coup. On laisse les autres en-dehors, comme ça, si ça foire, on n'entraîne pas tout le monde avec nous.

- Attends, Tom, moi aussi je veux en être ! Proteste Agnès.

J'interviens.

- Ça commence à faire beaucoup de monde, je trouve. Tom, étant donné la place que tu occupes ici, à la boulangerie et dans la commune, je propose que tu gardes tes distances toi aussi. Peut-être que JB aussi devrait... D'un autre côté, on va avoir besoin de faire des repérages, il nous faudra des « clients » pour aller tâter le terrain, si j'ose dire...

Manue me lance un regard que je préfère ne pas déchiffrer. Je poursuis :

- Nous quatre : Agnès, Manue, JB et moi, et puis c'est tout. Si tout le monde est d'accord, on arrête d'en parler maintenant, on verra ça dans notre coin. Tom a raison, moins vous en saurez, mieux ça sera.

Matthias et Anis acquiescent.

- Si tout va bien, on revient avec les pépètes, et si souci il y a, ben on sera toujours à temps de demander de l'aide. De toute façon, il y a toujours la boulangerie à faire tourner, les bandes à observer, et commencer à organiser des habitants autour de l'idée de la reprise en main du quartier.

Matthias demande alors la parole :

- J'ai une proposition à faire : l'espace vert de derrière, ou ce qu'il en reste, on pourrait démarrer un peu de nettoyage, peut-être un coup de peinture sur les cages à poules du terrain de jeu, et je me disais qu'on pourrait lancer un potager, sur quelques dizaines de mètres carrés ? Ça pourrait attirer des mamans, et même des papas, au lieu de rester chez soi devant les chaînes satellite... J'ai un petit savoir-faire, quelques outils, et si j'en parle aux copains du terrain de Bouconne, je pense que certains seraient ok pour venir filer un coup de main...

L'idée est approuvée. A l'unanimité.

C'est Tom qui conclut :

- Bon, ben les amis, on a tous du pain sur la planche ! (Dans une boulangerie : du pain sur la planche. On se marre).

21- Ben quoi, c'est quand même pas ma faute si la pièce est tombée sur « face ». Et si du coup, c'est moi qui dois aller tirer le mien dans le « salon de massage » des Chinois. Mais ça Manue, elle a du mal à comprendre. J'aurais pu dire non, qu'elle me dit, mais ça sert à quoi de tirer au sort si on ne respecte pas la décision du sort, hein ? Et puis, j'ai même proposé de ne pas vraiment consommer, maintenant Agnès avait raison quand elle a dit que ça ferait suspect un mec qui paye pis qui touche pas. Peut-être pas sur le moment mais plus tard, quand ils chercheraient d'où ça leur est tombé dessus et qui peut bien être derrière tout ça, ça risque de remonter à la surface : aaahhh, mais ouiiii... C'était quand même bizarre ce client trop gentil. Voilà, à la guerre comme à la guerre, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs et il faut parfois savoir se salir les mains. Attention, c'est toujours un truc répugnant et une des pires formes d'exploitation d'un être humain, mais on fait comment sinon pour repérer les lieux ? Toc ! Toc, c'est le plombier ? C'est les employés du gaz qui viennent vérifier s'il y a une fuite ? Une effraction ? Mais tu n'y penses pas, c'est le truc parfait pour les rendre encore plus paranos et leur faire booster la sécurité. Non, non, y'a pas à tortiller, c'est comme ça qu'on doit faire. Soyons plus forts que ça.

Du coup, me voici en début de finition de mon « modelage sensuel aux trois huiles essentielles », et la fille qui parle à peine trois mots de français (« Bonjour », « ça va » et « euros », jusqu'à présent), après un bon quart d'heure de palpations qui se rapprochent de plus en plus de leur objectif ultime, me fait comprendre par gestes que je dois choisir entre diverses méthodes pour en terminer, mais qu'elles ont chacune un tarif dont le montant dépend de l'engagement mis par elle dans sa réalisation. Je pense raisonnablement que me montrer trop pingre pourrait éveiller des soupçons, enfin, je préfère ne pas prendre de risque, on joue tous trop gros. La « complète » reste quand même moralement insupportable, allons ! Je transige donc pour une voie intermédiaire. Qui a le mérite de laisser libre mon champ de vision afin que je puisse recueillir un maximum d'informations sur la disposition des lieux. En même temps, je suis juste dans un box fermé par une porte accordéon en plastique, aux cloisons de carton qui isolent assez peu des gémissements des autres clients aux motivations bien plus viles que les miennes et qui ont dû opter pour la « complète » sans états d'âmes, les salauds. Les traces des anciens murs intérieurs sont encore visibles sous le faux lino verdâtre : on a optimisé l'usage de l'espace disponible en créant une douzaine de ces micro-pièces, dont le tiers doit être présentement occupé. Bref, il n'y pas grand chose à observer en fait, à part la photo sous verre qui doit provenir d'un bon vieux *Newlook* bien *vintage*, si j'en juge par l'abondance de la touffe du modèle blond et un peu flouté qui me regarde droit dans les yeux avec un doigt dans la bouche et du maquillage à la Jeanne Mas. Les proprios ont dû penser au

client qui viendrait vraiment pour un massage, qu'il comprenne bien où il se trouvait... Bon, il ne s'agit pas d'abuser davantage de cette pauvre fille, pour qui plus vite tout ça sera terminé, mieux ce sera. Je dois donc me concentrer un peu...

Je lui tends ensuite la somme précédemment indiquée (cinq doigts d'une main pour cinquante euros si j'ai bien tout compris) qu'elle s'empresse de saisir avant de disparaître et de me laisser, honteux mais un peu soulagé quand même. C'est fou ce qu'on accumule comme tensions quand on bosse dans la délinquance-pour-la-bonne-cause comme moi. Je sors de la cabine, et là : ruse de Sioux. Je fais semblant de me tromper de direction (genre : oh là là, je suis encore tout chose) histoire d'aller jeter un œil vers le fond de l'appart. J'aboutis devant une porte qui s'ouvre devant ma... masseuse qui quitte la pièce les mains vides, délestée du fruit de son labeur (vu le micro-short moulant et le micro-top moulant aussi qu'elle porte en guise d'uniforme de travail, pas moyen qu'elle porte encore les biftons sur elle). On referme illico, mais ça me laisse largement le temps de scruter (encore une bonne raison pour que ce soit moi qui sois venu, il faudra que je dise ça à Manue aussi) : un bureau en bois orangé laqué, décoré de tas de fioritures végétales et fruitières, un sofa sur le côté, un tableau en relief représentant un dragon et des nuages, deux fenêtres aux volets clos et... bingo ! Un bon gros coffre-fort de western encore entrouvert. Et trois Chinois pas contents du tout de voir ma face, dont une petite vieille toute sèche et ridée façon raisin sec, un vieux monsieur à gilet et un grand gars très musclé. Je grimace un « la sortie ? » en prenant mon air le plus débile et gêné. La fille me désigne l'autre bout du couloir et malgré un sourire de façade, son regard ne me renvoie que du mépris. Sale Blanc riche qui vient se faire sucer sa nouille. Bon, je n'ai vraiment plus envie de traîner dans le coin. Je décide de descendre par les escaliers, malgré les douze étages de cette tour de La Faourette, ça me laisse le temps de me recomposer une contenance avant de retrouver le reste de l'équipe. Je crois qu'une séance de crossfit ce soir s'impose pour digérer un peu tout ça.

22- Avec Manue, on envisage de venir s'installer dans le quartier. On y passe la plupart de nos journées, de nos soirées, et beaucoup de nos nuits. On a arrêté complètement d'écumer les boîtes. C'est bien meilleur pour notre rythme circadien et notre foie, c'est moins bien pour nos finances, mais on a de quoi voir venir, largement. On s'initie à l'art boulanger, aux dosages eau/farine/sel/levure, à estimer la consistance de la pâte, le bon degré de cuisson. A la viennoiserie, tout ça. J'aime ces moments où, dans le calme du tout petit matin l'ensemble de mes actions est conditionné par l'enchaînement nécessaire des gestes du métier. L'attention tout entière est focalisée sur ces actions, elles-mêmes déterminées par ce que l'œil, la main, le nez et l'oreille détectent de la prise de la pâte, de sa levée. Cette semaine, la farine qu'on nous a livrée est plus pauvre en amidon, il faut adapter les quantités des autres ingrédients. J'aime l'odeur du levain. Et le temps qui passe, vite, mais d'une tout autre façon que quand je deviens Sylvère Q. Dans le laboratoire, c'est moi qui suis lent et le temps qui s'accélère. Je suis dans le *flow*. Tout est plus simple. Chaque moment appelle ses actes, et chacun de ces actes trouve sa place dans une suite, comme en un gabarit temporel qui s'impose à la conscience et dont celle-ci doit apprendre à tirer le meilleur parti. Chacun d'entre nous sait son rôle et celui de ses camarades. Ce sont des heures de peu de mots. Un regard, un sourire, un sourcil froncé suffisent à dire : on est bon, là, on est dans les temps, on a trop laissé monter la pâte. On en sort empli d'une fatigue satisfaite. Nos heures sont devenues des pains ronds, des pains longs, des baguettes et des flûtes, des meringues et des croissants. Au tour de l'équipe de vente de se mettre au boulot, nous, on va se coucher. On dormira bien.

Je m'étonne, moi qui avais toujours vécu médiocrement dans et de mon intellect médiocre, de la satisfaction intellectuelle que je tire de cet humble travail. Je me sens comme reconnecté au monde, c'est une sensation des plus agréables.

Je me reconnecte aussi aux autres. Aux enfants, d'abord. Les « goûters-devoirs » sont devenus mon deuxième plaisir du jour. Je me rends compte que je suis un gros nul en pédagogie : j'avais toujours imaginé, inconsciemment (c'est ce qui me sauve d'un effondrement moral absolu), que le savoir jaillissait de moi, sous forme de discours bien foutus, de *storytellings* tirés au cordeau, de raisonnements à l'élégance implacable, et qu'il suffisait aux « apprenants » de faire preuve d'un minimum de réceptivité pour que le transfert s'opère, un peu comme la mana qui passe du grand sorcier à ses disciples en jolies nappes de lumière. Eh ben nenni. Je réapprends en tâtonnant à renouer le fil de la transmission du savoir à la génération suivante qu'un jour un hominidé courtaud et poilu a commencé de tresser en montrant à son fiston (ou sa fille ?) comment tailler un biface et où trancher la patte avant droite d'un cerf. J'essaie donc, en y mettant toute ma volonté, d'aider ces pitchounes à tracer leurs lettres (à l'âge où



certains devraient déjà lire couramment), déchiffrer les histoires du Gruffalo ou ne pas oublier la retenue dans la soustraction. Je sais bien que mes méthodes ne seraient certainement pas validées par les experts, mais je m'en fous. Je me rends compte que ce qui compte le plus pour le minot penché sur son cahier à côté de moi, c'est l'attention que je lui porte, la patience que je déploie quand après la dixième variante de mes explications il n'a toujours pas compris, et la sincérité des encouragements que je lui prodigue. Difficile de décrire la joie qui est la mienne quand je le vois reprendre confiance et goût à l'apprentissage.

Quand les bambins ont regagné les domiciles familiaux, c'est le moment où les adultes commencent à arriver. Comme le public s'est nettement accru ces derniers temps, s'il fait beau on sort des tables et des chaises, et ça devient le bistrot du coin : on sert du thé, du café, des sodas et des bières, les vieux jouent aux dominos, parfois c'est une pétanque qui commence et se finit tard, à la lumière du réverbère. Et on discute. On écoute, beaucoup, on apprend.

Matthias a commencé son jardin. Enfin, pour l'instant, il a réussi à trouver quatre ou cinq personnes d'accord pour bêcher et biner avec lui. Sur le papier, c'est un très beau potager avec plein de trucs verts ou colorés. En vrai, c'est encore un bout de terrain presque vague jonché de saloperies.

Anis a commencé à traîner chez des cousins/cousines, à lancer des hameçons, et quelques uns remontent chargés d'infos. On a une première idée des groupes qui tiennent le trafic de chichon, ceux qui font des casses en ville ou dans les banlieues résidentielles, qui piquent les caisses de luxe qui partent vers l'Espagne et le Maghreb. On découvre une tendance qui monte, semble-t-il : la conversion de certains dealers en souteneurs. Il paraît que c'est moins risqué que la dope, et que ça rapporte presque autant. Décidément... Bref, on fait un bon boulot de flics, ce qui n'est pas sans nous laisser parfois un peu perplexes. D'autant qu'on est bien obligés de faire ça discrètement, question de survie. Donc, le contrôle populaire, ben, on fait sans pour le moment. En attendant de passer à l'action un jour, tout le monde s'est mis à l'entraînement : on s'est aménagé un sous-sol en salle de gym, avec quelques haltères, des barres de traction et une mini-chaîne pour la musique qui motive. Des sacs de frappe super-durs (copeaux de bois dans sacs marins), et slogans libertaires sur les murs. J'aime bien le côté spartiate, façon boxing-club du Bronx. Manue, qui commence à bien se débrouiller en krav-maga donne des cours d'autodéfense à quelques jeunes filles et femmes jeunes et pas, de la cité et quelques étudiantes de la fac d'à côté qui aiment bien notre projet. JB lui file un coup de main quand il a le temps, et entraîne aussi les autres gars de la Commune et quelques jeunes sympas qui ont un peu tendance à se faire bousculer au collège. Anis se révèle un élève très doué aux poings (Son nouveau *gimmick* : « J'suis la tapette qui tape ! », suivi d'un éclat de

rire façon Michel Serrault dans *La cage aux folles*). Moi j'évite d'apparaître comme membre actif de la « force de frappe », mais je « côtoie » (comme dirait Raph) deux entraînements physiques par semaine en repiquant des *wods* de ma « box ». J'ai d'ailleurs tendance à lâcher avant les plus jeunes, malgré mes progrès récents je reste toujours un peu en-deçà d'un niveau olympique. Mais chez nous l'esprit est au « co-enseignement », alors ça passe quand même : celui ou celle qui maîtrise mieux une technique, un mouvement explique aux autres. Il y a aussi des jeunes filles qui viennent se forger des fesses et ventres plats pour plaire aux garçons, on évite pour l'instant de parler avec elle d'émancipation du modèle patriarcal et de complexe de Cendrillon... A part moi, j'apprécie, outre la bonne humeur et l'énergie communicative de ces nénettes, la plus-value esthétique-érotique que leurs silhouettes apportent à notre austère palestre. J'en conviens, il reste en moi du mâle primaire hétéro-beauf à déconstruire.

Plus troublante est la survenue dans l'univers communeux-reynerien de Leïla. Leïla, c'est la sœur de Samira. C'est elle qui m'avait rencardé sur les violeurs et assassins de sa petite frangine. Leïla, c'est une fille de Berbères de l'Atlas, elle en a les yeux noirs magnifiquement sublimés par ce qu'il faut exactement de khôl et qui t'aspirent comme le vertige, les longs cheveux aile-de-corbeau, la peau cannelle. Une cicatrice en forme d'étoile sous le coin droit de la bouche. Quand elle va parler, ses lèvres mettent un temps infini à se décoller tant leur pulpe est généreuse, et quand ses dents à la blancheur de perle apparaissent enfin, de la salive brille sur le bout de sa langue rose, et je crois qu'à cet instant je voudrais être une fraise prise dans cet étai soyeux, mordue, dévorée, engloutie. Et laisser encore comme trace de moi une seule goutte de jus sanguinolant couler sur son menton, son cou, sa gorge... Leïla a tout ce qui est doux et rond en léger excès, mais la perfection des proportions la rend totalement, absolument et infiniment bandante.

Ok, tu m'as compris. Comme l'équipage d'Apollo XIII en route vers une Lune aussi ronde et désirable qu'impossible à atteindre, j'ai un problème. Deux fois des rêves torrides m'ont jeté, caleçon souillé, à bas du lit, tel un ado sujet à ses premières pollutions nocturnes. Leïla, la bien-nommée «Nuit», est en train d'envahir les miennes. Je crois que Manue ne s'est encore aperçue de rien. Enfin, j'espère.

C'est la faute à tout ça, aussi ! Toutes ces émotions, ces joies, ce sentiment puissant de satisfaction simple qui vient du travail bien fait et fait collectivement, ces ponts qui jaillissent entre tous, complicités et gratitude, fraternité et tendresse... Eh ben ça m'explose la libido. Un truc énorme et quasi permanent. J'ai essayé de rester discret sur le sujet jusqu'à présent, mais il faut que ça sorte. Voilà. Et que ça reste entre toi et moi. Leïla, elle a bien pigé que le

« *blogger* » venu innocemment enquêter sur le meurtre de Samira avait quelque chose à voir avec la fin de carrière prématurée de ses bourreaux. Alors, reconnaissance, gratitude ? Attrait de la violence sauvage alliée à une certaine sophistication « d'intello du centre-ville » ? Mon charme inné ? Bref, Leïla n'est pas restée insensible à ce grand dadais incapable de détacher les yeux très longtemps de ses abondants appas. Elle a dû sentir mon embarras et a gentiment pris les devants en m'ouvrant ses bras et le reste un soir qu'elle s'était proposée pour « filer un coup de main », après l'entraînement, ce que je n'avais pas tout de suite interprété correctement...

Bien sûr que je me sens merdeux, « un homme ça se contrôle », et l'amour libre, depuis nos virées noctambulesques, ça n'est pas vraiment dans les termes du contrat entre Manue et moi. Parce que Leïla, elle est là. Je veux dire, elle est là, présente, avec nous. Pas deux jours sans qu'on la voie à la boulangerie, aux entraînements, elle bosse avec Matthias au projet de potager, bref, elle est partie pour rejoindre la commune. Mais le vrai problème, c'est que l'odeur de Leïla, le goût de ses humeurs, la texture de ses tissus, je les emporte avec moi. Qu'ils me manquent quand je n'y goûte pas. Et quand je n'entends pas le son remarquablement grave de sa voix. Tu vois l'histoire, je l'ai prise dans la peau, et c'est pas vraiment le moment, et c'est exactement le genre de truc qui te fout un groupe en l'air, parce qu'automatiquement viennent les mensonges, les non-dits, les stratagèmes à la con, la tromperie, quoi. Tiens, par exemple, pour détourner les soupçons j'ai choisi la stratégie du contre-feu. Très malin : j'ai fait mine de flirter plus ou moins avec Agnès sur le mode du ben-quoi-on-rigole, façon d'éloigner Leïla du cercle des attractions potentielles au yeux du monde, et de Manue en particulier. Ça aurait pu marcher, sauf qu'on s'est un peu pris au jeu, et du coup, on a fini par s'envoyer en l'air. Deux, trois fois, pas plus, et vite fait, mais quand même. Bon, je t'ennuie avec ces histoires de coucheries. C'est juste pour que tu saisisse un peu l'ambiance et les soucis qui peuvent se poser quand on se retrouve comme ça toute une raya à fond dans le même trip, et que ça marche et que tout le monde nage la brasse coulée dans l'euphorie, et puis quoi, on est humains, bordel. Plus que jamais, en tout cas. Et puis Manue et JB ne sont pas aussi impénétrables qu'ils le pensent (Manue surtout apparemment – Ah ! Ah!).

En attendant, on a toujours un mac chinois à braquer.

23-Voilà, alors là où ça couille (et je me fais reprendre d'un regard sévère par le parti anti-viriliste, soit : tous les autres, sauf Anis qui se marre), où ça coince, je veux dire, c'est le coffre ! De deux choses l'une, soit on le défonce, alors là, je vois pas trop comment, genre torche oxy-acétylène, ok, ça te découpe la porte comme un couteau chauffé du beurre, et après t'es content, t'as enfin accès à un petit tas de cendres tièdes. Ou alors stéthoscope et super-talent de serrurier, mais je crois que même dans les films on fait plus comme ça aujourd'hui. Si quelqu'un sait faire ça, qu'il se manifeste... Bon. Ou alors... On torture le Chinois pour qu'il nous lâche la clé ou la combinaison, et là le chalumeau peut s'avérer utile, mais personnellement, j'émetts une objection d'ordre éthique... Pfff, bien sûr que je plaisante, JB, enfin, tu crois quand même pas... Ah ok, c'est moi qui me suis fait avoir, alors, bien joué, ah ah !

- Et on pourrait pas... L'emporter ? Comme ça on a le temps de l'ouvrir plus tard, il doit bien y avoir un moyen, non ?

Là c'est Manue qui suggère, et je m'efforce de ne pas prendre l'air condescendant du mâle devant la meuf-qu'y-connaît-rien-aux-choses-pratiques. C'est un peu tendu entre nous, en ce moment.

- Ma chérie, (raté, je vois bien que pour elle rien que mon intro est très déjà condescendante) tu as une idée de combien ça pèse un truc pareil ? (Pour lui faire plaisir, je fais mine de considérer un peu sérieusement son hypothèse :) Imaginons, même avec un diable ou un truc à roulettes, il faudrait d'abord que ça rentre dans l'ascenseur, qu'il supporte le poids, et puis une fois en bas, bonjour la discrétion, et après, on le met comment dans la bagnole ? Non, je crois qu'il faut chercher autre chose.

- Oui ben c'est bon, pas la peine de me parler comme à une débile, je disais ça comme ça, c'est tout !

Sourires contenus sur les visages d'Agnès et JB. Je n'insiste pas. En fait, ça fait un moment que ça me trotte dans la tête, et je pense avoir un plan.

- En fait, ça fait un moment que ça me trotte dans la tête, et je pense avoir un plan.

- Eh ben vas-y, Mesrine (elle dit « Mess-rine », mais je me garde de la reprendre), envoie-le ton super plan !

- Ok, ça, heu... Ça repose un peu sur mes... enfin, sur la vitesse d'exécution. Mais on aura besoin de tout le monde. Voilà...

24- Voilà, prends, c'est bon, tu les mérites quand même !

Dix minutes que la pauvre fille s'escrime sur ma nouille désespérément mollassonne. Vas-y, toi, pour jouer à Rocco Siffredi quand :

1- Tu es dans un bordel archi-glaucque

2- La pauvre fille devant toi te fait affreusement pitié avec ses joues creusées (c'est notable depuis la dernière fois) et ses cernes, et son air de toute la misère du monde et que du coup :

3- Tu te sens dans la peau d'un très très pauvre type

4- Tu t'apprêtes à braquer son boss, tu n'as jamais fait ça et

5- Si ça foire, cette scène désolante sera ton dernier souvenir

Donc, j'abrège ses souffrances, reballe mon spaghetti trop cuit (on dit « spaghetti » au singulier ?) et j'insiste pour qu'elle empoche la thune. Elle me regarde bizarrement, je renonce à déchiffrer : je mets ça sur le compte de la fameuse impénétrabilité des Asiatiques. Parce que si elle n'encaisse pas, nous non plus. Finalement, elle hausse les épaules et sort sans un dernier regard. Ouf.

Je tends l'oreille, mais une série de han ! Han ! Han ! Suivie d'un « OhouiputainputainouicontinuuueouiiiiiiiiOooooopuuuutaiiiiiinnnnn ! » particulièrement classe m'empêche de suivre la progression de la fille dans le petit couloir au son de ses pas. Bruit de porte ? Merde, tant pis, je fonce : vers l'entrée, j'ouvre. JB attendait derrière, il entrera dans un instant, le temps pour moi de :

Filer de l'autre côté du corridor. Pause. Inspiration. J'écoute. J'écoute. J'écoute. Ça cause (chinois). Ça cause. Là, c'est la fille qui dit un truc. Sa voix se rapproche. Merde, elle va sortir avant que... Grincements métalliques : la porte du coffre. Maintenant. Expiration. Inspiration. Accélération. Je pousse la porte, je contourne la fille. Tableau : les trois mêmes que la dernière fois. C'est bon, les habitudes, ça structure une vie. J'évite la vieille, debout. Je ne suis pas obligé, mais : je n'évite pas le gros Chinois costaud. Crochet court au bide, j'engage la hanche : pouuuf !! Je double : gifle. Wouah ! Impressionnant. Le vieux tourne la tête, il a la main encore dans le coffre. Je ne suis pas obligé, mais : je shoote dans le battant. Aïe, ça craque vilainement. J'écarte le vieux, j'ouvre en grand. Pas de remords : un vieux flingue. Posé sur un joli paquet de biftons. Pause. Regard circulaire, respiration : le gros est par terre, TKO. La fille, congelée sur place par la surprise, la trouille aussi, sûrement, et cet air qu'ils ont tous quand ils me *voient* bouger comme ça. Le vieux par terre, dans les pommes (le choc ? La douleur ? Arrêt cardiaque, vieux maquereau?) La vieille s'apprête à hurler : priorité. Woushh ! Main sur la bouche. J'attrape, dans mon sac à dos : rouleau de ruban adhésif extra-fort (on a bien fait de ne pas avoir pris celui en promo). Un tour, deux tours, trois tours.

J'écoute : « Mmmmmhmmmmhmm ». C'est bon. Retour au coffre. Du bruit derrière moi, je me retourne, me jette sur... JB. Je freine ! Ouh là, moins une. JB a le même air que la fille. Ne m'avait jamais vu au top de ma forme. Tape amicale sur la joue. Je déborde un peu d'adrénaline et ça me rend euphorique. J'ai envie de dire des conneries juste pour pouvoir éclater de rire, mais on n'a pas le temps. Allez, on vide le coffre, interrogation muette à JB : et le flingue ? Et le flingue. JB est occupé : trois seringues, merci Agnès. Des anesthésiques légers. Pour se donner un peu de temps. Une piqûre pour la vieille. Une piqûre pour le vieux qui remue et commence à gémir. Une piqûre pour le gros aussi, c'est plus sûr. Mais ça s'inquiète dans les box. On remarque ça au silence, inhabituel. En même temps, s'ils ont compris ce qui se trame, personne n'a intérêt à prendre le moindre risque. S'ils n'ont pas compris : pareil. Non, mais tu le crois, ça ? Tout a marché comme sur des roulettes !! Putain mais c'est trop gén... [Noir]

24- Je reviens à moi dans la fourgonnette. Celle que j'ai achetée pour le groupe : j'ai pris un Transporter VW même si ce qui me faisait vraiment envie c'était l'ancêtre, le Combi, mais on m'a dit laisse tomber, ces vieux bazous c'est génial pour apprendre la mécanique mais là on a besoin d'un machin qui marche. Du coup, j'ai acheté aussi une vieille Deuche pour me faire la main dessus. Quand j'aurai un peu le temps. Pour l'instant, je suis à l'arrière sur la banquette, et Agnès nous conduit à travers la ville, tout en prudence. Ce n'est pas le moment d'attirer l'attention d'une patrouille de la BAC en maraude. J'entends JB raconter la fin de notre expédition, son ton dénote une surexcitation qui lui est peu coutumière. Ma tête repose sur les genoux de Manue qui compte le pognon.

- Presque quatre vingt mille euros, c'est pas mal pour deux minutes de boulot !

Cris de joie des deux devant. Je me relève.

- Ouh là, je crois que je suis un peu tombé dans les vapes...

- Tu m'as fait peur, dit JB, tu bougeais à une vitesse complètement dingue et puis tout d'un coup paf ! Tu t'es arrêté et tu es tombé comme une chiffre. Heureusement que j'ai moi aussi quelques réflexes sinon tu te rétamais méchamment. En tous cas, j'ai compris... « Sylvère Couic », c'est vraiment, vraiment très impressionnant ! J'en suis encore tout chose.

- Ben oui, je sais, le problème c'est que, tu as vu aussi, je ne peux pas maintenir cette vitesse très longtemps, j'ai beau m'entraîner et gagner en endurance, ça reste limité.

- En un sens, ça me rassure un peu, répond-il, ça te rend un peu moins invincible. Plus humain, quoi.

- Ouais, humain, avec ses faiblesses, ses côtés un peu pourris... intervient Manue, peu amène. Je préfère jouer la fatigue et ne pas relever. JB n'est pas très à l'aise non plus. Agnès non plus. Bonne ambiance. J'essaie de remettre un peu de joie dans ce van :

- On va pouvoir en faire de choses avec cette thune ! On commence par quoi ? Le potager de Matthias ? Des nouveaux ordi ? Des gants de boxe ?

- Du bromure ?

C'est encore Manue, mais là, c'est JB qui réagit :

- Écoute, ça devient un peu relou, là. Si vous avez besoin d'une explication, allez-y, mais en tête à tête. Manue, on vient de réussir un truc de ouf, on se retrouve avec plein d'argent qu'on va pouvoir utiliser à des tas de projets utiles. Et on l'a fait...

- Grâce à Monsieur Sylvère Couic le super-héros sans qui on serait que des nazes ! Interrompt Manue, l'homme qui tire plus vite que son ombre... Sur tout ce qui bouge !

- Arrête de faire chier, Manue, JB a raison, s'il faut qu'on parle, on parlera, mais pas maintenant. D'ailleurs, ne puis-je m'empêcher d'ajouter, perfide, JB pourrait peut-être faire le

médiateur, non ?

Gros silence, assez pesant. Heureusement, après de nombreux détours destinés à semer d'éventuels suiveurs et un arrêt pour virer les fausses plaques minéralogiques, on arrive enfin. Quand nous sommes rendus à l'appartement, les copains mésinterprètent nos mines renfrognées.

- Il y a eu un problème ? Interroge Tom. Ça a foiré ?

- Non, non, tout a marché comme sur des roulettes, dit Manue d'un ton hargneux, avant de lancer le sac à Matthias et de s'en aller.

Je renonce à la suivre pour l'instant. Je préfère laisser refroidir un peu. Et puis, je n'ai ni les idées très claires, ni la conscience très tranquille. Je m'en veux en plus d'être responsable de tensions au sein du groupe.

Je déballe notre jackpot au milieu du salon. Cris de joie d'Anis, Matthias et Tom. Agnès et JB rejoignent leur chambre. Les autres sont perplexes, mais n'osent rien demander de plus. Sentant le malaise et en devinant peut-être la cause, ils surjouent un peu l'euphorie avec des « ouah ! » et des « ben dis-donc ! » assortis d'accolades frénétiques. On sort des bières du frigo, Tom allume un pétard et Matthias aussi.

Tom énumère les options qu'on a déjà évoquées cent fois, pour l'utilisation du magot, et on refait la discussion avec une ration d'excitation en plus : le pèze n'est plus virtuel, il est là, devant nous en billets de vingt et de cinquante, surtout, plus quelques uns de dix et de cent. Un instant, mon esprit s'essaie à convertir tout ça en nombre de pipes et « d'amour », de suppléments « par-derrière » ou « trio », ça m'assombrit un peu. Heureusement, les vapeurs du cannabis chassent ces tristes images. Je regarde mes amis, je me sens détendu. C'est moi qui ai rendu tout ça possible. Je me sens bien.

C'est là qu'Anis lâche, entre deux bouffées de beuh :

- Je crois qu'on s'est fait repérer par la bande à Nasser.



25- Tom et Matthias ont illico changé d'attitude : ils sont devenus tout raides d'un coup. Ça sentait fort l'inquiétude.

- Merde, tu es sûr ? Demande Thomas. Repéré comment ? Ils savent que c'est toi, ou juste que quelqu'un pose des questions ?

- Comment tu sais ça ? Enchaîne Matthias, qui t'en a parlé ? Qui est a courant ? Tu t'es fait repérer ou quelqu'un a parlé ?

- Euh... C'est qui la bande à Nasser ? J'interroge.

- Ouah là, du calme, les gars, du calme ! Y'a pas mort d'homme ! Allez-y, expliquez lui c'est qui (Il parle comme ça, Anis).

C'est Tom qui se lance :

- Ben tu vois, juste après Dylan et sa bande, les gros méchants de la cité, c'est Nasser et la sienne. En fait, au départ ils étaient ensemble, et c'était Nasser le chef. Et puis apparemment, un jour Dylan a voulu devenir calife à la place du calife, ça s'est fritté méchamment. Règlements de comptes à coups de flingues jusqu'au jour où Nasser a crevé tous les pitbulls de Dylan qui lui a envoyé un gars dans le coma en retour. Le mec est toujours sur un lit et c'est une aide-soignante qui lui donne à bouffer et lui torche le cul. Dans leur logique tordue, ça équivalait à du un partout. Aucun des deux ne semblait pouvoir l'emporter complètement sur l'autre, même si Dylan avait l'air de mener légèrement aux points. Et puis les fusillades, un mec aux urgences, ça avait fini par obliger les flics à venir mettre leur nez dedans, même si pour eux, des dealers flingués par d'autres dealers, c'est du ménage qu'ils n'auront pas besoin de faire. Mais pour la Mairie, la Préfecture, ça la fout mal, les statistiques, la réputation, alors tout ça commençait à faire pas mal de pression. Du coup, les deux aspirants-califes, ils l'ont joué grands parrains, ils se sont rencontrés dans un hôtel à Marbella, ces deux cons-là, alors qu'ils vivent à deux tripodes d'écart, mais bon, question de standing j'imagine, faut qu'ils fassent comme dans les films de gangsters. Et là ils ont conclu un pacte, je ne sais pas s'ils l'ont signé avec leur sang ou si le nombre de bagouzes à leurs doigts les a empêchés de tenir un stylo... Non, c'est resté purement verbal, j'imagine, avec leurs conneries d'honneur des truands, comme aux grandes heures du milieu, tu vois, ces garçons-là vivent en permanence dans un genre de monde virtuel, entre les jeux vidéos, les films, la défonce et leur mode de vie complètement décalé. C'est peut-être pour ça que l'image c'est si important pour eux, il n'y a plus que ça qui soit réel, je ne sais pas...

Plonge un ancien étudiant en socio dans n'importe quel milieu, même le plus glauque et le plus violent, il te le décrira comme une étude de terrain. En immersion complète en ce qui concerne Tom. Qui poursuit.

- Bref, ils se sont partagé la cité, et maintenant que Dylan n'est plus... Que l'ombre du loup alpha, ben c'est Nasser qui est le plus légitime pour reprendre la boutique.

- Dis-donc, tu connais bien ton affaire ! Je dis.

- Ben tu sais, ici, ça circule vite, intervient Anis, c'est quand même les Arabes qui ont inventé le téléphone arabe !

Matthias ajoute :

- Nasser, tout le monde le connaît. Un ancien boxeur, qui aurait pu faire carrière en Muay Thaï, mais qui a fini par se faire interdire de ring : il ne respectait rien ni personne, une fois il a failli tuer un type qu'il avait mis au sol en s'acharnant sur lui comme s'il l'avait surpris en train de tripoter sa grand-mère, et assommé l'arbitre qui tentait de le calmer. Il paraît qu'il a fallu six hommes, et dans ce milieu c'est rarement des demi-portions, pour finalement arriver à le maîtriser. Après ça, radié à jamais du circuit officiel. On raconte qu'il a tourné un moment dans celui des combats clandestins, *no-limit*, mais même là les mecs avaient trop peur de se frotter à lui et de finir en légumes ou au cimetière. C'est là qu'il a commencé à prendre le contrôle de la cité, et ça a été rapide. Sa réputation était telle que les voyous du coin venaient d'eux-même prêter allégeance. Il a été assez malin pour ne pas humilier la génération qui tenait les rênes avant lui et les intégrer dans son business tout en les envoyant s'occuper dans d'autres quartiers, en Espagne ou au Maroc.

- Ok, dis-je, si je résume, c'est un bon gros caïd, dans le registre psychopathe violent nourri à *Scarface*...

- En gros, c'est ça, répond Thomas, et donc si ce que dit Anis est vrai, on a un sérieux problème. Parce que si Nasser sait qu'on s'intéresse à lui, après ce qui est arrivé à Dylan, il y a zéro chance qu'il attende les bras croisés. C'est lui qui va attaquer le premier, et il ne va pas y aller avec le dos de la cuillère.

26- « Ne pas y aller avec le dos de la cuillère » (ou de la « queu-yère », comme on dit à Toulouse).

Une des définitions qu'on pourrait donner à cette expression idiomatique imagée serait la suivante.

Tu viens de commencer ton turbin, l'esprit léger et l'âme apaisée, t'appêtant à enfile les heures en fabriquant le pain quotidien de tes semblables dans le calme du profond de la nuit. Tu es ravi de pouvoir expliquer les rudiments de la panification à Andy et Inge, les deux copains allemands vaguement étudiants et musiciens (elle au violon, lui à la guitare), que les RG doivent étiqueter comme « appartenant à la mouvance anarcho-autonome-antifa » d'Outre-Rhin et qui viennent de rejoindre l'expérience communarde débordants d'enthousiasme. Ce jour-là, c'est toi qui donnes le rythme, sous la surveillance discrète de JB, et tu t'en sors assez bien, pour un relatif débutant. Du coup, tu es tout fier de toi, mais tu te gardes ça par-devers toi parce que la modestie c'est une valeur appréciée dans un groupe, et que tu es déjà tellement extraordinaire par ailleurs, sans compter le début d'embrouillamini dont tu es entièrement responsable à cause que tu ne sais pas résister à l'appel du bas-ventre, ou alors pas assez bien, ou pas assez longtemps. Tu m'as compris. Donc tu te donnes à fond dans le boulot parce que c'est quand même ça qui compte, les casses, le fric chouravé aux salauds pour la bonne cause, eh ben justement, c'est pas une cause, c'est juste un moyen, et que si tu es si fort pour faire ça, au fond tu n'y es pour rien, c'est juste un accident ce truc qui t'est arrivé et qui fait que maintenant, c'est quand même grâce à toi que la commune est en train de se transformer en quelque chose de qualitativement différent, comme diraient les marxistes en leur dialectique, qui commence à impacter la réalité du monde réel, et pas n'importe lequel s'il te plaît, une cité de banlieue, le lieu du plus grand désert politique possible, déserté par tout ce qui croit encore en quelque chose tellement c'est devenu fermé, rongé par la misère et la violence, le repli sur soi et le désespoir. En gros, tu es bien obligé de jouer profil bas parce que tu sais ce qui va se passer si tu merdoies ou si tu commences à prendre la grosse tête : de deux choses l'une, soit tu pourris le groupe en devenant un genre de gourou, de lidère maximo, de sauveur suprême de César de tribun, soit le groupe réagit sainement et t'expulse comme le corps humain finit par le faire d'une vilaine écharde, non sans l'avoir avant cela copieusement enduite de pus. Tout ça pour dire que tu t'appliques à en suer de grosses gouttes pour que tout se passe bien, pour que les deux *genossen* se sentent bien et voient bien que tu ne les prends pas de haut, surtout que pour eux tu es juste Matthieu Villard, un gus qui est arrivé à peine quelques mois avant eux, pas l'un des pères fondateurs loin s'en faut, enfin pères fondateurs l'expression est malheureuse selon bien des aspects mais

comprends que mon anti-autoritarisme est encore neuf et donc pas encore très solide sur ses cannes. Donc tu es là en train de deviser sur l'introduction de la levure de boulanger dans le pétrin quand la pâte commence à ressembler à ça. Et là, aussi incongrue qu'un pet sonore au milieu d'un rendu de délibéré de Cour d'Assises, c'est une explosion de bruits infernaux où tu réaliseras après-coup que se mêlent sifflements (tu interpréteras : des balles), claquements, éclats divers (impacts sur les murs, l'éventaire, les vitrines, le verre brisé) et surtout ce putain de tac-tac-tac-tac-tac que tu connais déjà parce que c'est le plus célèbre des bruits d'arme automatique. Le légendaire staccato des AK-47 (ou de l'une de leurs infinies déclinaisons), et comme tu as lu un peu sur le sujet à l'époque où tu rêvais de Tupamaros en Coccinelle et de Sandinistes dans les jungles tropicales, tu sais, au moment où quelque région dédiée aux réflexes fondamentaux de survie de ton cerveau (parce qu'on entend encore dire que les réflexes c'est la moelle épinière, mais c'est des conneries) que cette saloperie te crache des balles de 7,62 (ou selon les modèles, plus léger de 5,56 pour faire comme l'OTAN, et là j'avoue que mon expertise somme toute relative ne me permet pas de distinguer à l'oreille ce qui nous arrive dessus) et c'est en train de foutre en l'air la boutique et donc forcément aussi la devanture et la vitrine parce que ce n'est pas du bois de palettes qui va arrêter ces engins de mort, surtout que les tireurs ont choisi manifestement de privilégier le spectaculaire à l'efficace en défouraillant à tout va et un peu au petit bonheur (nous sommes à l'ère de l'image, n'est-ce pas) et ne sachant sûrement pas très bien viser avec ces armes de guerre, c'est normal ils ne doivent pas avoir reçu une formation militaire digne de ce nom, enfin probablement qu'elle s'est limitée à vider quelques chargeurs dans une cave insonorisée ou au fond d'un bois quelconque, à Bouconne ou ailleurs, je ne sais pas, moi, dans le Tarn après tout quelle importance oui mais c'est ça le problème quand on se met à penser à toute vitesse, là tu vois tu es, je suis en train de choir, le sol se rapproche mais j'ai, tu as le temps de préparer une réception bien propre ce que mes compagnons d'outre-Rhin ont l'air de moins bien négocier, JB ça ira je pense, la capoiera c'est très acrobatique et Monsieur est *instructor*. Tu te figures donc la balle crachée à sept cent vingt mètres par seconde, cette petite pute pointue avec son mouvement de rotation (grâce aux rayures du canon) qui lui assure une bonne stabilité de trajectoire (si l'on fait exception des légers mouvements de précession et de nutation, qui prennent toute leur importance au moment d'un changement de milieu, à savoir pénétration dans du bois, un rembourrage de fauteuil, un pain aux cinq céréales d'un kilo de la veille, ou un corps humain : la dispersion d'énergie qui fait suite à la perte brutale de vitesse peut en effet entraîner des changements de direction tout à fait surprenants du projectile qui au contact, c'est un exemple, d'une vertèbre spinale, lombaire ou autre, est capable de remonter

jusqu'à la boîte crânienne après être entrée dans ledit corps (humain) selon une trajectoire plus ou moins parallèle au sol et y effectuer grosso modo le trajet qu'effectuerait une grosse mouche dans un bocal par un jour caniculaire de juillet, ou d'août, si tu comprends ce que j'essaie de te dire.)

Voilà, tu as le temps de penser tout ça et ta réception au sol est tout à fait satisfaisante, hélas comme tu l'avais prévu, ce n'est pas la même bière pour les Allemands (sans mauvais jeu de mots) qui ont l'air de s'être fait mal, mais quand même beaucoup moins que si l'on s'était trouvé de l'autre côté du mur qui nous sépare de la boutique et qui a absorbé ce qu'un lieu commun journalistique qui te semble à l'instant être une métaphore particulièrement signifiante désignerait sous les termes de « pluie de feu », encore que la pluie a tendance généralement à tomber verticalement et non horizontalement comme le font les balles (qui à proprement parler ne « tombent » pas, puisqu'elles sont « tirées » -encore une étrangeté sémantique, non ? Mais passons sinon on ne va jamais y arriver), sauf en cas de vents très violents, auquel cas il serait peut-être davantage judicieux de parler de « cyclone de feu », ou bien encore d' « ouragan de feu ».

A cet instant, tu regardes tes copains, tu te réjouis que vous n'ayez pas eu, juste une minute auparavant l'idée d'aller de l'autre côté ni même de vous approcher de la porte qui a bien morflé aussi avec au moins une quinzaine d'impacts de bastos qui ont fini... Eh ben pas si loin de vous, c'est ce que tu réalises à cet instant, et là tu as beaucoup moins envie de rigoler parce que rétrospectivement tu te dis que *c'est pas passé loin putain de Dieu*.

Donc tu te relèves, tu aides les autres qui sont vraiment sonnés, Andy a l'air en état de choc, et c'est là que tu penses : « Ah ouais, c'est ça que ça veut dire par ici, quand on dit "Il ne va pas y aller avec le dos de la cuillère" » (ou de la "queu-yère", comme on dit à Toulouse).

27- Tu veux encore un cliché vrai ? Tiens : le silence qui s'abat sur nous après ce putain d'enfer, et le bruit, tout riquiqui en comparaison, des pneus qui crissent d'une voiture qui s'arrache à toute berzingue, le silence, donc, est assourdissant. Ce n'est pas qu'un oxymore rebattu, on a les tympanes tout chose, les cils vibratiles ébouriffés, la cochlée KO, le marteau et l'enclume qui ne savent plus qui est qui. Donc, à la place de nous informer sur la nature, le volume et la tessiture des rares bruits alentours qui persistent, les esgourdes sifflent, c'est assez chiant.

Avant d'éventuellement recevoir en pleine poire le choc nerveux et de me retrouver sans pouvoir rien faire, comme ces villageois afghans qui sortent des décombres de leur maison après qu'un drone de défense du mode de vie américain ait balancé dessus une de ces saloperies de missiles *hellfire* un peu par erreur (la cache d'armes présumée était en fait dans le bloc d'à-côté, mais difficile de circonscrire la détonation de neuf kilos de charge explosive), et qui trébuchent, hagards et gris de poussière sans réaliser que dans leurs bras ils ne portent plus que la moitié du corps d'Ismahane, douze ans, qu'ils comptaient marier au printemps suivant avec un cousin de la province voisine, avant de me retrouver dans ce même état de conscience modifiée donc, et comme je suis anormal, je me relève, et Sylvère Couic jaillit, colère, hors de la boutique, dévastée. Gros Audi Q8 qui prend un virage serré au bout de l'allée. Je ramasse un morceau de gravats devant *le Pain Commun* et me rue en direction du coude que fait la rue avant de tourner le coin du bâtiment. J'y arrive à temps pour que le SUV soit encore à portée de projectile. Que je projette, et qui bang ! Explode la lunette arrière et révèle les visages surpris des deux occupants de la banquette passagers. Jamais vus, je crois, mais je m'en souviendrai. Après ça, la voiture accélère et s'éloigne, je laisse filer. Quatre contre un et ces crevards se barrent. Ces cons-là ont certainement tiré jusqu'à leur dernière cartouche avant de foutre le camp et s'imaginent peut-être que je suis armé. Ceci dit, ils ont bien fait, je ne suis pas tout à fait maître de moi-même en cet instant, et arme ou pas je pense que si j'avais pu leur mettre la main dessus je les aurais frappés jusqu'à réduire leurs organes internes en viandox, en moins de temps qu'il n'en faut pour épeler « anticonstitutionnellement ». De toute façon, pas besoin d'être Derrick pour deviner (après cinquante-neuf minutes d'enquête chiantes à mourir) qui « est derrière tout ça ». On les retrouvera.

Pour l'heure, ce sont mes copains que je retrouve, passablement secoués. Les Allemands jurent à voix basse, en allemand (je reconnais un « *scheisse* » de temps en temps). JB n'en mène pas large non plus vu la façon qu'il a de trembler comme s'il roulait en skate sur une tôle ondulée, mais en restant sur place (tu vois ou bien?). Je n'arrive pas à empêcher cette idée

d'apparaître quelque part entre mes deux lobes pariétaux : est-ce que Manue le trouverait toujours sexy et attirant maintenant qu'il ressemble à un parkinsonien en fin de parcours ? Mais c'est nul, méchant et mesquin et du coup c'est moi qui baisse dans mon estime et puis je me dis eh oh, ça va bien, et ça passe. Bras grands ouverts, je rapproche tout le monde et on fait un joli maul histoire que la chaleur humaine requinque un peu tout ça. Et on entend les sirènes de la police.

Je songe un instant à foutre le camp, puis je me dis : à quoi bon ? Je suis devenu un Communiste notoire dans le quartier au même titre que tous les autres, tôt ou tard les flics voudront forcément me causer. Ce qui serait vraiment emmerdant, ce serait qu'ils chopent Nasser et que d'une façon ou d'une autre il leur suggère un lien possible entre nous (c'est à dire surtout moi) et ce qui est arrivé à Dylan l'année dernière. Qu'il évoque un certain type qui frappe très vite. Parce que ça pourrait faire écho à d'autres récits, celui des dommages collatéraux de mon raid inaugural, par exemple. Ou les mecs dans l'escalier. Je ne me fais pas beaucoup d'illusion. L'existence de Sylvère Couic ne pourra pas rester éternellement secrète Elle est déjà quasiment officielle dans la cité, même si personne je pense ne fait encore le lien avec moi. Je suis peut-être un peu parano, mais en cette ère où tout circule instantanément sur la Toile, rien ne peut garantir qu'un geek un peu perspicace, ou même un flic consciencieux ne finisse par additionner une rumeur sur un forum avec une autre, et peut-être un jour une photo ou une vidéo. Quand ça arrivera, ça sera le grand saut dans l'inconnu. Pour moi et pour tous les copains.

Pour le moment, il s'agit de faire bonne figure devant les policiers qui débarquent en masse, flingues en avant comme au cinoche et qui gueulent «à genoux les mains sur la tête personne ne bouge » avant que des espèces de cyborgs caparaçonnés de kevlar et d'acier tactique nous allongent sans ménagement sur le ventre d'une bourrade avant de procéder à une fouille rapide et vigoureuse de nos personnes. Un peu sous le choc encore, on omet de gueuler contre ces brutalités policières.

Moi, je commence à réfléchir au retour de flamme qui attend ce con de Nasser.

28- Ce que ce con de Nasser n'avait pas bien mesuré, c'est à quel point on était devenus populaires dans le quartier. En dépit de l'heure matinale ce sont plusieurs centaines de personnes qui sont descendues spontanément se rassembler devant le *Pain Commun*. Bon, c'est peut-être aussi parce que toutes les chaînes de télévision sont là, plus un paquet de voitures de flics, et que ça fait quand même une animation. Non, je vois le mal partout, c'est une sale habitude. Je reconnais beaucoup de visages, et tous sont choqués et en colère. Les mamas nous ensevelissent sous les tupperware de bouffe, et les enfants ont fait un crochet en partant à l'école pour nous apporter des dessins tout pleins de cœurs et de fleurs et de pains.

Tout le monde est là, on se serre les uns contre les autres. JB et les deux Allemands ont retrouvé des couleurs, même si on est un peu sonnés par la peur rétrospective. Tacitement, on est tous d'accord pour la fermer sur Nasser. En quelques allusions bien senties, on a accordé nos violons : ce qu'on fait dérange les trafiquants, c'est ce qu'on veut nous faire payer. Lesquels ? Allez savoir ? D'abord on ne les connaît pas. A moins que ce soient les barbus, allez savoir. Nos comptes, on les réglerait nous-mêmes.

Matthias a été interviewé, la fille de la *Une* voulait JB-le-beau-gosse, mais celui-ci était encore secoué et s'il y a une engeance qu'il déteste plus encore que les journalistes télé, c'est celle des journalistes télé de la *Une* donc il l'a envoyée balader. Sauf que Matthias a commencé un laïus un peu confus sur la Mairie qui ne fait pas son boulot, le grand capital qui laisse crever les plus démunis dans des ghettos dégueulasses et qu'on stigmatise les gens qui vivent là et que les médias ne viennent voir ce qui s'y passe que quand ça chie, tu vois le genre, et si nous ça nous a fait marrer de voir la tronche de la fille s'allonger à mesure que se déroulait le speech et qu'elle essayait en vain d'obtenir de l'émotion (« Qu'est-ce qu'on ressent quand on se fait tirer dessus ? »), elle au bout d'un moment ça l'a gonflée et elle a laissé tomber. Du coup, elle s'est rabattue sur une jolie maman « d'origine musulmane » qui lui a dit à quel point on était des jeunes sympas et qu'on faisait plein de choses pour le quartier et que c'est une honte et que ceux qui ont fait ça c'est vraiment des moins que rien. C'est Habiba, elle est vraiment gentille. Et jolie. Elle s'accroche dur à son boulot dans le nettoyage de bureaux avec son bébé et le père qui l'a plaquée. Ça lui va bien cet air indigné, ça m'émeut. Je suis très sensible à ce mélange de fragilité et de détermination. Hum.

Bon, c'est mon tour d'être entendu par un OPJ. Surprise, ce n'est autre que Philippe, un des gars du krav-maga qui m'a aiguillé sur le crossfit. Du coup, en guise de propos liminaires, on se donne des nouvelles des derniers entraînements (j'en ai manqué pas mal) et des connaissances communes. Manue ? Oui, elle va très bien, non non elle n'était pas là, elle dormait chez nous. Oui, on habite ici maintenant.



J'enchaîne sur le topo convenu : on a sûrement plein d'ennemis, mais c'est diffus. Ouais c'est sûr c'est nous les gentils dans l'affaire. Quoi ? De la drogue ? Alors là, je t'arrête tout de suite, c'est carrément pas notre trip à nous. Bon allez, ça je peux bien te le dire, et tu t'en doutes, on fume un peu d'herbe de temps en temps comme tout le monde, mais ça s'arrête là. Nous, on est debout tous les jours à trois heures du mat pour faire du pain, on est la France qui se lève tôt, nous, ha, ha ! Ben oui, je suis là-dedans, tu vois, un concours de circonstances. Ah oui, c'est sûr y'a moins de vacances que dans l'Éducation Nationale, mais c'était vraiment pas fait pour moi. Non, rien de spécial à signaler ces derniers temps. Au contraire, on a de plus en plus de monde qui passe par chez nous, des enfants pour les devoirs, on file un coup de main à droite à gauche, et oui, si, il y a ce projet de potager dans les jardins de la cité ? Va savoir, c'est peut-être ça qui a énervé les gars qui nous ont canardés. Hein ? Comment je sais que c'est des gars ? Ah ben dis-donc t'es pas flic pour rien, toi, tu laisses rien passer ! Oui en fait t'as raison j'en sais rien si c'est des gars, c'est juste, je sais pas, ça m'étonnerait beaucoup que ce soient des meufs qui soient derrière tout ça. Non ? C'est macho de penser comme ça ? J'imagine que vos stats doivent montrer que quatre vingt dix neuf fois sur cent... Ah bon ? Cent pour cent ! Eh ben voilà, tu vois, je m'en doutais. Non ben tu penses bien si je savais j'aurais qu'une seule envie c'est qu'ils partent en tête ces enculés. Oui je te rappelle que j'ai failli y passer quand même, c'est passé à ça. Note bien que pour le coup, le krav ne m'a pas servi à grand chose ! Ah Ah ! Bon, ok, non, je reste dans le coin de toute façon. Pour quand la convoc ? Ok. Merci pour ton soutien et... c'est cool que ce soit toi, Philippe, j'aime autant. Ouais, moi aussi et bon courage à toi aussi et j'espère que vous allez mettre la main dessus vite fait !

Après il faut que j'explique en douce aux copains qui s'étonnaient un peu de me voir l'avoir autant à la bonne ce flicard. Ça peut nous aider les copains, peut-être qu'il lâchera un peu d'infos.

- Moi je serais quand même méfiante, lance Agnès. C'est quand même un flic et j'imagine qu'il n'était pas au courant de tes orientations politiques ?

- Ben non.

- Fais gaffe. Tu ne sais pas au final qui va manipuler qui. Garde tes distances.

Je vois que c'est l'opinion générale. Je m'y plie. Il est vrai que j'ai un peu tendance à faire confiance aux gens, même si je me crois très malin, et que ça peut représenter une grosse faiblesse quand on donne dans l'opération clandestine.

Comme on est des victimes, les flics n'ont pas de raison de nous ramener au commissariat. On leur a fait comprendre qu'on avait besoin de récupérer un peu nos esprits avant de faire nos

dépositions. On a gagné la journée jusqu'à dix-sept heures. Ça nous laisse un peu de temps pour organiser la riposte.

29-

- Regarde-moi ce connard. En photo sur Facebook entouré de pétasses à Barcelone pendant qu'il était en train de mitrailler la boulangerie ! Il pense que ça lui suffira comme alibi. Anis a un sourire mauvais qui dit t'es pas si malin, ducon. Sauf qu'avec cette appli... Voilà, la photo a été prise il y a plus de deux mois.

- Ok, Anis, je dis, c'est toi le petit génie de l'ordi de la bande ?

- N'importe quoi, je bricole un peu, c'est tout !

Mais une moue entendue d'Agnès me souffle que les compétences d'Anis s'étendent bien au-delà du simple bricolage. Ce garçon est plein de surprises. Je réalise d'un seul coup qu'il est aussi très attirant, avec ses manières à peine efféminées, sa peau lisse et ferme, ses lèvres sensuelles... Je me surprends à avoir envie que les autres aient tout à coup quelque chose à faire et nous laissent lui et moi seuls dans la pièce. C'est étrange et troublant, cette attirance soudaine pour un corps d'homme. Depuis quelques touchers de zizi dans les toilettes de l'école primaire, au temps des premiers émois de quéquette j'ai toujours été rigoureusement hétérosexuel... Je chasse ces pensées encombrantes, ça n'est pas le moment. Je me racle la gorge :

- Hum, donc, ça voudrait dire qu'il est en route pour la Catalogne, ou déjà arrivé... Comme ça, il pourra déclarer la bouche en cœur qu'il n'a rien à voir avec tout le bordel. Tu crois que les flics vont tomber dans le panneau ?

- Je ne sais pas, de toute façon il va y avoir trente personnes qui vont jurer que Nasser était en train de s'éclater sur les *dance-floors* avec eux... Si les schmidt cherchent la petite bête avec la tof, il dira qu'il s'est planté en l'uploadant. Ce que je vois, moi, c'est qu'on peut savoir où il va être ces prochaines nuits : regardez, les photos sont toujours prises dans les quatre ou cinq mêmes bars ou boîtes...

- La question qui se pose, les amis, dis-je, c'est la suivante : Nasser, on le détruit, on l'écrase, on l'humilie et on le fait savoir au monde entier, ou on lui donne juste un aperçu de ce qui pourrait lui arriver s'il continuait à nous chercher des fraises dans le calebard (les filles lèvent les yeux au ciel -oups) ?

Tu vois, moi je suis partisan de la première solution : c'est le principe de la chouette clouée sur la porte. Ça fait passer un message. On vit dans un monde de plus en plus violent, et c'est toujours les crevures qui donnent et les autres qui reçoivent. C'est un peu primaire comme façon de voir, je te l'accorde. Mais pour faire dans le peace-and-love il faut être vraiment très fort, et que tout le monde le sache, histoire de dissuader. *Si vis pacem...* C'est vieux comme le monde civilisé. On dirait que la leçon numéro un n'a pas suffi et la numéro deux non plus. Il

faut peut-être que la leçon numéro trois soit encore plus claire. Et qu'elle soit rapide. Il ne faut pas laisser le temps à la peur de s'installer durablement, sinon les gens vont rentrer chez eux et ne plus en sortir. Quand la mayonnaise commençait tout juste à prendre. Il faut qu'on rassure, il faut qu'être avec nous soit une assurance contre les Nasser. Et tant pis si pour l'instant (j'insiste sur ce point) les habitants ne sont pas impliqués dans leur propre protection.

Je sens qu'en gros tout le monde est d'accord. JB le Pacificateur aussi, bien que ça doive lui en coûter. Mais il était là hier soir.

J'expose mon plan :

- Puisque Nasser va être loin pendant quelques temps, ça laisse une partie de sa bande toute seule face à nous....

30- Vu l'enjeu, on s'est mis d'accord pour sortir l'artillerie. On a déterré la hache de guerre. Personne pour tortiller. On s'est trouvé un genre d'uniforme, ou plutôt un style. Ça nous est venu depuis quelques temps, un peu par la force des choses, parce que c'est pratique et un peu par coquetterie. En gros, ça donne un mélange de bleu de travail, chaussures renforcées et blousons de cuir. Avec des touches personnelles. Là comme on est sur le sentier de la guerre, j'ai ressorti le masque de hockey (les températures l'autorisent). On a de la gueule, en groupe : une allégorie du peuple travailleur en armes, avec une nuance bohème et un peu déconne : je me suis trouvé un sweat à capuche Batman, Agnès porte un gros cœur rose sur la poitrine et un masque de chaton de manga, Matthias un drapeau pirate dans le dos et le visage de Jack Sparrow en carton, etc. On n'est pas venus les mains vides. J'ai distribué la ferraille : le Sig-Sauer est dans les mains d'Agnès qui jure savoir s'en servir (et j'ai tendance à la croire) mais en cas d'extrême nécessité seulement. Tom et JB trimbalent un madrier qui fera office de bélier. Tout le monde porte matraque, barre, ou hachette. On sait qu'à cette heure-ci, en début de seconde moitié de nuit il y aura quelque noctambule ou insomniaque pour nous voir courir le long des coursives. C'est le but. On commence à écrire la légende des Communards-qu'il-faut-pas-faire-chier. En même temps, nous aussi on sera en train de déconner dans une soirée déguisée sur Facebook, histoire de décompresser après les événements traumatisants qu'on a vécus. Sauf que grâce à Anis et des contacts qu'on a en Grèce parmi les « anharkers », les photos paraîtront vraiment avoir été prises cette nuit. Le détail amusant, vois-tu, c'est que les copains qui nous remplacent à la soirée en question sont sapés comme nous. Mais leurs déguisements ont plus de chance de terminer la nuit sans taches de sang. Très bons, ces copains grecs. Ils ont quelques longueurs d'avance sur nous côté autonomie, effondrement économique oblige. Ils sont aussi porteurs de cette délicieuse tradition de violence politique, des molotov en manif aux bombes dans les agences bancaires. C'est ce qui a donné l'idée à Agnès : on a appris quelques phrases en grec qu'on lâchera l'air de rien devant ceux à qui nous nous apprêtons à donner une bonne correction. « Ça brouillera un peu plus les pistes : au pire, les flics se diront qu'on a fait venir des gros bras de Grèce (et là j'ai dit : « de muscles, plutôt », mais c'est tombé à plat. Des fois, il faut arrêter de vouloir être le marrant tout le temps), donc on serait les commanditaires, mais va prouver ça, surtout si les Grecs en question s'évanouissent dans la nature. » On a tous trouvé que c'était un très bon stratagème (qui est un mot qui nous vient du grec).

On est arrivés devant la porte. Je sens la tension extrême chez mes camarades. Je fais signe à Tom. A trois... Un, deux, trois.

Boum ! Rien. Re-boum ! Rien. Re-re-boum ! Rien. Merde, porte blindée. Ça commence à

gueuler à l'intérieur. Je fais signe à Agnès : tire dans la serrure. Elle hésite. Puis passe devant, dégage la sécurité du pouce, engage une cartouche, place son bras selon un angle de quarante-cinq degrés environ par rapport à la porte, à moins d'un mètre de sa cible, et tire. Le bruit est absolument assourdissant. Elle recommence, deux fois. Le mécanisme de fermeture fait un peu pitié maintenant, mais la porte est toujours close. Serrure trois points. Un nouveau coup de bélier parachève le travail. Les coups de feu ont eu pour effet de faire refluer les hommes de Nasser vers les pièces du fond. Ils ont perdu leurs nerfs et beuglent des insultes à s'en faire péter les cordes vocales. Il est beaucoup question de nos mères et de leur profession supposée. Ainsi que d'enculage. J'inspire. Woush ! Je suis au bout du couloir. Un grand maigre tient un fusil à pompe, canon et crosse sciés pour faire *riot-gun*. Derrière lui, deux gars. Derrière moi, dans la pièce d'en face, deux autres. Pas tous armés. Je compte : le pompe, un revolver chromé (du .357 ou du .44 Magnum), un Glock. Les deux autres, rien. Je vais me charger des mecs chargés, je laisserai les autres à l'équipe : il est important que chacun ait sa part du boulot. Allez, on y va. Je hurle : « Μῆνιν ἄειδε θεὰ Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος !!! » pour la couverture grecque (en français : « Chante, ô déesse, le courroux du Péléide Achille », le premier vers de l'Illiade, et le seul que je retienne ; ce qui, finalement n'est pas tout à fait à hors de propos, si l'on considère que : 1/ sans être tout à fait un demi-dieu, je suis quand même un peu plus que l'homme du commun, sans fausse modestie 2/ à cet instant, en effet, je suis saisi d'une fureur d'intensité moyenne à moyenne-plus). Je saisis le fusil, mon tibia s'élève vers les bourses de son propriétaire (ouch!), ce qui a pour effet de le faire s'incliner vivement vers l'avant en même temps qu'il relâche sa prise. Je bascule l'arme : la poignée s'écrase sur sa face. On a dit qu'on frappait fort : j'engage une cartouche, vise le genou droit : pan ! Il ne hurle pas tout de suite : l'effet de sidération. Pendant cet intervalle : nouvelle cartouche, je vise l'épaule droite de celui qui s'apprêterait sinon à me balancer du gros calibre quelque part dans le corps (la tête j'imagine, ce demeuré voudra faire comme dans ses jeux, mais la tête c'est chaud à toucher même à cinq mètres, surtout avec un pétard aussi lourd -mais je ne vais pas attendre pour vérifier, donc: ), pan ! Ça le fait partir en vrille comme percuté par une bagnole, j'adore. Reste le troisième et dernier homme armé. J'ai envie de m'amuser un peu : je m'accroupis, et c'est heureux, il va presser la détente... maintenant, bam ! Et me manque de beaucoup, puisque je suis au sol. J'essaie cette balayette de capoeira que j'ai vu faire par JB lors d'une démonstration, et... ça marche ! Mais je me nique un peu le tibia. Le gus fait un superbe soleil et tombe lourdement, sa tête cogne (ouille!) le sol en émettant un son désagréable. Les deux derniers sont tétanisés quand arrive le reste de la Commune. Évidemment, à cinq outillés contre deux à mains nues, ça ne dure pas longtemps. Manue déverse des tombereaux d'injures

en roulant les R pour faire grec, je suppose (« connaRRRd !! TRRRou du cul !! » pendant qu'hellénique sa race à ces bâtaRRRds (ah ah!). Il faut que j'intervienne pour empêcher qu'Anis et les filles ne massacrent à coups de barres de fer les garçons étendus pour le compte. On a dit qu'on donnait une leçon, pas qu'on devenait des bouchers. On va faire ça proprement, à l'irlandaise. Une pièce de monnaie derrière le genou, et une bastos dans la pièce. Une fois, deux fois, trois fois, les deux derniers ont déjà eu leur dose. Restons modérés dans l'horreur. Le résultat est difficile à supporter, entre les hurlements, l'odeur de la merde qu'ils se lâchent dessus, celle de la cordite et le sang qui se répand comme l'eau d'un lave-linge qui fuit (si on n'a pas pris soin d'éliminer le calcaire de l'eau, Madame Denise !) mais la révolution n'est pas un dîner de gala, n'est-ce pas ?

Allez, on ne perd pas la tête : on fouille, jusqu'à trouver le magot. La came ? On prend un peu d'herbe, le reste aux chiottes et il y en a pour des ronds. On embarque les flingues. On ne laisse pas de mot, ce n'est pas la peine. Notre message est passé. Je crois qu'on peut dire ça. Allons danser follement au bal masqué oyé oyé.

31- On est arrivés à la fête en plein climax. Les Allemands ont rameuté tout ce que la fac du Mirail compte de gauchistes et le resto-bar cubain loué pour l'occasion est plein comme un œuf qui va craquer. Ambiance Carnaval, les costumes ont commencé à glisser des corps en sueur et ceux qui s'accouplent dans l'ombre des coins font l'effet de rideaux agités par une brise de force trois à quatre sur l'échelle de Beaufort. Ça donne au lieu des contours mouvants qui associés aux flots d'adrénaline qui galopent dans nos veines et aux flots d'alcool qui dévalent nos gosiers nous plongent dans une impression d'irréalité hystériquement joyeuse. Le DJ envoie de l'électro latine, on pourrait presque sentir l'odeur des sécrétions sexuelles. On peut tomber les masques. Nos doublures s'esquivent avec une discrétion rendue superflue par le délire général qui embrase la place. Elles reviendront bientôt avec de nouveaux maquillages. Nous intégrons la piste et ses spasmes frénétiques. A cet instant, nous sommes totalement interconnectés. Nous sommes une tribu de l'âge d'avant les civilisations, nous avons bu ensemble le sang de nos ennemis et nous rendons hommage à nos dieux indomptés et sauvages en une bacchanale effrénée. La conscience est abolie, il ne reste de nous qu'une incontrôlable pulsion vitale. Nous ne dansons pas, nous entrons en phase avec le rythme ancestral des vers d'Homère, celui des tambours en peau de chèvre et des flûtes en os de renne. Le tempo nous rapproche, on se touche, on s'étreint. Le temps est suspendu. Nous voici, Manue et moi enlaçant Agnès qui embrasse Manue à pleine bouche, puis JB, puis Tom, puis moi. Anis se glisse derrière moi, et ses mains sur mes hanches y transmettent une ondulation lente et sensuelle. On s'éloigne vers l'arrière-salle transformée en orgie gigantesque. La fusion de nos corps complète celle de nos âmes. Ce qui commence maintenant, je vais le garder pour moi...



32- Philippe le capitaine de police ne joue plus à être mon pote. Forcément, de victimes sympathiques on est devenus en à peine vingt-quatre heures « un groupe organisé » fortement suspectés d'implication dans des violences « particulièrement brutales » « sur fond de trafic de drogue ». Les *mass-media* ont rappliqué aussi sec, on s'est arrangé pour faire fuiter les images de notre soirée-alibi. On évoque une « piste grecque ». Le Figaro titre déjà sur les « filières du djihadisme d'extrême-gauche ». Le quartier est quadrillé par la police, les reportages se succèdent. On a fait passer le mot : pas d'émeute. Plus la cité sera calme, plus vite on sera débarrassé des cognes. Maintenant, on nous écoute. J'ose croire que ce n'est pas la peur qui lie les habitants à notre petite bande. Mais peut-être l'espoir d'un début d'ère nouvelle. On sent le changement d'air : davantage de sourires, des familles qui sortent profiter du soleil, et s'attardent un peu. Et beaucoup de « Bonjour ! » qui nous sont adressés, du matin au soir. Les cris de jeux des enfants entre les allées des parkings.

Côté enquête, on est sereins. Intouchables : trois cents personnes sont « certaines » de nous avoir vus délirer sur la piste du crépuscule à l'aube, même qu'à la fin ça a tourné légèrement au porno. Pour le reste, les curieux qui ont envahi l'appartement des dealers après notre passage ont bêtement souillé la « scène de crime », on était bien évidemment gantés et nos fringues ont fini incinérées. Zéro trace matérielle. Au cas où, on a contacté Jérôme, un ancien « chasseur de skins », légendaire pour avoir tenu tête, seul, à un groupe de cogneurs du GUD venu déloger le stand de son syndicat étudiant, du temps où il faisait Sciences-Po. Ça l'avait conduit aux urgences pour y recevoir des tas de sutures, et à une gloire éternelle dans les cœurs de la gauche estudiantine. Une sorte de JB à la gueule de troisième ligne de rugby affublé d'un léger zozotement, moins dieu grec et davantage nounours-costaud-sympa-qui-rassure. Ça marchait très bien auprès des filles, ce genre-là aussi. Jérôme est depuis devenu l'avocat des sans-papiers, des manifestants entôlés, des petites misères et des grandes injustices. Pour avoir troqué le bombers retourné contre une veste de costard bon marché, il n'a pas changé de camp. Et s'il est encore un peu bleu dans la robe noire, il est toujours tenace et déterminé. S'il arrivait qu'un détail nous eût échappé et que le dossier des flics commençait à se remplir, on pourrait compter sur lui pour nous conseiller et nous défendre le mieux possible. Inge et Andy, aidés par Kévin et Priscilla qu'on a décidé de mettre dans le coup ont soigneusement planqué armes et pognon. Ils ont aussi fait le tour des dépôts de Nasser dispersés dans des logements de vieux ou de mères isolées dépendants des quelques billets mensuels concédés en échange, et surtout de la trouille. Le montant du butin est à six chiffres. « On va bientôt être la Commune de Neuilly ! » s'est esclaffé Matthias. En attendant de pouvoir en jouir, on fait profil bas. On sait bien que dans les cerveaux policiers,

anarchistes+armes à feu+quartier chaud ça fait sonner toutes les alarmes. Et vu l'étendue de leur culture politique, je ne serais pas étonné qu'ils redoutent « un rapprochement avec la mouvance de l'Islam radical ». On va donc être plus observés que Sophie Marceau sur les marches de Cannes un jour de vent. Ça va nous demander d'être très méfiants et très cloisonnés. La DCRI ne va pas manquer de chercher à placer espions et mouchards dans nos rangs. C'est la rançon de la gloire. On en a longuement parlé, mais l'attaque qu'on a subie a précipité les décisions. Finalement, ça ne nous pose pas trop de problème. Notre activité légale est de loin celle qui nous importe le plus. Entre la démonstration de force et l'omniprésence des condés, on ne craint pas grand chose de Nasser dans un avenir proche. Il doit se savoir dans le collimateur lui aussi, il est quand même le premier suspect de la fusillade, il a donc tout intérêt à prolonger son séjour catalan. S'il lui prenait malgré tout l'envie de nous la jouer « je reviens et je ne suis pas content », Mr Couic et ses potes s'occuperaient (rapidement) de son cas. Notre groupe s'est encore soudé depuis qu'il s'est mué en phalange. Citoyens-soldats, nous sommes les Grecs anciens des temps modernes, l'esclavage en moins. Le temps de la guerre est provisoirement terminé. Vient celui de rebâtir la Cité, de consolider son matériau humain par la confiance mutuelle et l'autonomie collective.

Notre célébrité toute neuve nous vaut d'accueillir un flot continu de nouveaux arrivants avides d'investir leur idéalisme dans une cause concrète (et sexy). Ce sont d'abord de vieilles connaissances qui reviennent : Lilas et Lalou, toujours amoureuses, sage-femmes et mamans d'un enfant chacune (Gaspard, trois ans et Noëlie, un an et demie), puis Denis, Anne-Marie et Virginie de retour d'Italie et de Grèce (décidément). Je confesse une pincée de jalousie quand Thomas et les « historiques » de la Commune les ont accueillis avec des larmes et l'évocation de souvenirs dont j'étais absent. C'est un peu comme, je ne sais pas, si ta copine retrouve l'ex dont elle a été follement amoureuse de dix-huit à vingt-trois ans. Eux aussi vont mettre un peu de temps à ne plus voir en moi le pompeux trotskiste. Puis de l'université voisine, ce sont des dizaines d'aspirants communards qui déboulent chaque semaine. Ça tombe bien, on a de quoi occuper des bras. Il nous faut quand même faire un tri et écarter ceux qui viennent seulement s'encaïllir un peu avant d'entamer une ennuyeuse carrière de prof de français, les sentencieux qui expliquent à tout le monde Marx et le Chiapas mais ont toujours mieux à faire que porter des sacs d'enduit et les emmerdeurs potentiels dont la révolte est davantage liée à un égo défaillant qu'aux inégalités structurelles de la société capitaliste en son avatar néolibéral à tendance réactionnaire. Et bien sûr, on guette l'indic potentiel. Pour cela, pas de méthode infaillible, on essaie de voir qui connaît qui, comment et depuis quand. En cas de

gros doute, on isole. On a dû se résoudre à mettre un couvercle de plomb sur Sylvère Couic et tout l'aspect souterrain de notre projet. Les camarades les plus fiables seront intégrés individuellement à notre noyau dur. Donc pour l'heure, c'est priorité à la remise en état de la boulangerie, et il y a du boulot. De vieux maçons algériens à la retraite nous donnent conseils et coups de mains bienvenus. Je suis tous les jours sidéré par la quantité de connaissances, d'intelligence pratique accumulées durant des décennies de turbin : le geste qui lisse le mortier d'un seul mouvement, l'alignement impeccable des parpaings, la perfection d'une chape de béton. Et le rire gêné, l'humilité sincère du bon artisan devant mon admiration béate : « C'est l'habitude, c'est tout. ». Voilà qui fait le plus grand bien aux bavards sympas (mais bavards) impatients d'intégrer la bande. Notre *dress-code* implicite fait florès. Il paraît que le pantalon bleu est du dernier chic dans les amphis du département de socio. Mon petit pote, on est en train de devenir un phénomène de société. Ce qui nous inflige la présence de nombreux journalistes qui nous assurent tous « vouloir donner une image positive de la banlieue à travers [notre] expérience » mais cherchent surtout à trouver les détails qui coïncident entre nous et « les gens d'ici » : les filles voilées, c'est pas contradictoire avec « ni Dieu ni maître » ? C'est par choix qu'on ne propose pas de croissants au jambon ? Ce genre de conneries. Donc on finit par éviter ces fâcheux, même si dans le lot il y en a de très chouettes. Tiens, ces trois jeunes de Rennes qui voudraient monter une radio communautaire (« Communauté du quartier, hein, attention, pas un truc ethnique » !), et « pourquoi pas une web TV pour donner la parole aux gens, quoi ? ». Pourquoi pas, en effet. Allez-y.

Matériellement, on a largement les moyens de nos ambitions. Suite à l'émoi suscité par le lâche attentat dont nous avons été victimes, une souscription en ligne a été lancée pour rebâtir la boulangerie et développer les actions dans le quartier. Comme ça a très bien fonctionné, l'idée a jailli de pérenniser le système en créant une fondation. Ça nous permet de recevoir des dons provenant parfois de très loin (États-Unis, Argentine, Suède... Notre aventure intéresse), et cerise sur le gâteau, de blanchir le pognon « récupéré » via une kyrielle de donateurs en France, Espagne, Italie, Allemagne, Grèce (bien sûr)... Comme on n'est pas plus cons qu'un trader, on l'a domiciliée dans l'un des nombreux paradis fiscaux que la construction européenne a su préserver et faire fructifier. L'idée est simple : l'argent qu'on obtient part en partie vers des camarades, en France ou ailleurs ? Ils en gardent une partie pour leurs projets à eux, et le reste, ils le reversent à la fondation, qui finance nos travaux ou ce qu'on a besoin de financer. Une seule règle, mais elle est ferme : le pognon ne doit servir qu'à des projets collectifs.

On s'est posé la question d'étendre le nettoyage anti-traffic à d'autres coins du Mirail, voire à

d'autres quartiers : Bagatelle, Empalot, les Izards... On a vite laissé tomber. D'une part, on est pas destinés à faire un boulot de flics, et si on continue on ne fera plus que ça. D'autre part, c'est une lutte sans fin. Si cogner fort suffisait, il y a belle lurette que les Américains et les Brésiliens en auraient fini avec les narcos. Au contraire, par un effet assez logique d'action-réaction, plus tu cognes, plus on te rend les coups fort. Et c'est l'escalade. On serait une centaine de Sylvère Couic, on pourrait peut-être imaginer gagner la guerre, mais on est cent fois moins que ça. Mais le fond du problème est encore ailleurs. Tom nous l'a rappelé alors que l'ivresse de la victoire facile nous avait un peu tourné la tête, et que nos petits jeunes du coin se voyaient bien être les Karcher du grand ménage. « Les trafiquants, c'est l'écume du système. Bien sûr, c'est eux qu'on subit au quotidien, et si on veut que les choses bougent, il faut commencer par s'en libérer. Mais les vrais salauds, ils sont ailleurs. Je ne vais pas vous faire tout le topo sur le capitalisme, mais n'oublions pas que le fond du problème, il est là. On s'est libérés d'une première couche d'oppression, maintenant le vrai enjeu ça va être de développer notre autonomie, de proposer à tous les gens qui croupissent avec le RSA des trucs dans lesquels ils vont avoir envie de s'engager pour fabriquer des trucs, s'occuper de leur habitat, avoir des trucs sympas à offrir à leurs gamins... » J'arrête là la citation, tu as compris l'idée.

Bon, il n'empêche que « notre autonomie » n'est pas si autonome que ça, parce que ce n'est pas en grattant sur leur RSA que nos voisins vont se payer de quoi concrétiser tous ces beaux élans. Donc, on a toujours besoin de S. Couic, la pompe à fric. En ce sens, on a plutôt intérêt à ce que les trafiquants continuent leur business dans la Métropole Toulousaine, comme le moustique a besoin que nous continuions à avoir du sang dans nos veines, si tu saisis le parallèle. On envisage donc de remettre en service une cellule secrète de ponction des richesses indûment acquises particulièrement axée proxos et dealers.

33- On est maintenant une bonne cinquantaine de membres actifs de la Commune, dont un bon tiers d'habitants de notre tripode. Ça fait presque un an qu'on a débarrassé la cité de Nasser, et personne n'a songé à le remplacer. On est une petite enclave au milieu des plus de quarante mille habitants du Grand Mirail. De temps en temps, on va taper un salon de massage, braquer une bande. On est devenu un mal inévitable pour ces gens, au même titre que les flics, les autres bandes et les malheurs courants de la vie : accident de voiture, cancer du côlon, chute depuis un toit, overdose...

Mais je sens qu'une question te taraude, même si tu fais semblant de prendre ça de loin : tu aimerais savoir où en sont nos histoires de cul, pas vrai ? Pas de problème, je comprends ta curiosité, c'est très humain.

Ben, en gros, depuis notre petite partouze, les choses se sont grandement ouvertes : on a décidé après nombre de nuits de discussion que nos liens étaient trop importants pour être remis en question par des considérations aussi casse-couilles que la jalousie, la peur d'être délaissé, la fierté mal placée. Alors, je ne te dis pas que c'est facile, mais comme en gros tout le monde a plus ou moins couché avec tout le monde, on s'est dit qu'il fallait continuer comme ça, au gré des désirs, des affinités passagères. Pour ma part, j'en suis apaisé. D'une part de ne plus avoir à cacher mes envies polymorphes et de pouvoir les vivre sans toute une ingénierie de dissimulation. D'autre part, la confiance, l'amitié profonde qu'on me porte, et que je porte en retour me rassurent : je ne serai plus jamais seul. Je pense que chacun y trouve plutôt bien son compte, en tous cas, les tensions sont mineures, et on s'est beaucoup plus engueulés sur la nouvelle déco de la boulangerie. Bien sûr, la plupart des nouveaux et nouvelles venues ne partagent pas notre vision libérée de l'amour et du sexe, mais certains, certaines, surtout, s'en accommodent très bien. Leïla, par exemple, qui n'est pas la dernière à tenter de nouvelles expériences... On sait tous que les choses vont se compliquer avec l'arrivée des premiers enfants (Lilou et Lilas ont déjà leurs façons de faire bien établies).

Au demeurant, on est surtout occupés par les multiples activités de la Commune. La boulangerie a profité des travaux pour bénéficier d'un agrandissement, le potager occupe presque mille mètres carrés aujourd'hui, et les habitants s'en sont emparés avec enthousiasme. Il y a toujours les cours de sport, Anis a lancé des ateliers d'informatique qui attirent une foule de gamines et de gamins : il a vraiment le truc pour les faire accrocher. Il commence à repérer de futurs hackers : la Commune cherche à étendre ses domaines de compétence.

Les savoir-faire, dans le quartier, sont innombrables. On a ouvert des ateliers pour réparer l'électro-ménager, les vélos, les bagnoles, confectionner des fringues, apprendre à cuisiner. Des femmes ont voulu se lancer dans la confection de tapis comme au bled, des étudiants sont

à fond dans un projet d'école alternative...

Finalement, il aura suffi de pas grand chose pour rendre tout ça possible : un super-pouvoir et quelques copains !

Je te laisse, maintenant. Ça m'a fait vraiment plaisir de partager tout ça avec toi. Mais tu comprends que j'ai plus important à faire que te raconter ma vie : la vivre.

FIN